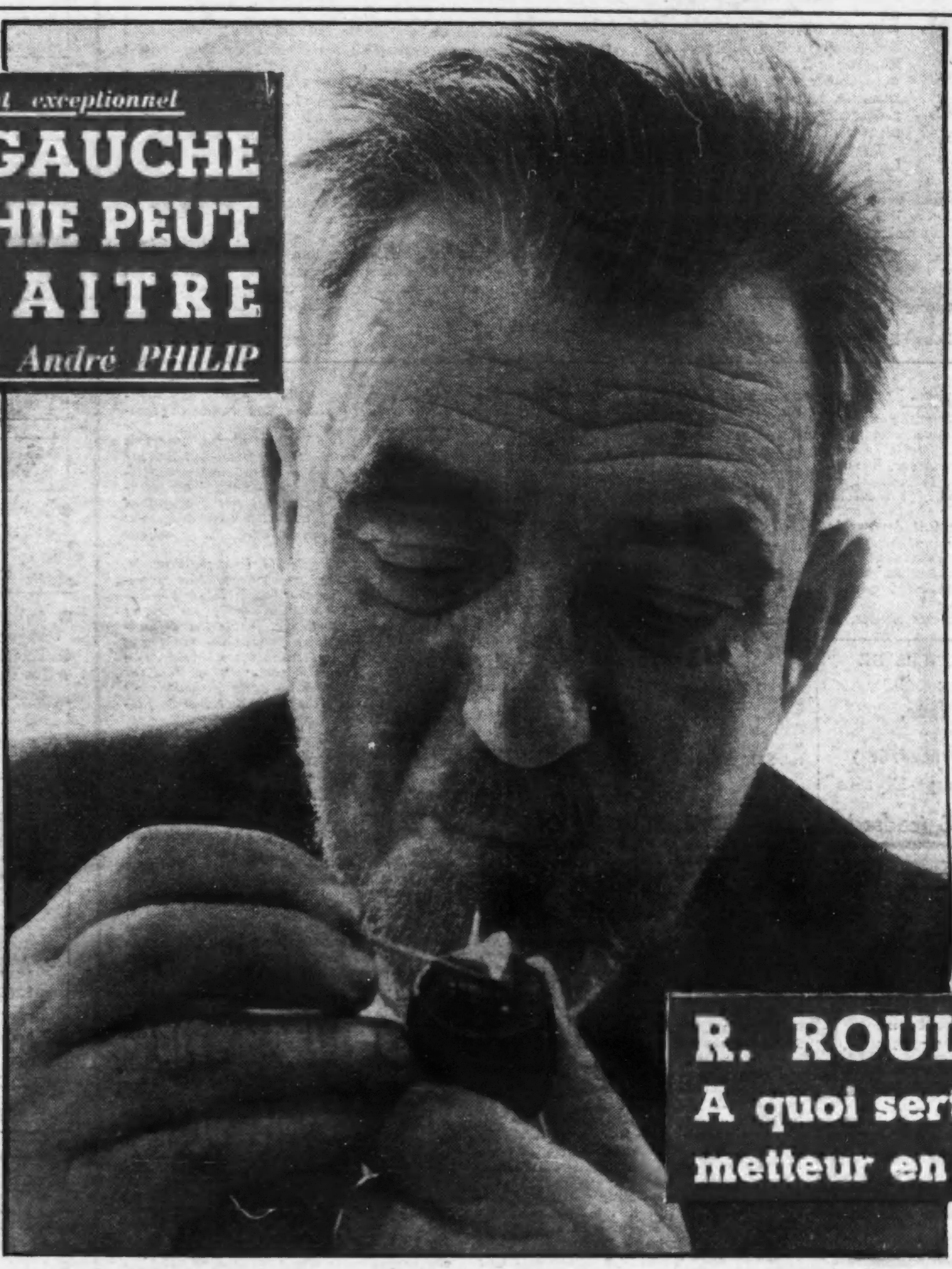
L'EXPRESS

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
QUEENSBERRY PLACE, LONDON S.W.7

24 MAI 1957. — N° 309. 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.



Un document exceptionnel

LA GAUCHE TRAHIE PEUT RENAITRE

par André PHILIP

R. ROULEAU : A quoi sert le metteur en scène ?

ANDRÉ PHILIP

« Vous avez tout ramené à l'échelle de vos petits moyens et par vos petits moyens vous avez accumulé de formidables conséquences. »

(Léon Blum, 27-12-1935.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — La chute du gouvernement Mollet : une morne mise à mort dans un morne climat. Pour François Mauriac, c'est une ruade de l'Hybride qui a renversé sa monture. — Pour Maurice Duverger, il faut être sans illusion mais pas sans espoir : une marge demeure, étroite sans doute, où pourrait manœuvrer un homme énergique. Face à l'opinion engluée, aux milieux financiers qui voient la vérité des chiffres, les milieux parlementaires cherchent la solution parlementaire à ce qui peut demeurer une crise parlementaire : il suffit de dire au Parlement qui l'exige, le contraire de ce que l'on tente de faire. Mais la situation peut-elle encore être redressée par des astuces, et la paix acquise sans douleur et sans effort ? — Dans une étude appelée à un grand retentissement, un socialiste de toujours, André Philip, fait l'analyse rigoureuse du drame de la SFIO. Le socialisme a été trahi, mais la gauche peut renaître. Comment ? — L'homme qui avait la confiance de Tito, Dedijer, de passage à Paris, exprime quelques idées nouvelles sur le socialisme et l'Europe. — Un journaliste américain raconte ce qui se passe au Moyen-Orient. C'est l'histoire du scorpion et de la grenouille. — A Varsovie, les staliniens ont cru entendre sonner l'heure de la revanche. — Une lettre confidentielle du chancelier Adenauer, etc., etc.

PARIS EN PARLE. — L'art d'écouter aux portes atteint un stade dangereux de perfectionnement. — Les rugbymen français mettent en doute l'infaillibilité britannique. — Les médecins d'Algérie s'inquiètent. — Les constructeurs d'avions français n'ont plus qu'un problème : produire. — Le succès de « Titus Andronicus » met en lumière ce mystérieux alchimiste, le metteur en scène, Raymond Rouleau, dans un entretien à bâtons rompus, explique pour la première fois à quoi sert un metteur en scène. — Palmarès chahuté à Cannes, mais films de qualité. — On parlera de quelques livres : la petite histoire de quelques grands seigneurs, racontée par Peyrefitte. Le peu d'importance de la bombe atomique, dans la perspective de Denis de Rougemont. Le malheur d'être Croate, chef-d'œuvre d'humour noir, etc., etc.

(*Voir le détail de notre sommaire page 2*)

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boétie
Pendant les travaux présentation de la collection au premier étage
PARKING GRATUIT
garage Saint-Augustin, 16, rue Cambacérès

LUNDI — MERCREDI — SAMEDI
Service direct Paris - Bombay
AIR-INDIA
7, rue Scribe - PARIS - OPE. 15-64

★ ★ ★ ★ ★

COURRIER

La lettre de « L'EXPRESS »

LE PALAIS-BOURBON
« Affaire d'optique... »

UN spectacle qui aurait dû rebuter les Parisiens a provoqué leur enthousiasme : il s'agit de cette mauvaise pièce de Shakespeare intitulée Titus Andronicus. A quelle sorcellerie se livrent donc ces mystérieux alchimistes, nommés metteurs en scène ? Dans les détails qu'en livre Raymond Rouleau à nos lecteurs avec sincérité et humour, les hommes d'Etat pourraient puiser de précieux enseignements.

Tout est affaire d'optique. La même phrase, identiquement interprétée, prend un tout autre son selon que vous êtes à deux mètres de l'acteur ou dans la salle.

Les parlementaires ne voient jamais le spectacle de la salle.

« Le pays apprendra avec stupeur la chute d'un gouvernement qui avait obtenu et mérité sa confiance », **déclare dans un communiqué le groupe parlementaire socialiste.**

Avec stupeur ? Allons, le pays sans doute est mal informé, mais il n'est pas stupide — ainsi que le suggère la S.F.I.O. — au point d'être stupéfait parce qu'on ne saurait additionner des modérés et des impôts.

M. Mollet avait peut-être, avait sûrement — puisque le groupe parlementaire socialiste l'affirme — obtenu et mérité la confiance du pays. Il n'a obtenu ni mérité ce que le pays ne dispense point sans réfléchir : son argent.

En ce domaine, beaucoup de Français sont modérés, indépendants... et un peu paysans.

« QUAND on aborde la générale, **dit encore Raymond Rouleau,** on a souvent la tristesse de lire qu'un tel effort, une telle conjugaison de bonnes volontés, tant de bonnes intentions ne sont pas apparues. »

C'est peut-être que bonnes volontés et intentions ne suffisent point à transfigurer totalement les actes manqués ?

A la dernière générale de M. Mollet, il ne manquait point précisément l'intrigue ni même le mouvement, mais plutôt le fond.

« Ma politique est un tout... » aime-t-il dire.

Personne ne se permettra d'en douter. Simplement il n'est pas clairement apparu que ce tout contenait quelque chose. Ce n'est point, cependant, faute de répétitions.

Mais le plus précieux des enseignements qu'un grand metteur en scène peut donner à ceux qu'occupent les affaires publiques tient peut-être en cette simple phrase : « Il ne faut pas mettre de force quelqu'un dans un rôle qui n'est pas fait pour lui. »

Françoise GIROUD.

Pas loin de croire...

J'ai attendu l'âge de 55 ans pour entrer dans un parti politique, c'était le lendemain du jour où Guy Mollet a pris une avalanche de tomates à Alger. N'écoutant que mon indignation, j'ai adhéré au parti S.F.I.O. Et maintenant, je remâche mon amertume !

Bien la peine de m'être fait dresser le poil à Buchenwald et ailleurs (ceci pour avoir dit, en 1941, quelques vérités aux occupants et à leurs larbins de Vichy dans un petit canard clandestin que je fabriquais de mes mains).

Ma foi, au train où vont les choses, je ne suis pas loin de croire qu'il faudra recommencer la bagarre clandestine.

Fernand W.,
Chaumont.

Si...

S'il avait existé en Algérie depuis plus de cent ans, depuis 1847, une liberté de presse ou d'expression, ou de vote, les choses n'en seraient jamais arrivées où elles le sont aujourd'hui.

Depuis seulement l'institution du statut d'Algérie de 1947, si une Assemblée algérienne avait été élue librement, comme il a été dit par « L'Espoir d'Algérie » dans son numéro 5, jamais aucune révolution n'aurait éclaté dans la paisible et heureuse Algérie.

Malheureusement, les libertés ne sont écrites que dans les ouvrages de l'enseignement.

Oui, l'institution d'une Commission d'enquête est juste, mais comment faire une enquête, sur un long et large territoire de 2.500 villes et villages ?

B. C.,
Sud Oranais.

Un minimum d'accord

Il y a un an, jour pour jour, je débarquais à Alger du « Kairouan » (...).

J'achetai « L'Echo d'Alger ». En page 10, j'avais lu avec attention la rubrique : « Terrorisme en Algérie ». J'avais deviné que le mal était grave, mais fallait-il tant s'en faire ? C'était au moment du rush militaire sur l'Algérie. M. Robert Lacoste était déjà optimiste. La méthode dite de « pacification » ferait peut-être ses preuves. On pourrait peut-être recréer cette communauté franco-musulmane. Et puis, tout de même, un gouvernement à direction socialiste...

Un an s'est écoulé.

J'ai acheté à nouveau « L'Echo d'Alger » ce matin. J'y ai lu la rubrique de la page 10. Je m'autorise à vous dire qu'elle n'a pas changé. C'est ce qui fait que ma tristesse est profonde. C'est la tristesse d'un Français, une tristesse alarmante, celle d'un bilan annuel de « pacification ». (...)

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. Tous nos concepts sont remis en valeur ou en cause. L'Algérie est-ce vraiment la France ? Et cette « pacification » qu'est-ce exactement ? Une méthodologie guerrière devant recréer les liens de la communauté franco-musulmane ?

Nous nous surprenons à douter. Il nous arrive de nous demander si cette communauté a jamais existé. Quant aux Français d'Algérie, qu'en pensent-ils, eux, de cette méthodologie ? Ils ne manifestent pas la moindre velléité de rapprochement. Alors ? Peut-être faudra-t-il « combattre sur les deux fronts » ?

Je me demande avec des remords de conscience où est le sens exact de ma conduite et de celle des autres soldats d'Algérie. Il devrait y avoir en l'homme un minimum d'accord entre son comportement, sa conduite et son mode de pensée. On ne prend pas impunément la liberté d'un homme que l'on jette dans un conflit fratricide sans justifier son acte autrement que par des phrases telles que l'« admirable courage de nos soldats ». (...)

Un soldat de la 55/2 B, stationné dans le territoire d'Aïn-Sefra.

Les radicaux de Saint-Denis

A la suite du congrès extraordinaire du 4 mai, je tiens à vous signaler que le comité radical de Saint-Denis vient de *« dénoncer les accusations tendancieuses du discours de M. Bourgès-Maunoury au congrès et proteste contre les insinuations calomnieuses dont seul cet accusateur sans argument a sali certains radicaux. »*

Par ailleurs, ce comité a adressé au général Paris de Bollardière, *« incarcéré sur le territoire de la commune de Saint-Denis, l'expression de la profonde et respectueuse sympathie des radicaux banlieusards.*

« Ils le félicitent d'avoir une fois encore montré le chemin et d'avoir eu le courage de défendre la véritable mission et le véritable honneur de l'armée et par conséquent de la nation, continuant ainsi son combat pour la véritable grandeur du pays.

« Le peuple de France, l'armée, les anciens combattants se reconnaissent dans cet illustre prisonnier et, sachant qu'il va sortir grandi de l'épreuve, ils lui demandent dans les heures décisives que le pays va traverser de rester un chef qui leur permettra de réaliser avec lui une nouvelle libération de la France dans la liberté et la justice. »

Alfred SECQUEVILLE,
Paris.

Stages ouvriers

On nous prie d'insérer : Comme chaque année, le Centre de Formation Sociale pour Etudiants (C. F. S. E.) organise cet été, en septembre, des stages en usines pour les étudiants cherchant un contact vrai avec le monde ouvrier. Ce ne sont pas des stages techniques, et aucune formation scientifique n'est demandée ; mais, embauché dans une usine de la région parisienne, l'étudiant peut entrevoir ce qu'est le monde du travail duquel il est le plus souvent coupé par son éducation ou son milieu.

Certes, ce n'est pas en trois semaines qu'il peut avoir la prétention de saisir le prolétariat dans toute sa complexité, toute sa richesse ; d'autre part, à chaque instant, l'étudiant sait qu'il en sortira, il doit donc se méfier des généralisations à partir d'une expérience limitée.

Mais ces stages peuvent l'amener à modifier profondément son jugement sur une classe qui a son histoire et son mouvement propre, enfin et surtout, ils peuvent être l'amorce d'une prise de conscience de ses propres responsabilités qu'il a et qu'il aura à assumer dans sa vie, dans son milieu, s'il pense qu'il y a quelque chose à faire ou à changer.

Les responsables de l'organisation de ces stages sont Paul Pezant, 4, rue de Citeaux, Paris-12e et Jean-Marie Chaumont, 35, avenue Jean-Bouin, Choisy-le-Roi (Seine).

Suite du courrier p. 31

LES PETITES ANNONCES DE
L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANT GROUPE INGENIEURS-CONSEILS appliquant forme nouvelle Organisation scientifique et Recherche Opérationnelle recherche INGENIEURS qualifiés. Adresser Curriculum vitae manuscrit, photo : PACON, 123, avenue Leclerc, Bourg-la-Reine, qui transmettra

Ayant plusieurs postes d'Ingénieurs à pourvoir (Fabrication, Etudes Développement, Essais, Services commerciaux), Importante Société rech.
INGENIEURS Grandes Ecoles
(Grenoble, ESEC, Télécomm., Central, Mines, Physique et Chimie, etc.) Adresser C.V. à O.P.P. nº 1189, 12, rue de l'Isly, PARIS-8e qui transm.

OFFRES D'EMPLOIS

S.F.R. recherche :
Sténo-dactylo service commercial. Secrétaire technique dactylo, bachelière mathélém. Téléph. à Mme DUBOIS, PER. 34-00 pour rendez-vous.

DIVERS

Echange MICROSILLONS
et appareils 3 v. contre disques ou appareils neufs ou occasions. Achat microsillons et appareils bon état. Location possible microsillons de votre choix et méthodes Assimil. Vente de disques et appareils d'occasion garantis. Avantages spéciaux sur appareils toutes marques. Tél. : DAN. 15-81 de 16 à 20 heures. IMPROMPTU, 6, rue Schoelcher, Paris (14e) (angle 268, boulevard Raspail)

COURS

ANGLAIS
Licenciée donne leçons particulières, débutants, conversation, préparation aux examens, rattrapage, traductions. Mme ROLLIN, Eto. 23-66

PROPRIÉTÉS

Pour clients retour Colonies recherch. propriétés rapport ou agrément
LAGRANGE Rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-65

MARIAGES

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

CAPITAUX

GROS BENEFICES A personne disposant 1 à 5 M. Capital restant en mains. Revenus au mois. Sérieuses références. Ecrire Agence MERY 26 M, 1, rue des Italiens - PARIS (9e)

FOIRE INTERNATIONALE
DE BORDEAUX
16 JUIN - 1er JUILLET

La XXXVIe Foire Internationale de Bordeaux sera officiellement inaugurée, le dimanche 16 juin, par M. le Secrétaire d'Etat à l'Industrie et au Commerce.

3.000 exposants y participeront, parmi lesquels une vingtaine de nations étrangères seront représentées.

La Grande Semaine de la Machine Agricole ouvrira ses portes le dimanche suivant, 23 juin.

Vaste panorama de l'activité industrielle, commerciale, agricole et artisanale, par la diversité de ses sections, qui couvrent une superficie de 150.000 mètres carrés, par la qualité du matériel et des produits présentés, la Foire de Bordeaux sera l'événement majeur du monde économique au mois de juin.

Communiqué.

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

- Le courrier .. pp. 2 et 31

Les Affaires françaises

- L'opinion : Au suivant. p. 3
- Parlement : A quand la crise ? .... p. 5
- **LA MARGE,** *par Maurice DUVERGER.* p. 4
- **De Gaulle et l'Afrique du Nord. . p. 4**
- Afrique Noire : L'exemple de Yaoundé .... p. 5
- En deux mots .... p. 6
- Seize mois de politique algérienne .... p. 6

Les Affaires étrangères

- Europe : Le puzzle reconstitué .... p. 7
- Entretien avec W. Dedijer .... p. 8
- Pologne : La deuxième victoire de Gomulka p. 8
- Moyen-Orient : Le scorpion et la grenouille ...... p. 9

Actualités

- Aviation, Médecine, Terrorisme .... p. 10
- Technique, Sports .. p. 11
- La Cagnotte, Je, Tu, Il, Jeunesse .... p. 12

La marche des idées

- **Le socialisme est trahi. Et maintenant que faire ?** *par André PHILIP.* **pp. 13 à 17**

★

- **A quoi sert au théâtre, un metteur en scène ?** *Raymond ROULEAU* **répond. pp. 18 à 20**

Lettres

- Roger Peyrefitte ou l'ordre de Malte comme si vous en étiez .... p. 24
- La semaine, prix .... p. 24
- Littérature étrangère : la civilisation du café-concert. p. 25
- On vous en parlera .. p. 26
- Cette semaine en librairie. p. 26

Paris en parle

- Six questions à Peter Brook .... p. 21
- Cannes, Cinéma, Ballets. p. 22
- Expositions .... p. 23

Les pages au féminin

- Vu à Paris, Essais .. p. 27
- Recette, Vacances .. p. 27
- Mode .... p. 29
- Combien coûte un voyage organisé .... p. 30

Et

- **LE BLOC-NOTES de** *François MAURIAC* .... **p. 32**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

L'OPINION

Au suivant..

● « TIENS, le v'là par terre... »

« Lui ou un autre... »

« *C'est pas qu'il était brillant, mais il était têtu...* »

« Mon ami, dit un monsieur grave, cet homme dépassait les promesses que contient son nom. »

C'est en ces termes qu'était accueillie mercredi matin, par les premiers voyageurs du métro, la chute du gouvernement Mollet.

Mais la passion de part et d'autre s'éteignait aussitôt.

Au marché

● Au marché, les femmes ne furent pas plus bavardes :

« *Si ça fait revenir le petit d'Algérie...* »

« En tout cas, ça ne fera pas baisser le prix de la viande. »

« *Vous en connaissez, vous, qui le font baisser ?* »

« Lui, en tout cas, ça ne l'a pas fait maigrir ! »

Curieux, ce grief cent fois exprimé : le teint frais et les joues pleines de M. Mollet irritent, c'est un fait, comme l'expression d'une satisfaction qu'il serait le seul à ressentir.

Indifférente, l'opinion de la rue ? Inconsciente devant les périls ? Ou parfaitement consciente au contraire de s'être laissé engluer dans les faux espoirs et du même coup rendue méfiante ? Prompte en tout cas, comme toujours, à enterrer l'homme du passé pour s'interroger sur l'avenir.

LES BANCS DU GOUVERNEMENT A L'ASSEMBLÉE NATIONALE
Mais le Parlement a horreur du vide

Dans les syndicats

● Dans les milieux syndicalistes, deux sons de cloche. Pour les uns « le glissement à droite va être catastrophique ». A quoi d'autres répondent : « A court terme peut-être, mais la situation sera clarifiée. Et l'union des gauches pourra se refaire. »

« Se refaire quand ? Le Front Populaire est inimaginable pour longtemps encore. Et ce gouvernement nous a quand même apporté quelques réalisations sociales... »

« Pour ce qu'il en restera, avec ce que nous coûte la guerre... »

Chez les financiers

● Dans les milieux financiers, la chute était tenue pour souhaitable car on y voyait plus clairement qu'ailleurs l'impasse financière où s'était engagé le gouvernement.

Autant le pays reste, quoi qu'on lui dise, ignorant des perspectives économiques, autant les techniciens se sentent proches de l'abîme.

« La balance des comptes, bon, nous tiendrons le coup jusqu'en juillet. Mais les questions de trésorerie se poseront rapidement. Alors ? Vous n'imaginez pas la France en état de cessation de paiement ? On demandera donc une avance à la Banque de France. Le gouverneur, dont c'est le rôle de défendre la monnaie, la consentira peut-être mais non sans une mise en garde officielle... Le futur président du Conseil sentira le vent du boulet, ne voudra pas endosser la situation catastrophique laissée par son prédécesseur, et demandera que le bilan soit dressé et connu... »

Là, on souhaite avant tout à la tête du gouvernement un homme qui ait une approche économique des problèmes. Et s'il n'en existe pas un, alors on va jusqu'à prévoir une mise en tutelle du gouvernement par un conseil de techniciens.

Dans les milieux politiques

● Dans les milieux politiques enfin, on sait que M. Mollet a été saisi, après sa chute, d'une violente colère, telle qu'on le vit rarement y céder. Généralement, c'est la fatigue et le découragement qui l'emportent. Chez lui, ce fut la rage. Tandis que chez M. Lacoste, c'était la satisfaction de pouvoir enfin prévoir une cure à Evian. Officiellement il déclarait : « *C'est une victoire pour le F.L.N.* »

Officieusement, il rappelait : « *Avouez que moi au moins j'ai toujours été lucide...* »

Diverses rumeurs circulaient dès mercredi faisant état de l'esprit de conciliation dans lequel le successeur de M. Lacoste trouverait les chefs rebelles, mais en même temps Alger redoutait une recrudescence du terrorisme, recrudescence qu'un général avait été chargé de laisser prévoir aux indépendants pour les retenir de renverser le gouvernement.

Ils le firent cependant, Rarement on vit aussi morne mise à mort dans un aussi morne climat.

(*Suite page* 5)

L'AGRÉABLE ILLUSION

IL y a la crise, mais pas une atmosphère de crise : il n'y a pas vraiment d'inquiétude.

« Le Figaro » de jeudi a assez bien résumé les raisons de cette sérénité relative, et à première vue surprenante : « Un seul problème est susceptible de faire l'objet d'un accord rapide et unanime entre les partis nationaux : l'Algérie. Les majorités qui n'ont cessé d'approuver la politique de M. Robert Lacoste se retrouveront sans difficulté. » Voilà la clé.

Car ce « seul problème » est en vérité le seul. Les finances, la crise de Suez, et toutes les autres difficultés sont, pour l'essentiel, des sous-produits de la guerre d'Algérie. Rien d'autre ne compte que l'Algérie. Et s'il est vrai, comme il semble, que la majorité Mollet reste fidèle à sa politique algérienne, alors la crise sera en effet aisée à résoudre, comme le prévoient les spécialistes du Parlement, la presse modérée et les candidats à la succession.

Et pourtant, c'est bien en raison de son impuissance à sortir de l'ornière en Algérie que le gouvernement Mollet a été renversé. C'est parce qu'il n'ouvrait aucune perspective de solution que les impôts, au fond, lui ont été refusés.

Il y a là un paradoxe : si la majorité Mollet ne veut pas d'autre politique algérienne que la politique Mollet, pourquoi avoir renversé le gouvernement ?

L'EXPLICATION se trouve dans les arrière-pensées. Il est vrai qu'aucun des leaders parlementaires de la majorité Mollet, et qu'aucun des candidats à la présidence du Conseil, n'a réclamé un renversement de la politique algérienne, et qu'ils rendent tous hommage à celle du président du Conseil démissionné. Mais, derrière cette façade, ils ont à peu près tous la même idée : refaire pour l'Algérie l'opération Faure-Pinay sur le Maroc. Négocier, mais sans le dire. Arrêter les frais, sans que cela se voie trop. Ne pas heurter en paroles, et se tirer du guêpier sur la pointe des pieds.

M. Faure a créé un genre politique, un système : faire avaler à la majorité parlementaire les conséquences d'une mauvaise politique de gauche (qui abandonnerait) derrière les apparences d'une honorable politique de droite (le « statu quo »). Aujourd'hui, cette technique paraît s'imposer plus encore à un candidat président du Conseil, car ce n'est plus seulement la droite qui exige qu'on lui dise le contraire de ce qu'on tente de faire, mais aussi maintenant les dirigeants du parti socialiste. Ainsi tous les candidats actuels à l'investiture (de M. Pleven à M. Pflimlin) ont-ils la même intention : ne pas changer un mot aux déclarations de MM. Mollet, Lacoste ou Soustelle, et rassembler ainsi leur majorité, puis essayer, dans les faits, de faire la paix — que tous les partis du centre jugent indispensable — sans le proclamer.

TOUT le monde se réjouirait d'ailleurs de la réussite d'un tel projet. Pourquoi exiger des discours désagréables si les actes aboutissent ?

Le grand malheur, c'est qu'une telle opération est impossible. L'astuce et la prestidigitation ne sont absolument pas en mesure de résoudre la terrible affaire de la guerre d'Algérie où, désormais, toutes les forces vives de la nation sont engagées. Le gouvernement qui donnera à ce drame, un jour, une solution sera celui qui, pour imposer une politique tragiquement difficile et créer en Algérie un véritable pouvoir d'arbitrage, mobilisera derrière lui l'opinion publique. Ce gouvernement-là est celui qui dira d'abord la vérité — la vérité sur la faillite des méthodes de la pacification, celles du gouvernement Faure comme celles du gouvernement Mollet — celui qui affrontera, pour les détruire, les slogans et les illusions, et qui remettra la nation, comme nos adversaires, en face des réalités. Combien de voix au Parlement aurait ce gouvernement aujourd'hui ? Pas assez, sans aucun doute. Les hommes politiques qui espèrent en Algérie faire une paix sans douleur, et sans effort, auront les voix nécessaires, c'est probable. Mais plus la crise actuelle sera vite et aisément résolue, dans cette étrange illusion, plus il faudra payer cher un jour le retour à la vérité.

Pas de bon repas sans vin mais pas de vin sans eau d'EVIAN, si pure ! si légère ! qui, en rinçant les reins, désintoxique l'organisme.

EVIAN

Conserve la forme !

Pour New York sur la route du soleil

Confort de grande classe
Cuisine exquise et raffinée
Cordiale hospitalité sur les bateaux

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS

DEPARTS DE TRIESTE ET VENISE
SATURNIA
VULCANIA

ITALIAN LINE
"ITALIA" SOC. DI NAVIGAZIONE

AGENCES MARITIMES RÉUNIES
Agents Généraux Passagers pour la France
49, avenue de l'Opéra - PARIS - Tél. RIC. 79-79

LA MARGE

MAURICE DUVERGER

DANS l'économie, en Algérie, en politique extérieure, l'intérêt national commande que le successeur de M. Mollet s'engage dans des voies différentes de celles qu'a suivies son prédécesseur. Ce changement d'orientation est-il possible ? Seulement à l'intérieur d'une marge assez étroite, dont il est essentiel de préciser les limites.

Il n'y a pas de majorité de rechange. Depuis la Hongrie, les tentatives de Front Populaire sont vaines et le soutien alternatif n'est plus praticable de façon permanente. Une coalition de droite, de Bourgès à Poujade, a toujours été impensable. Aucun gouvernement n'est concevable sans les socialistes ni sans une fraction des modérés.

S.F.I.O., M.R.P., radicaux, et une partie au moins de la droite, sont condamnés à vivre ensemble, jusqu'au bout de la législature, dans une coalition de type « Troisième Force ».

Mais la même majorité peut faire des politiques bien différentes selon le parti qui la dirige. En renversant M. Guy Mollet, et en obligeant à lui choisir un successeur situé plus à droite, les indépendants ont cru rapprocher d'eux le futur gouvernement. Il se pourrait bien qu'ils soient dupés. On a expliqué depuis longtemps ce paradoxe fort simple : le chef de la S.F.I.O. à la direction du ministère, son parti est obligé de soutenir le gouvernement, sans qu'il soit besoin de lui donner des « gages » : le pouvoir lui-même est un gage suffisant. C'est à la droite qu'il fallait les donner — et qu'on les a donnés.

Demain, le pouvoir sera aux mains d'un U.D.S.R., d'un radical ou d'un républicain populaire, la S.F.I.O. ne participant pas ou peu : c'est à elle, désormais, qu'il faudra donner des gages et apporter des compensations. Cessant d'être l'otage de la droite, elle retrouve un peu de liberté. On ne fera plus taire les militants sous prétexte que leur chef est à l'Hôtel Matignon. Il faut donc s'attendre à voir le parti socialiste revenir à des positions plus à gauche : sans doute M. Guy Mollet ne trouvera-t-il que des avantages, d'ailleurs, à diriger lui-même ce mouvement, qu'il lui serait difficile d'empêcher. Ce mouvement sera lourd de conséquences politiques.

LE changement du parti qui occupera la présidence du Conseil est donc en lui-même un phénomène important. Que dire du changement

Un « 6 février » à l'envers est-il possible ?

d'homme ? La personnalité de M. Mollet, plus encore que son appartenance socialiste, a profondément marqué le premier gouvernement de la troisième législature. Sans doute, il n'est pas exclu que son successeur soit choisi parmi ces ectoplasmes qui assurent les transitions ministérielles : on peut espérer tout de même que le Président de la République, conscient de la gravité et de l'urgence des problèmes, épargnera à la nation cette nouvelle épreuve.

Deux hommes, parmi les possibles, sont susceptibles de marquer fortement — quoique de façons très différentes — leur passage au pouvoir : M. Mitterrand ou M. Pflimlin. Ni l'un ni l'autre n'auraient le même style que le député d'Arras : et le style importe beaucoup dans des situations où le contexte psychologique des décisions importe autant que les décisions elles-mêmes.

Plus encore que le changement de président du Conseil, le changement de résident algérien est la conséquence essentielle du scrutin du 21 mai. Le départ de M. Lacoste est plus important que celui de M. Mollet. La fin de ce faux Laniel, qui fait regretter le vrai, ne résout rien : mais elle lève un obstacle sur la route d'une solution. Le choix de son successeur déterminera l'orientation du futur gouvernement, et sa réussite ou son échec. On est effrayé de la somme de qualités et de courage que devra réunir l'homme qui se chargera d'un si lourd héritage.

PLUS que partout ailleurs, la marge de manœuvre est étroite. Mais le M.R.P., les radicaux mendésistes, et même une partie du R.G.R. et de la droite sont prêts à envisager une évolution qui correspondrait au programme que la S.F.I.O. n'a pas appliqué au pouvoir, et qu'elle pourra moins facilement oublier désormais. Cela ouvre quelques perspectives.

Un dernier élément, enfin, est à considérer. Comme tout nouveau ministère, le prochain disposera de deux mois, à peu près, pendant lesquels le Parlement ne pourra pas le renverser. Pendant ces brèves semaines, il pourra prendre beaucoup d'initiatives. Deux mois, c'est peu. Pourtant, des orientations décisives peuvent être prises. Il a suffi de moins de temps à M. Guy Mollet pour compromettre, le 6 février, toute sa politique. Un « 6 février inversé », qui montrerait que le gouvernement commande à Alger désormais, et non plus M. Borgeaud ou M. de Serigny, qu'il n'y a plus deux poids et deux mesures, pourrait changer bien des choses, par exemple.

« On va prendre les mêmes et recommencer » : telle est en général la réaction de l'homme de la rue après la chute d'un ministère. Bien sûr ; mais pas tout à fait. On ne va pas prendre exactement les mêmes. Et ils auront quelques possibilités de ne pas recommencer. Rien ne permet encore d'affirmer qu'ils n'en n'useront pas. On peut être sans illusions, et n'être pas tout à fait sans espoir.

Maurice DUVERGER.

(Copyright « L'Express ».)

DE GAULLE ET L'AFRIQUE DU NORD

L'hebdomadaire officieux du Néo-Destour, « L'Action » de Tunis, publie cette semaine un long article consacré à la crise politique française et aux positions nord-africaines du général de Gaulle, qui a eu de récents entretiens avec plusieurs personnalités tunisiennes et marocaines. D'autre part, M. Ferhat Abbas, au nom du F.L.N., a fait connaître qu'une personnalité « comme le général de Gaulle » pourrait rendre au dialogue franco-algérien le climat de confiance nécessaire... L'analyse des nationalistes amis de M. Bourguiba prend ainsi une signification particulière. Nous en reproduisons ici l'essentiel.

DEPUIS un an, chaque fois que les observateurs politiques croient apercevoir ce qu'on appelle une « atmosphère de crise », chaque fois que les difficultés intérieures et extérieures mettent le gouvernement ou le parlement en présence d'un événement qui les dépasse, alors, dans les antichambres des ministères, la salle des Pas-Perdus de la Chambre, les dîners politiques et les conversations de l'homme de la rue, on pense à la « dernière carte » de la Quatrième République.

Ce n'est pas le même homme pour chacun. Le Général du 18 juin est aussi celui du Rassemblement du Peuple Français. Le héros de la Résistance nationale est aussi celui que les hommes de gauche ont accusé de césarisme et les hommes de droite de sectarisme, mais, pour tous, il incarne l'autorité de l'Etat. Or, toutes les conversations sur l'Algérie et sur l'Union française, dans quelque milieu que ce soit, se terminent par une critique — exprimée dans le jargon gaulliste — d'un « système » où les intrigues des médiocres se substituent au gouvernement des affaires françaises. Aucune des solutions envisagées par qui que ce soit pour l'Algérie, pour l'Afrique du Nord, pour la « France d'Outre-Mer » n'est concevable, dit-on partout, sans un Etat conséquent et fort. Cela, force est de le reconnaître, le général de Gaulle l'a inlassablement répété depuis des années.

Il reste à savoir ce que l'ancien chef de la France libre veut actuellement, et quelles sont ses positions actuelles. S'il n'est pas, selon ses propres termes, « dans les affaires », le général les suit néanmoins de très près. Il reçoit beaucoup. C'est-à-dire exactement : il accepte à nouveau les demandes d'audience car il est sollicité, jamais solliciteur. Le drame algérien a rempli de complexes un certain nombre de personnalités responsables qui viennent chercher chez lui une justification, une caution ou parfois un alibi. Le général est devenu une sorte d'incarnation de la conscience nationale française, et l'on vient chercher la paix de son âme dans une bénédiction espérée.

MAIS ce n'est un secret pour personne que les interlocuteurs qui sont venus dans ce but ont été déçus : en particulier ni M. Soustelle ni M. Lacoste n'ont pu se prévaloir, malgré leur intense désir, de l'approbation du général. Tout récemment le général de Gaulle est sorti de sa réserve et, sans qu'il ait été sollicité pour cela, en faveur du général de Bollardière, compagnon de la Libération et l'un des premiers à avoir rejoint la France libre, il a dit à Edmond Michelet, ancien ministre R.P.F., qu'il serait odieux qu'on laisse accuser de trahison un « homme d'honneur ». Aussitôt, les anciens de la France libre ont respecté le vœu du général de Gaulle et le bulletin de la première D.F.L. écrivait :

« Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le général de Bollardière s'est vu infliger la plus lourde des sanctions disciplinaires : 60 jours d'arrêts de forteresse. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir de l'honneur de l'armée une conception trop exigeante et l'exprimer quand elle n'est pas conforme à la définition officielle. »

Cela ne veut pas dire pour autant que le général soit d'accord avec toutes les critiques qui sont

> « ... Aucune autre politique que celle qui vise à substituer l'association à la domination dans l'Afrique du Nord française ne saurait être valable ni digne de la France... »

adressées au gouvernement de M. Guy Mollet. En fait le reproche principal que fait le général de Gaulle à M. Guy Mollet c'est d'être M. Guy Mollet, c'est-à-dire d'être l'homme idéal pour « durer » dans un gouvernement réduit à l'impuissance du fait du « système ». Lorsqu'il parle de ce « système », le général devient las et imprécatoire. Il dit : « Même Mendès, vous l'avez bien vu, n'a pas réussi. » En somme, le « système » est si mauvais à ses yeux qu'y réussir c'est mener la France à sa perte.

MAIS dans un nouveau système, que ferait le général ? Le grand chancelier de la Légion d'honneur rapportait un jour un entretien édifiant à cet égard. Comme le général Catroux, à l'époque de la déposition du Sultan du Maroc, lui parlait de ses projets de confédération nord-africaine, le général de Gaulle répondit :

« Ecoutez, Catroux, si j'étais la France, si j'étais le gouvernement de la France, je ferais votre politique. Je ne me laisserais pas arracher une indépendance, je l'octroierais. La France donne, on ne lui enlève pas ; pour le reste, une fédération suppose un Etat fédérateur. Or, non seulement il n'y a pas d'Etat fédérateur, mais il n'y a pas d'Etat du tout. Alors, nous sommes condamnés à accepter ces petites manifestations de fausse autorité qui révèlent une incurable faiblesse. »

Sur l'Algérie, le général de Gaulle rappelle toujours qu'il n'a pas attendu les tragiques événements d'aujourd'hui pour « essayer de devancer l'avenir ». L'esprit de la conférence de Brazzaville était décentralisateur. L'ordonnance du 7 mars 1944 était à l'époque assez révolutionnaire. Le 24 avril 1947, allant plus loin, il précisait :

« Je pense que les territoires algériens ne peuvent pas être assimilés à des départements métropolitains quelconques. »

Le 30 juin 1955, enfin, le général affirmait :

« Aucune autre politique que celle qui vise à substituer l'association à la domination dans l'Afrique du Nord française ne saurait être valable ni digne de la France. Tout ce qui est advenu n'a fait que me confirmer dans ce que je pressentais quand au cours de la tourmente à Brazzaville, puis à Alger, à Rabat, à Tunis, je voyais se poser le problème et en traçais la difficile mais unique solution. Mais cette solution n'est pas à la portée de l'actuel régime. Il lui faudrait inspirer confiance, paraître attrayant et aussi ferme et résolu aux peuples dont nous voulons qu'ils nous soient associés. Il lui faudrait avoir sur les Français assez d'influence pour entraîner notre pays en un grand élan de volonté, assez d'autorité pour imposer l'intérêt général aux intérêts particuliers. »

Mais, plus précisément sur le fond même du problème algérien, que faire ? On peut trouver alors la réponse dans les positions que le général a récemment prises. Il a affirmé avec force, et s'agissant de l'Algérie, la « réalité profonde des nationalités » et « l'illusion malsaine des assimilations ». Il a souhaité qu'entre la France et les pays de l'Afrique du Nord les formes soient respectées. Il faut que les susceptibilités soient ménagées si on veut pouvoir construire les grands ensembles. « Il ne faut jamais insulter l'avenir », se plaît à dire avec force l'homme du 18 juin.

Depuis quelque temps, le général de Gaulle ressent une immense pitié pour la France. Il réclame qu'on ne l'accable pas. Il admire sa vitalité, ses ressources, sa volonté de rester elle-même. Et depuis surtout qu'il s'est penché avec André Malraux sur les expertises sahariennes, il croit à une grande mission immédiatement réalisable de la France. Au cours de son voyage au Sahara, le général de Gaulle a dit ses espérances, mais là aussi il devait buter aux problèmes algériens. C'est à Colomb-Béchar que le principal chef algérien de la région lui déclarait, en présence même de M. Robert Lacoste : « Mon général, pour nous autres Algériens, vous êtes la dernière carte de la France. »

PARLEMENT

● ***Les dossiers de la crise sont redoutables. Si l'homme de la situation ne se révèle pas rapidement, ils risquent de s'ouvrir d'eux-mêmes...***

A quand la crise ?

« *CEUX qui nous condamnent... sont-ils décidés à capituler sur Suez ? Veulent-ils renoncer en Algérie à l'établissement d'une communauté fraternelle assurant des droits égaux à tous les individus ? Souhaitent-ils faire supporter à la seule classe ouvrière le poids d'une situation financière dangereuse... ? Pensent-ils arrêter le progrès social... ? Espèrent-ils résoudre le problème de la balance commerciale avec une aide étrangère qui hypothéquerait peut-être nos plus sûres garanties d'avenir ?* »

Telles sont les questions que posait, mardi matin, l'éditorialiste du « Populaire », dressant à la fois la liste des alibis offerts aux adversaires parlementaires du gouvernement et celle, saisissante, des échecs de sa politique. Le soir, s'ouvrait la crise.

« Crise longue et difficile » assurèrent certains techniciens du Parlement. « Une crise comme les autres... » selon d'autres. Crise parlementaire, en tout cas, qui a commencé sans passion ni surprise et dont l'atmosphère ne ressemble pas du tout — au début, au moins — à celle que l'on aurait pu prévoir au bout de quinze mois de déception et d'échecs en Algérie, et au milieu d'une débâcle financière.

Le Palement et ses leaders ne sont saisis d'aucune angoisse particulière ; et dès avant la chute de M. Guy Mollet quatre ou cinq candidats à sa succession commençaient à « travailler les couloirs » comme s'il s'agissait de briguer un poste très enviable et très honoré...

« Nous en avons assez »

Comment s'y reconnaitre d'ailleurs ? Le secrétaire général des indépendants, M. Duchet, qui voyait tout récemment encore en M. Robert Lacoste « *un nouveau Clemenceau* », écrivait maintenant dans son journal :

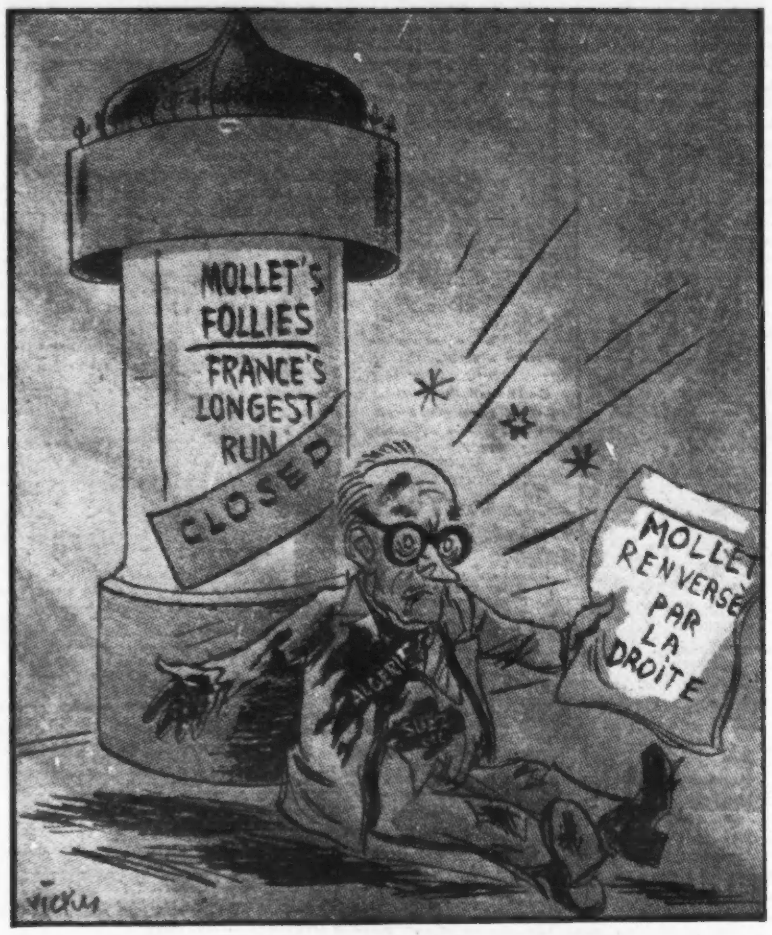
« *Les indépendants n'acceptent pas de laisser continuer les erreurs et les extravagances.* » On savait aussi que M. Pinay, après avoir déclaré dimanche dernier : « *Il faut toujours peser les conséquences de ses actes et avoir le souci de l'efficacité* », luttait au sein de son groupe pour éloigner l'échéance, il se déclarait successivement partisan de différer la crise à l'automne, puis de la retarder d'un mois, enfin de gagner dix jours. Un souci général : laisser aux socialistes le temps « *d'administrer la preuve de la nocivité de leur politique* ». Ce que soutenait également, avec son autorité de président de la Commission des Finances, M. Paul Reynaud, soutenu par M. Laniel.

Cependant la grande majorité des modérés refusait de suivre les leaders. Leurs porte-parole pouvaient venir déclarer à la tribune, comme M. Boisdé :

« *En Algérie, nous sommes à vos côtés* », ou comme M. Mutter :« *Nous avons approuvé votre politique à propos de Suez car il s'agissait de l'honneur de la France* », mais chacun faisait sien le cri de M. Legendre : « *Nous en avons assez de composer. C'est un gouvernement de faillite. Renversons-le tout de suite.* »

Crise technique

La chute du gouvernement a été due, semble-t-il, à deux sentiments très généralement répandus : il est difficile de faire accepter des impôts pour une politique algérienne qui visiblement n'avance pas d'un pas depuis un an, et d'autre part il ne devrait pas être très ardu de former un nouveau gouvernement puisque sur la définition de la politique à suivre, en Algérie, la grande majorité de l'Assemblée est d'accord. C'est-à-dire :



LA CRISE VUE PAR VICKY

— *Après tout le sale boulot que j'ai fait pour eux...* (Daily Mirror.)

Sur la colonne Morris : « Les Folies Mollet », la pièce qui tient l'affiche. Relâche.

crise technique, plus que politique. Accord sur le fond, désaccord sur les moyens. Crise légère. Telle était l'impression, au centre et à droite de l'Assemblée.

D'où également l'empressement de plusieurs hommes politiques, pourtant raisonnables, à se manifester comme candidats à la présidence du Conseil, par des coups de téléphone discrets, des prises de contact du côté des socialistes, l'envoi d'émissaires de leur cabinet à certains collègues « ministrables », et des suggestions aux journalistes...

Le futur chef de gouvernement trouvera devant lui de redoutables dossiers, mais très peu de « possibles » considéraient, au lendemain de la chute de M. Guy Mollet, les problèmes à résoudre comme dramatiques. Le président du Conseil du désastre de Suez, et le ministre-résidant de l'échec de la pacification étaient partis, cela leur semblait susceptible de faciliter grandement les choses.

Mais qui sera finalement investi de la redoutable charge ?

Cela dépend pour une large part des choix que fera le président de la République et de l'ordre dans lequel il procédera à ses appels.

Les hommes du centre

Ici commençait, dès mercredi, selon la coutume, le petit jeu des pronostics. M. René Pleven, qui figurait en tête de la liste dressée au début par M. Coty, est bien reçu par les « Européens », ceux de la S.F.I.O., du M.R.P. ou de la droite, malgré une certaine gêne persistante à l'égard du ministre de la Défense nationale qui choisit la cuvette de Dien-Bien-Phu. Il est généralement considéré aussi comme un homme d'expérience et d'esprit inventif, malgré les souvenirs de l'inflation galopante dont il fut le père à la Libération. Son principal atout : il n'effraie pas. Solidaire de tous les principaux échecs de la IV[e] République, il ne peut, ni ne veut, donner de leçons à personne. Il est le dénominateur connu.

Sur la liste de l'Elysée, également, deux hommes plus jeunes et plus neufs : M. René Billères, ministre radical de l'Education nationale du gouvernement démissionnaire, et M. François Mitterrand (U.D.S.R.), son ministre de la Justice. L'un et l'autre obtiendraient sans doute le soutien des voix socialistes, et un crédit au départ dans l'opinion. Mais M. Billères n'a pas l'appui du parti radical car il a manifesté sur l'Algérie une opinion opposée à celle de son parti, et proche de celle de M. Robert Lacoste. Et M. François Mitterrand, qui lui au contraire a une orientation libérale sur l'Algérie, obtiendrait plus difficilement le soutien de la droite.

Un ministère M.R.P. ?

En l'état initial des pronostics, un nom était avancé comme celui de l'homme du dernier quart d'heure : M. Pierre Pflimlin, président du M.R.P. Il a pour lui d'inspirer la confiance à la droite par sa réputation d'orthodoxie financière, à la gauche par des positions plus libérales que celles de M. Lacoste sur l'Algérie. Etant très Européen, et ayant avec son groupe continué jusqu'au bout à soutenir M. Guy Mollet, il pourrait, à la rigueur, obtenir la participation de certains ministres socialistes. C'est sans doute en songeant à cette candidature et à cette participation que M. Robert Lecourt, président du groupe parlementaire M.R.P., déclarait en sortant de l'Elysée : « *Nous ne voulons plus d'un gouvernement de minorité. Il nous faut un gouvernement à l'image de sa majorité parlementaire* ». C'est-à-dire comprenant des ministres de tous les partis qui soutiennent. C'est-à-dire probablement un ministère M.R.P.

Tel est l'aspect parlementaire de la crise, au départ.

La vraie crise

Quant au fond (comment s'attaquer cette fois sérieusement aux problèmes de l'Algérie, et de l'Afrique du Nord ?) il n'apparait que très peu. Il ne viendra à la surface que dans deux éventualités.

1. Si la crise actuelle dure longtemps, il est probable que la détérioration de la situation financière se manifestera à un moment donné d'une manière aiguë (par exemple sous la forme d'un appel pressant de la Banque de France) et l'atmosphère politique pourrait alors beaucoup changer. La crise deviendrait sérieuse et la recherche d'un gouvernement capable de mettre réellement un terme à la guerre d'Algérie (pour de bonnes ou de mauvaises raisons) pourrait apparaître comme nécessaire. Tout serait alors imaginable, y compris l'appel au général de Gaulle.

2. Si le gouvernement qui va être formé, en cas d'une crise courte, aboutit rapidement — d'ici la fin des vacances — à la même impuissance que celui de M. Guy Mollet, sur l'Algérie, et retrouve donc les mêmes impasses financières et diplomatiques, alors là également une crise s'ouvrira qui pourrait prendre un tour sérieux, vers la fin de l'année.

AFRIQUE NOIRE

● ***Il y a seize mois, le Cameroun était à la veille de devenir une nouvelle Algérie.***

L'exemple de Yaoundé

DEPUIS quelques jours, un livre se vend au marché noir à Douala et à Yaoundé. Le premier tirage de 15.000 exemplaires s'est arraché en quarante-huit heures. Ce best-seller africain, le premier, ne retrace pourtant pas les aventures d'un Don Camillo noir ni d'une Caroline Chérie d'ébène. C'est le texte intégral du nouveau statut de l'Etat camerounais...

Révolution

En faisant, samedi dernier, une ovation à M. Gaston Defferre, ministre de la France d'outre-mer, l'assemblée

→

camerounaise saluait l'artisan de ce que son président a appelé lui-même une « *véritable révolution politique* ». Dans les coulisses, on murmurait que cette révolution tenait du « miracle ».

Il y a à peine plus d'un an, en effet, la situation semblait inextricable. En mai 1955, de sanglants incidents amenaient une répression sévère. Le parti responsable, l'Union des Populations camerounaises (U.P.C.), était dissous. Ses leaders, Félix Moumié et Ruben Um Nyobé, se réfugiaient au Cameroun britannique : de formation marxiste, ils prétendaient jouer les « Ho Chi-Minh » africains. En fait, leur nationalisme extrémiste entraînait la grande majorité du pays Bassa, la région de Douala. Comme le reconnaissait alors M. Roland Pré, gouverneur du Cameroun, leur fuite entraînait un véritable « vide politique » : le but de l'U.P.C. était de maintenir son intransigeance nationaliste, rendre toute réforme impossible et démontrer qu'il était le seul « interlocuteur valable ». Comme programme, un seul mot, mais magique : Indépendance... Un nouveau cycle indochinois était ouvert.

L'audace

En arrivant à Yaoundé, un nouveau haut commissaire, M. Messmer, s'attelait à la tâche : d'abord maintenir le calme, reprendre des contacts, le reste dépendait de Paris. Dans la capitale française, M. Houphouet-Boigny, leader du Rassemblement démocratique africain, était entré au gouvernement : le monde noir reprenait confiance. Pour répondre à cette confiance et aux nécessités de l'évolution politique, M. Gaston Defferre mettait au point la loi-cadre. Pour le Cameroun qui n'est pas une colonie au sens propre, mais un « territoire sous tutelle », il choisissait l'audace : des élections au collège unique et au suffrage universel aboutiraient à la formation d'une nouvelle assemblée, interlocuteur naturel et juridique du gouvernement français.

Des élections libres

La consultation fut totalement libre : toutes les opinions, tous les slogans électoraux, tous les programmes furent admis. *Mais des Africains eurent le courage de faire campagne sur des objectifs modérés.* L'U.P.C. décida à une faible majorité, au cours d'une réunion tenue en zone britannique, de boycotter les élections : la proportion des votants fut la plus forte enregistrée sur le territoire (55 % des inscrits d'office). Les nationalistes intransigeants, ralliant un certain nombre de militants U.P.C. autour de M. Asale et de M. Soppo Priso, obtenaient une dizaine de sièges sur 70.

Sitôt élue, l'Assemblée se penchait sur l'étude du statut : elle ne proposa pas moins de soixante amendements dont la quasi-totalité fut entérinée par le gouvernement français. Loin d'être octroyé, le statut était le fruit d'un authentique dialogue. Ainsi, tout en restant en droit « sous tutelle », le Cameroun devient en fait un Etat et il est créé une nationalité camerounaise. L'Assemblée territoriale se transforme en Assemblée législative. Elle élit un premier ministre responsable devant elle : M. André-Marie M'Bida a obtenu mercredi dernier l'investiture et a formé le premier gouvernement camerounais. Le haut commissaire français conserve certains pouvoirs de coordination et contrôle les pouvoirs de souveraineté (armée, diplomatie).

Le Commonwealth français en marche

Ainsi, aujourd'hui le premier ministre, M. M'Bida, son gouvernement et 3 millions de Camerounais ne sont plus hantés par l'obsession de l'indépendance. Ils savent qu'ils vivent une étape de transition : ils peuvent se pencher sur leurs problèmes économiques et sociaux, avec l'aide française.

Les crédits du FIDES sont formellement maintenus. Dans ce contexte, l'abcès de l'U.P.C. est pratiquement vidé : il reste à amnistier les condamnés de 1955 et à réintroduire dans le jeu politique une importante partie du pays Bassa.

En fait, c'est dans toute l'Afrique noire que les extrémistes sont aujourd'hui impuissants. En quittant Yaoundé, M. Gaston Defferre est allé rendre visite à M. Houphouet-Boigny à Abidjan. A la veille de la chute du gouvernement, les deux hommes auraient pu faire le bilan de leurs efforts : il est considérable. Grâce à eux, le problème de la France et de l'Afrique ne se pose plus en termes de métropole et de colonies : on assiste à la croissance d'une véritable communauté, ouverte sur une association dont aucun groupe de nations ne donne encore l'exemple.

16 MOIS DE POLITIQUE ALGÉRIENNE

● 31 janvier 1956

« Dans ce drame algérien où la France joue son destin, le gouvernement a le devoir de dire la vérité au pays et d'agir. Sans cela les événements risqueraient de conduire à l'irréparable, ce que peuvent et doivent éviter l'initiative et la volonté françaises. » (Guy MOLLET devant l'Assemblée.)

● 1er mars 1956

« Le gouverneur général est un chef civil et militaire. Cet article ne s'applique pas seulement aux rebelles : nous ne pouvons supporter les désordres dans aucun camp. »

« La politique de pacification générale nécessite un arbitrage équitable entre les éléments français d'origine et les éléments français musulmans. » (Robert LACOSTE, à Alger.)

● 9 mars 1956

« Il n'est pas vrai de dire que nous nous installions dans la guerre d'Algérie. » (Max LEJEUNE au « Populaire ».)

● 14 mai 1956

« J'apporte un espoir raisonnable et je pense qu'à la fin de l'été nous pourrons dire à nos censeurs que la légalité règne en Algérie. » (Robert LACOSTE.)

● 19 mai 1956

« Faut-il attendre ce moment (de détente) qui tardera sans doute pour promouvoir une politique nouvelle ? Je ne le crois pas parce que c'est très largement dans la mesure où nous appliquerons cette politique que l'Algérie pourra retrouver une stabilité qui, je le précise, ne peut en aucune manière amener un retour à la situation précédente. » (Directive de Robert LACOSTE.)

● Juin 1956

« La guerre sera gagnée dans six mois, car nous aurons réussi à pacifier de grandes zones. »

« Dans les zones pacifiées, les communes mixtes seront transformées sans retard en communes de plein exercice. LES ELECTIONS MUNICIPALES SERONT IMMEDIATES. » (Déclaration de Robert LACOSTE à la revue « Entreprise ».)

● 4 juillet 1956

« La presse est totalement libre en Algérie comme en France d'exprimer les idées qui lui paraissent bonnes ou d'attaquer qui elle veut. C'est du moins ce que je pense, en libéral conséquent qui déteste jouer les jacobins de pacotille. » (Déclaration de Robert LACOSTE à « Combat ».)

● 28 septembre 1956

PACIFICATION. « A la fin du mois d'octobre nous aurons atteint un ensemble de résultats hautement significatifs. » (Robert LACOSTE à la Radio.)

● 20 octobre 1956

« Je pense pouvoir présenter au gouvernement un projet de statut sincère et audacieux. » « La France a le devoir d'innover hardiment en cette matière... » (Déclaration de Robert LACOSTE à « Sud-Ouest ».)

● 10 décembre 1956

« Nous sommes arrivés au dernier quart d'heure. » (Robert LACOSTE, Alger.)

● 21 mars 1957

« Je ne puis fixer un terme à cette évolution (favorable) de la situation. Je me refuse, comme vous a dit hier très éloquemment mon ami Merigonde, « aux rendez-vous manqués comme aux rendez-vous de renoncement... » (Robert LACOSTE à l'Assemblée.)

● 27 mars 1957

« Sur le plan financier comme sur le plan militaire, le gouvernement s'attache à instituer un « régime de croisière » qui implique un plafonnement des dépenses pour l'Algérie à un niveau que l'expérience de l'année écoulée va permettre de fixer... » (Guy MOLLET devant l'Assemblée.)

● 7 avril 1957

« En Algérie, sur le plan militaire, les choses vont mieux. Elles vont même bien. » (Maurice BOURGES-MAUNOURY à Carcassonne.)

● 13 mai 1957

« Personne ne peut fixer le terme auquel sera apportée au problème algérien la solution définitive... Ce qui importe, c'est de terminer le plus honorablement possible la phase dans laquelle nous nous trouvons engagés... Ce but peut être atteint, très certainement à MOYEN TERME par un effort soutenu de la France. » (Robert LACOSTE au Conseil général de Dordogne.)

● 21 mai 1957

« La chute du gouvernement constitue une victoire pour le F.L.N. » (Robert LACOSTE dans les couloirs du Palais-Bourbon.)

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

DIX-SEPT personnalités du parti socialiste, dont MM. Edouard Depreux, Robert Verdier, Alain Savary et Robert Blum (le fils de Léon Blum), avaient constitué au début du mois un « centre d'études » sur le problème d'Algérie.

Ce groupe de travail se proposait d'étudier de façon objective et indépendante les possibilités qui restent encore à la France pour régler ce dramatique problème.

Mais, dès hier, les membres du centre d'études ont reçu de la « Cité Malesherbes » une mise en demeure leur enjoignant de dissoudre leur comité sous peine de graves sanctions, voire d'exclusion.

★

LE cardinal Feltin déclarait il y a quelques jours devant l'Assemblée annuelle du diocèse de Paris :

« Le commandement n'a jamais admis les exactions et bien des sanctions ont été prises contre les coupables. Il existe des faits douloureux, mais ne généralisons pas... N'exagérons pas... »

Cette déclaration contrastait vivement avec celle des cardinaux et archevêques qui, le 15 mars dernier, rappelaient : « La haine ne doit pas servir d'excuse à un terrorisme aveugle dont sont victimes des innocents. Ces pratiques odieuses risquent de créer un obstacle insurmontable à l'œuvre de longue haleine dont dépend l'avenir de l'Algérie. Tous doivent se rappeler qu'il n'est jamais permis de mettre au service d'une cause, même bonne, des moyens intrinsèquement mauvais. »

Ce contraste, qui a frappé tous ceux qui suivent les événements, s'explique par le rôle difficile du cardinal Feltin.

L'archevêque de Paris est aumônier de « Pax Christi » (Mouvement Chrétien pour la Paix). Mais il est en même temps vicaire général aux armées.

La déclaration du 15 mars avait suscité une certaine émotion chez des aumôniers militaires qui avaient fait connaître leur sentiment au vicaire adjoint de l'aumônerie aux armées, le R.P. Badré.

Ce dernier, il y a quelques jours, décidait de rendre visite à Mgr Feltin pour lui faire part de ces réactions. Mais il n'était pas seul. Il était accompagné du ministre de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury.

★

LUNDI dernier, l'ambassadeur de Tunisie en France, M. Masmoudi, se rendait au Quai d'Orsay pour s'étonner auprès de M. Maurice Faure, secrétaire d'Etat aux Affaires tunisiennes et marocaines, du blocage des douze milliards, solennellement accordés cependant par M. Christian Pineau dans le cadre de l'aide française au budget tunisien. L'entretien fut bref et particulièrement orageux. « L'attitude du président Bourguiba à propos de l'Algérie est insupportable », déclara M. Maurice Faure. Donc je bloque les crédits.

« Ainsi, répondit M. Masmoudi, vous revenez sur la parole de la France ? » Le ministre français s'emporta. L'ambassadeur aussi. M. Masmoudi crut pouvoir rapprocher la décision de M. Maurice Faure de la crainte qu'avait le gouvernement d'être renversé par les indépendants (qui ne sont pas d'accord avec l'octroi des crédits à la Tunisie).

L'entretien s'interrompit alors. Prévenu, le président Bourguiba convoquait l'ambassadeur des Etats-Unis pour lui dire en substance : « Si vous voulez, la place est libre. Vous pouvez remplir les engagements que la France ne tient plus. »

★

DE même, M. Materi, ministre de la Santé publique tunisien, vient de demander au gouvernement français soixante infirmières diplômées d'Etat qui pourraient assurer le service des dix grands hôpitaux fonctionnant actuellement en Tunisie, avec un salaire supérieur à 50 % de celui des Françaises. Le gouvernement de Rome a déjà fait savoir à M. Materi que des infirmières italiennes étaient prêtes à assurer la relève des Françaises.

B. G.

Les Cahiers de la République

ORGANISENT

le Mardi 28 mai à 21 heures

HOTEL DES HORTICULTEURS

84, rue de Grenelle

une réunion sur

La France et l'Union Française

avec la participation de

MM. Louis AUJOULAT, Alienne DOP, J.-M. DOMENACH, M. GOUSSAULT, Léo HAMON, Léon SAFFERT

Pour tous renseignements : 1 bis, pl. de Valois Tél. CEN. 49-33

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61

ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :

37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél. : BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr. Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)

FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs

ETRANGER .... 3.500 francs

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 *Paris*

Administrateur : J.-F. COBLENCE

EUROPE

● *Une lettre confidentielle du chancelier Adenauer au président du Conseil français attire l'attention sur quelques hommes importants qu'on avait un peu vite oubliés.*

Le puzzle reconstitué

UNE mise au point embarrassée du Quai d'Orsay et un commentaire officiel du porte-parole de la diplomatie allemande ont confirmé l'information révélée la semaine dernière par *Le Monde* : le chancelier Adenauer est décidé à abroger la législation interalliée sur la « déconcentration » de la sidérurgie rhénane.

Douze ans après la fin de la guerre, l'homme d'Etat qui a fait de son pays vaincu la première puissance européenne considère qu'il n'est plus possible d'appliquer une réglementation démodée. La Ruhr est redevenue le cœur de l'industrie allemande ; elle s'apprête à battre au pouls du marché commun. Les craintes concernant la puissance des Krupp, Thyssen, Flick et autres industriels rhénans sont bien dépassées. Ce qui compte, dit le chancelier, c'est l'avenir.

Mais comme il faut que l'Allemagne soit en règle juridiquement, le chancelier a demandé à M. Guy Mollet d'abroger officiellement les textes qui obligent les anciens barons de l'acier à vendre leurs mines et leurs aciéries. L'accord américain est déjà acquis ; l'Angleterre ne fait pas de difficultés. Seule des anciens alliés, la France pourrait hésiter à « passer l'éponge » sur l'après-guerre. D'où la lettre de M. Adenauer.

Scrupule juridique

Il s'agit, à vrai dire, d'un scrupule juridique, car les industriels allemands — soutenus par leurs hommes politiques — n'ont pas attendu l'autorisation des « trois » pour violer la législation alliée. Ils n'ont jamais songé à s'y conformer. Et s'ils ont accueilli avec joie le plan Schuman d'où devait naître la Communauté charbon-acier, c'est précisément parce qu'ils y ont vu un moyen de retrouver la liberté perdue après la guerre et de regrouper les « konzern » divisés — sur le papier — par les alliés. La C.E.C.A. se proposait justement de contrôler ce regroupement difficilement évitable et il était bien convenu que les anciens maîtres de la Ruhr seraient tenus à l'écart. Sagement, ceux-ci attendaient leur heure.

De nombreux hommes politiques français s'étonneront qu'en si peu de temps — la C.E.C.A. n'a que cinq ans — la Ruhr ait effacé les traces de la décartellisation alliée d'après guerre. On avait promis au Parlement français, lors de la ratification du plan Schuman, « que la déconcentration resterait assurée ». Le chancelier Adenauer s'était engagé, il y a encore deux ans, à mener à son terme cette déconcentration (c'était une des conditions de l'abrogation de l'état de de guerre). Mais que valaient ces promesses déjà contredites par la réalité ? S'ils avaient observé plus attentivement l'évolution industrielle outre-Rhin, les hommes politiques français ne s'y seraient pas trompés.

La reconcentration

Dès 1952 en effet, il était clair que la Ruhr refuserait la décartellisation : capitalistes, parlementaires et même syndicalistes, choqués de ce démembrement des empires industriels, juraient d'opposer la résistance passive aux décisions alliées, en attendant le jour de leur abrogation. Dès la ratification de la C.E.C.A., ils passèrent à l'attaque, sur trois fronts simultanément.

D'abord sur celui du charbon. Les alliés avaient privé les aciéries de leurs mines, de façon à rendre la sidérurgie rhénane moins indépendante. Une à une, les houillères furent reconquises : Mannesmann racheta la mine Consolidation et y ajouta un charbonnage d'Essen ; Hoesch reprit la majorité d'Altenessen ; Kloeckner récupéra sa houillère de Koenigsborn; Thyssen devint majoritaire dans la mine Erin et se fit livrer en priorité par les charbonnages d'Hamborn ; la Dortmund Hörder mit la main sur la mine Hansa... Bref, la sidérurgie retrouva ses bases charbonnières, au point que si l'on en croit un rapport officiel très récent, les trois quarts des houillères rhénanes sont actuellement contrôlées par les aciéries !

Deuxième front : la concentration horizontale. Les alliés avaient morcelé les anciens « konzern » en une quarantaine de sociétés indépendantes, les unes charbonnières, les autres sidérurgiques, les troisièmes commerciales. Le trust des « Vereinigte Stahlwerke », qui produisit pendant la guerre 40 % de l'acier allemand, était divisé en rien moins que 19 sociétés ! La stupeur passée, les Allemands ont tenté — et souvent réussi — leur regroupement.

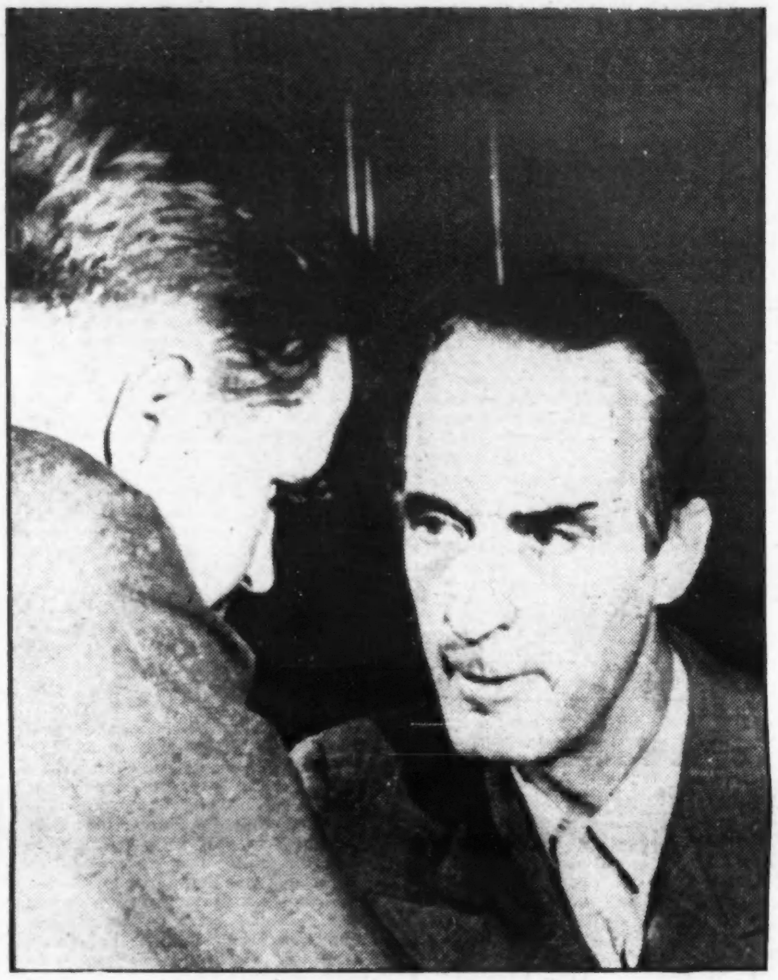
Pour ne prendre qu'un exemple, les Thyssen (Amélie et la comtesse de Zichy) contrôlent actuellement par le biais de sociétés liées entre elles, de holdings et de participations familiales, la production de quelque 5 millions de tonnes d'acier par an, c'est-à-dire plus du tiers de la production française. Le groupe Rheinstahl, issu lui-même des Vereinigte Stahlwerke, a réuni les aciéries d'Oberkassel aux usines de Witten, à celles des Rheinishe-Wesfälische et aux entreprises de transformation ayant appartenu au gigantesque « konzern » des Vereinigte Stahlwerke, soit exactement le contraire de la politique de vente ordonnée par les alliées, et qui, à de rares exceptions près, n'a pas été mise en œuvre.

Usines à vendre

Les alliés ne s'étaient pas contentés, on le sait, de diviser les empires rhénans ; ils avaient obligé ceux des magnats de l'acier qui s'étaient trop compromis avec les nazis à vendre leurs aciéries et leurs mines, pour leur interdire toute tentative de reconstruire une machine de guerre. Cette obligation de vente n'a été que peu respectée dans les mines et complètement ignorée dans la sidérurgie.

Flick a cédé la mine Harpen au groupe français Sidéchar, et sa houillère d'Essen à Mannesmann. Krupp a vendu la mine d'Emscher-Lippe à l'Etat fédéral. Mais, les autres houillères n'ont pas été cédées. Quant aux aciéries, en dehors de la petite usine des Stahlwerke à Bochum, elles n'ont pas changé de propriétaires, bien que le délai imparti pour leur vente soit aux quatre cinquièmes écoulés.

Krupp a conservé ses aciéries de Rheinhausen, ses laminoirs Capito, ses tréfileries de Westphalie (théoriquement cédées à sa sœur et à son neveu), ses mines Hannibal, Kossenray et Constantin (celle-ci vendue à soi-même par l'intermédiaire d'une société holding plus ou moins fictive). Comme Fried Krupp a, dans le même temps, prodigieusement développé son activité dans le secteur de la transformation, il est maintenant beaucoup plus puissant que lorsque les alliés le jetèrent en prison à la fin de la guerre.



ALFRED KRUPP VON BOHLEN UND HALDACH
La nature a repris le dessus

Les barons

Amélie Thyssen, la comtesse de Zichy, les actionnaires de Rheinsthal n'ont pas davantage vendu leurs usines.

Aujourd'hui, à la veille des débats de ratification sur le traité de marché commun, les grands industriels de la Ruhr invoquent, d'ailleurs avec sincérité, l'état d'esprit nouveau qui doit présider à la création de l'Europe.

Ainsi se profile, en toile de fond de la nouvelle Europe, la renaissance du grand capitalisme rhénan que presse le dynamisme de l'économie allemande et que soutiennent des structures industrielles et financières éprouvées. « Atomisés » par la défaite, les groupes financiers d'outre-Rhin se sont reconstitués, ajoutant de nouvelles tranches au clavier de leurs participations industrielles, tissant de nouvelles liaisons réciproques, renforçant leur pouvoir sur les hommes politiques en place.

Que Krupp ne soit plus en prison — pouvait-il y rester toujours ? — ou qu'il n'ait pas vendu telle usine, a moins d'importance que le fait qu'il contrôle un secteur extraordinairement étendu de l'économie allemande et, par ce moyen, occupe une place déterminante dans le futur marché commun. Avec 85.000 salariés, il est peut-être « le plus grand des barons de la nouvelle industrie allemande ».

Comment la mise en tutelle des puissances économiques privées sera-t-elle assurée dans le futur marché commun, alors que les pouvoirs accordés au prochain exécutif (la « Commission européenne ») sont nettement moins étendus que ceux dont disposait la Haute Autorité de la C.E.C.A. et qui n'ont cependant pas suffi à empêcher la reconquête de la Ruhr par ses anciens maîtres ?

C'est ce problème que le lettre du chancelier Adenauer au président du Conseil pose, sans le vouloir, en termes très clairs.

POLOGNE

● *A Varsovie, les Staliniens ont cru entendre sonner l'heure de leur revanche...*

La deuxième victoire de Gomulka

EN ouvrant, mercredi dernier, la session plénière du Comité central du P.C. polonais, M. Gomulka ne se doutait pas qu'il allait avoir à livrer le deuxième round de sa bataille contre les hommes qu'il avait écartés du pouvoir en octobre 1956. Il leur apportait même, dans son discours, un double rameau d'olivier: non seulement il ne disait rien de la responsabilité de l'ancien gouvernement dans la situation désastreuse de l'économie nationale, mais il s'en prenait aux « révisionnistes », c'est-à-dire à ceux qui se préoccupent essentiellement de dénoncer les erreurs idéologiques de l'ancien régime. Avouant que la situation économique reste très difficile, il a reproché aux journalistes et aux écrivains qui ont gagné leur autorité et leur popularité pendant la révolution d'octobre de ne pas utiliser leur nouveau prestige pour inciter la classe ouvrière à la patience.

« *Nous faisons tout ce qu'il est possible de faire pour relever le niveau de vie*, a-t-il dit, *mais il n'y a pas de miracles dans le domaine économique.* »

Les mêmes

Ce ne fut pas des « révisionnistes », cependant, que vint l'offensive contre le secrétaire général du parti, mais de ceux-là mêmes auxquels il offrait le pardon en passant l'éponge sur leurs responsabilités passées. Les staliniens conclurent en effet du discours de Gomulka qu'il se sentait en difficulté et qu'il était prêt à faire des concessions pour se réconcilier avec l'appareil stalinien du parti. Cet appareil reste puissant, le Comité central étant composé, à peu de chose près, des mêmes hommes qui condamnèrent Gomulka en 1949 et l'exclurent du parti avant de le jeter en prison. Beaucoup d'entre eux ont évolué et considèrent maintenant que le « communisme national » est une meilleure solution pour la Pologne que la fidélité inconditionnelle à l'U.R.S.S. Mais d'autres n'ont accepté le retour au pouvoir de Gomulka que sous la pression populaire.

L'offensive fut déclenchée par M. Mijal, ancienne éminence grise et

→

« BANOCKBURN »

Ce n'est pas le nom d'un nouveau Rock and Roll, mais un tissu léger et solide, aux coloris clairs, que **John Baillie**, le tailleur de l'homme élégant, vient de recevoir d'Angleterre.

Ces tissus font des costumes d'été pratiques à porter à toute heure de la journée.

John Baillie, 1, rue Auber, Paris-9e, vous recevra tous les jours de la semaine y compris le samedi, de 9 h. à 19 h. 30.

Communiqué.

Bijoux au coffre ?
Une meilleure offre
CHEZ E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-58 - RICHELIEU : 81-80

VOUS AVEZ L'AME D'UN REPORTER

...KODAK VOUS LE PROUVE !

L'APPAREIL BROWNIE FLASH, simple, très bon marché (2.450 f), moderne, format 6x6, permet toutes les prises de vues de jour, d'intérieur ou de nuit grâce au KODAK Flash B. (1.333 f). Pour le plein été : employez le Film Kodak Verichrome-Pan. - Pour les jours moins ensoleillés : le Film Kodak-Tri-X.

Kodak

Entretien avec Vladimir Dedijer

V. DEDIJER

***VLADIMIR DEDIJER** a été jusqu'en 1954 un des principaux dirigeants de la Yougoslavie. Organisateur des jeunesses communistes yougoslaves avant la guerre, il s'est joint aux partisans du maréchal Tito dès le début de la résistance. Il était lié par une profonde amitié avec l'actuel chef d'Etat yougoslave, qui lui confia le soin de tenir à jour le carnet de guerre des partisans. Trois fois blessé au cours de la guerre, il fut dès la Libération ministre de l'Information, puis délégué de la Yougoslavie à l'O.N.U., enfin chargé des relations avec les partis socialistes étrangers. A ce titre, il a séjourné à maintes reprises à Londres et à Paris. Il écrivit à cette époque six livres sur la guerre des partisans et notamment la biographie officielle de Tito, traduite en trente-huit langues, et connue en France sous le titre « Tito parle... ».*

Depuis 1954, Dedijer s'est solidarisé avec Milovan Djilas, dont il a défendu le droit d'avoir une opinion différente de celle du maréchal Tito sur le développement de la Yougoslavie. C'est pour cette prise de position qu'il a été exclu du Comité central de la Ligue des communistes yougoslaves, déchargé de toutes ses fonctions officielles, et même privé de son poste à l'Université où il enseignait l'Histoire contemporaine.

L'EXPRESS. — Certains journaux, notamment le « New York Times », ont laissé entendre que votre voyage avait le caractère d'une mission officieuse. L'autorisation qui vous a été donnée de vous rendre en Scandinavie, en Allemagne, en France, en Belgique et en Hollande s'expliquerait par le désir du maréchal Tito d'améliorer ses relations avec les partis socialistes occidentaux. Est-ce exact ?

V. DEDIJER. — Pas du tout. J'ai vu le camarade Tito pour la dernière fois en mai 1956, avant son départ pour l'U.R.S.S. et la discussion que nous avons eue alors était de caractère purement personnel. Depuis un an, je n'ai eu aucun contact avec les membres du gouvernement yougoslave. Je ne suis donc chargé d'aucune mission et les idées que j'ai exprimées à Stockholm me sont tout à fait personnelles.

L'EXPRESS. — Vous voulez sans doute parler de votre critique de l'U.R.S.S., dont vous avez contesté le droit au titre de « pays socialiste » ?

V. DEDIJER. — De cela et du reste. En ce qui concerne l'U.R.S.S., mes critiques ne faisaient que reprendre l'appréciation du VI[e] Congrès du parti communiste yougoslave qui, en 1952, a défini l'Union soviétique comme « le pays du capitalisme d'Etat ». Je ne pense pas que les événements qui se sont produits depuis la mort de Staline permettent de reviser ce jugement. L'écrasement de la révolution hongroise le confirme au contraire.

Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'y aura jamais de changements en Union soviétique. Ce serait là un point de vue tout à fait antiscientifique. Le critère d'une véritable transformation du régime sera le respect des droits des travailleurs en ce qui concerne la répartition du revenu national et la possibilité qui leur sera offerte d'influencer librement la politique de leur pays. Chaque signe d'une évolution dans ce sens doit être salué avec espoir, car l'Union soviétique reste pour moi le pays de la Révolution d'octobre, l'événement le plus important de toute l'histoire du mouvement ouvrier.

L'EXPRESS. — Avez-vous pu renouer des relations amicales avec les socialistes occidentaux, et avec lesquels en particulier ?

V. DEDIJER. — J'ai pu rencontrer, à titre tout à fait personnel, les camarades du parti social-démocrate allemand et j'ai discuté longuement avec les camarades des partis social-démocrates suédois et belge. J'ai été heureux de constater que ces partis se consolidaient progressivement et qu'ils disposaient d'un appui solide dans les masses ouvrières. L'expérience socialiste suédoise, en particulier, m'a paru très riche d'enseignements. J'ai aussi l'espoir de voir le parti social-démocrate allemand accéder prochainement au pouvoir, ce qui pourrait modifier la situation d'une façon décisive, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe.

L'EXPRESS. — Etiez-vous déjà venu en France et quels ont été vos rapports avec le parti socialiste français ?

V. DEDIJER. — Mes premiers souvenirs de la France remontent à 1936. Je m'étais alors arrêté quelque temps à Paris, où se trouvait le comité central de notre parti, avant de gagner l'Espagne républicaine. Nous avions toujours été très influencés, en Yougoslavie, par les traditions révolutionnaires françaises et j'avoue que l'atmosphère du Paris d'alors m'a beaucoup impressionné. A cette époque, la France était en quelque sorte le centre du mouvement ouvrier international. L'atmosphère y était beaucoup plus révolutionnaire que celle que j'ai trouvée dix ans plus tard à Moscou lors de la visite que j'y fis avec E. Kardelj.

L'EXPRESS. — Avez-vous gardé des contacts personnels avec les socialistes que vous avez rencontrés en France ?

V. DEDIJER. — La plupart de ceux que j'ai connus en 1936 sont morts aujourd'hui. Mais j'ai rencontré la plupart des dirigeants de la S.F.I.O. après la guerre, soit dans des rencontres officielles, soit par des contacts privés. Je me souviens très bien, en particulier, de la visite que M. Guy Mollet fit en Yougoslavie en 1953. J'ai assisté à toutes les discussions qu'il a eues là-bas et je dois dire franchement qu'il m'a frappé par l'orthodoxie de ses conceptions marxistes. Son point de vue sur les questions théoriques du socialisme était très proche de celui des communistes yougoslaves. Il nous a même paru beaucoup plus proche de nous, idéologiquement, que les autres socialistes européens. J'étais alors convaincu que s'il arrivait au pouvoir, M. Guy Mollet appliquerait une politique véritablement socialiste et pourrait régénérer le mouvement ouvrier français en lui faisant retrouver ses grandes traditions socialistes. C'est vous dire à quel point je suis déçu et attristé par l'atmosphère qui règne aujourd'hui à Paris dans les milieux de gauche. Lorsque ses amis m'ont demandé, à mon arrivée, quels représentants du mouvement ouvrier français je désirais rencontrer, j'ai eu beaucoup de mal à trouver des noms. Je constate avec tristesse que Paris n'est plus, comme en 1936, une ville où l'on sent un espoir et une combativité de gauche. Cela paraîtra paradoxal, mais l'élan socialiste m'a semblé plus vigoureux dans cette capitale traditionnellement paisible qu'est Stockholm.

L'homme qui avait la confiance de Tito est à Paris pour quelques jours. Sur la Russie, le socialisme, l'Europe il exprime ici quelques idées nouvelles.

L'EXPRESS. — Comment expliquez-vous ces difficultés du mouvement ouvrier français ?

V. DEDIJER. — Je crois qu'elles sont dues essentiellement à la structure des partis communiste et même socialiste. L'absence de démocratie à l'intérieur de ces partis est sans doute ce qui permet le maintien en fonction de dirigeants qui ne sont plus soutenus par la base. Ce problème se pose d'ailleurs dans tous les partis socialistes, et même, bien qu'avec moins de gravité, dans le parti travailliste anglais. Il en va de même en Yougoslavie et à plus forte raison dans tous les pays de l'Est.

L'EXPRESS. — Quel remède imaginez-vous ?

V. DEDIJER. — Je suis convaincu que la pression populaire peut, dans certains cas, transformer radicalement la structure d'un parti ou même d'un pays. L'exemple polonais est là pour le prouver. Je pense aussi qu'une plus grande intégrité doit être exigée des leaders et que l'exécution de leurs promesses doit être constamment contrôlée par la base. J'ai une très grande admiration personnelle pour le camarade Gomulka, précisément à cause de son courage et de son honnêteté intellectuelle. Il fait peut-être moins de déclarations solennelles, mais il réalise plus de choses.

L'EXPRESS. — Vous avez exprimé l'espoir, à Stockholm, de voir se réaliser une intégration européenne. Comment concevez-vous cette intégration ?

V. DEDIJER. — Il va de soi que je suis contre une « petite Europe » limitée aux six pays occidentaux et contre l'intégration des pays de l'Est sous la tutelle de l'U.R.S.S. Je ne conçois l'intégration européenne que sur la base du socialisme et de l'anticolonialisme. Une véritable Europe socialiste devrait être indépendante à la fois de l'Amérique et de l'U.R.S.S. Elle devrait comprendre la Scandinavie, l'Angleterre et des pays comme la Pologne et la Yougoslavie. Cette perspective peut paraître pour l'instant utopique, mais la situation pourrait être profondément transformée par les prochaines élections en Allemagne et en Angleterre.

L'EXPRESS. — Un porte-parole du gouvernement yougoslave a critiqué très violemment les positions que vous avez prises dans vos conférences à l'étranger. Craignez-vous des représailles à votre retour à Belgrade ?

V. DEDIJER. — Il me semble que mes déclarations ne peuvent que servir la cause yougoslave. Je n'ai fait qu'user d'un droit que la Constitution de mon pays reconnaît à tous les citoyens : celui d'exprimer leurs opinions personnelles.

(Copyright « L'Express ».)

→

bras droit du président Bierut, et M. Klosiewicz, président des syndicats polonais jusqu'en octobre dernier. Ils reprirent dans leurs interventions tout l'arsenal dogmatique du stalinisme, insistant sur la nécessité de la lutte pour la collectivisation agricole, sur les erreurs de la politique de Gomulka vis-à-vis de l'Église et sur le rôle dirigeant de l'U.R.S.S. dans le camp socialiste. Dix-huit autres orateurs staliniens se levèrent ensuite pour appuyer cette attaque manifestement préparée de longue main. Les opposants pensaient que le caractère pro-soviétique de leurs discours empêcherait Gomulka de leur répondre et que les allusions antisémitiques dont ils avaient émaillé leurs interventions leur vaudraient l'appui d'une partie de la population.

C'était un faux calcul.

M. Gomulka s'était appliqué depuis son retour au pouvoir à ne rien faire qui pût paraître inspiré par un esprit de revanche. Il avait dit clairement : *« Ce sont là des affaires trop graves pour être réglées avec la petite monnaie des vengeances personnelles. »*

Mais son évolution idéologique n'en est pas moins irréversible. Elle est celle de la grande majorité du parti communiste polonais, et si Gomulka s'attaque aujourd'hui aux révisionnistes, c'est simplement qu'il estime que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire et que l'heure n'est pas aux discussions idéologiques, mais aux réalisations pratiques. En fait, c'est leur credo qu'il partage et non celui des staliniens. Il l'a prouvé en mettant l'accent dans son discours sur l'importance des conseils ouvriers — condamnés par les Russes — et de la réforme des méthodes de gestion et de planification.

Le défi

Quelles que soient les difficultés économiques actuelles, M. Gomulka est convaincu que son programme est le seul capable de mobiliser l'enthousiasme du pays. C'est pourquoi il a répondu avec une extrême violence aux attaques des staliniens.

« Je vous lance ce défi, leur a-t-il crié : *présentons-nous devant les ouvriers de n'importe quelle entreprise polonaise et nous verrons pour qui se prononcera la classe ouvrière. »*

Le fait que ses adversaires se soient abrités derrière leur fidélité à l'égard de l'U.R.S.S. ne l'a pas empêché de flétrir leur antisémitisme mal déguisé et de condamner leur appréciation des événements de Hongrie. « *L'internationalisme,* a-t-il dit, *ce n'est pas la servilité.* » Il a évoqué l'entretien qu'il avait eu pendant une nuit entière avec Chou En-Lai — que les staliniens ont voulu lui opposer dans l'affaire hongroise — pour affirmer qu'il sait mieux que quiconque quels sont les véritables sentiments des Chinois sur l'intervention soviétique à Budapest. « Si un journaliste avait voulu écrire le quart de ce qu'a dit M. Gomulka, a déclaré un des membres du Comité central en plaisantant, il aurait sans doute eu de sérieuses difficultés avec la censure. »

Conclusion heureuse

En apprenant dimanche soir les résultats de la session, Varsovie a poussé un soupir de soulagement. Les Polonais avaient craint que Gomulka, dans son désir de refaire l'unité du parti, n'aille trop loin dans les concessions aux « orthodoxes ». On parlait même d'une réadmission de certains d'entre eux au bureau politique. Le secrétaire général du parti a prouvé que ces appréhensions n'étaient pas fondées et qu'il n'était

« POLYESSEF »
REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-48

LE PORTUGAL, UN VIEUX PAYS TOUT NEUF

pas prêt à conclure une « paix sans conditions » avec les staliniens.

Ceux-ci ont perdu la partie pour s'être crus trop puissants et avoir cherché trop tôt à prendre leur revanche sur les vainqueurs d'octobre. Les nominations au secrétariat du parti de M. Kliszko, épuré avec Gomulka en 1949, et de M. Morawski, ancien dirigeant de la jeunesse communiste et antistalinien convaincu, comme l'exclusion du parti de MM. Berman, Radkiewicz et Mietkowski, qui avaient la haute main sur l'appareil du parti à l'époque stalinienne, prouvent l'intention de Gomulka d'épurer le mouvement communiste polonais. Le Congrès national qui se tiendra au mois de décembre prochain sera avant tout consacré au renouvellement de ses cadres et de sa doctrine.

K.-S. KAROL.

MOYEN-ORIENT

● *Que se passe-t-il aujourd'hui au Caire ? Barrett McGurn, correspondant du* New York Herald Tribune *en Egypte, décrit ce qu'il a vu avant d'être expulsé par Nasser.*

Le scorpion et la grenouille

LES difficultés de la diplomatie occidentale en Egypte sont résumées par l'histoire suivante qui circule dans la petite communauté européenne du Caire :

Un scorpion s'efforce de convaincre une grenouille de lui faire traverser le Nil sur son dos.

— Certainement pas, dit la grenouille ; tu pourrais me piquer.

— Mais je ne sais pas nager, répond le scorpion ; si je te pique, je me noierai aussi.

Et la traversée commence. Au milieu du fleuve, le scorpion pique la grenouille et tous deux commencent à s'enfoncer.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demande la grenouille en expirant : c'est absurde.

— Oui, admet le scorpion, mais tu oublies une chose : nous sommes au Moyen-Orient.

La politique actuelle de l'Egypte apparaît à beaucoup d'observateurs du Caire comme un incompréhensible suicide. Les membres du cabinet de Nasser affirment qu'ils sont anticommunistes et qu'ils souhaitent maintenir des liens étroits avec l'Ouest — ce qui est certainement vrai — mais le scorpion égyptien continue cependant, aux applaudissements des Russes installés sur la berge, à agacer de son dard la grenouille occidentale.

Les Etats-Unis ont joué un rôle décisif pour obtenir le départ des troupes anglaises de la zone du canal il y a plusieurs années et le retrait des forces anglaises, françaises et israéliennes l'automne dernier, mais l'Egypte n'en a marqué aucune reconnaissance. La presse du Caire continue de dénoncer la « doctrine Eisenhower » comme un simple relais de l'impérialisme anglo-français et ironise sur les « dollars américains », oubliant que le colonel Nasser les avait acceptés de grand cœur jusqu'à l'affaire du barrage d'Assouan.

Manque d'humus

La clique des officiers de moins de quarante ans qui gouverne l'Egypte a été décrite par certains observateurs du Caire comme une équipe de « mauvaises herbes », sans racine, instable, imprévisible et inconstante. « Le gouvernement égyptien manque totalement d'humus intellectuel », a déclaré l'un d'eux. « L'homme qui a la plus grande expérience politique, le ministre des Affaires étrangères Mohammed Fawsi, est celui qui a le moins d'influence dans l'élaboration de la politique égyptienne. Lorsqu'il y a une décision à prendre, les officiers veillent toute une nuit en buvant du café et déclarent au matin : « Par Allah, il en sera ainsi. » Et il rédigent un nouveau décret. »

Le colonel Nasser et ses adjoints sont arrivés au pouvoir portés par une vague de dégoût national contre la corruption d'un régime qui avait envoyé les soldats égyptiens se battre contre Israël avec des armes qui ne fonctionnaient pas. « Ils ont été les acteurs d'une « révulsion » plutôt que d'une révolution », m'a dit un observateur occidental. « C'est comme si nous chassions les médecins et les infirmières d'un hôpital mal géré pour essayer de l'administrer nous-mêmes. »

L'administration nouvelle n'a pas été un succès. En accordant la priorité au réarmement contre Israël, les officiers ont laissé le pays descendre plus bas encore sur la pente de la misère. Les mendiants accostent les automobilistes à tous les feux rouges du Caire et des enfants de six ans tiennent de véritables « marchés aux puces » sur les trottoirs de la ville.

La pauvreté du peuple égyptien est effrayante. Dans tout le delta du Nil, on est frappé par le choquant contraste entre une misère populaire vieille de 6.000 ans et un luxe moderne symbolisé par les somptueuses voitures qui passent à toute allure devant les masures.

Nasser solide

La plupart des diplomates occidentaux estiment cependant que la position de Nasser reste solide et qu'il peut encore rester au pouvoir pour plusieurs années.

« Les Egyptiens sont un peuple profondément doux, m'a dit l'un d'eux, et ils ne ressemblent pas aux Hongrois qui se sont jetés sans armes contre les tanks russes. L'idée qu'ils pourraient se dresser contre les fusils de Nasser me paraît hautement improbable. »

« Nasser n'est peut-être pas considéré comme un Mahomet, mais au moins comme un Saladin. » Saladin fut le conquérant arabe qui, au XII[e] siècle, repoussa les Croisés jusqu'à une étroite tête de pont en Palestine, d'où ils furent plus tard chassés. Beaucoup d'Arabes considèrent l'Etat d'Israël comme l'équivalent moderne de l'ancien royaume des Croisés.

Jusqu'à présent, les Russes ont manœuvré d'une façon qui ne peut que soulever l'admiration des diplomates. Ils n'ont presque rien donné à l'Egypte, ils n'ont rien fait pour résoudre ses problèmes économiques à long terme, mais ils ont séduit Nasser en se présentant comme les seuls qui « comprennent » ses objectifs. Ils ont encouragé le scorpion.

La Chine ?

La situation pourrait cependant se retourner un jour et certains pensent qu'au moindre faux pas de l'U.R.S.S., celle-ci risque de devenir grenouille à son tour.

Un autre pays communiste pourrait alors prendre la relève : la Chine populaire, dont de nombreux représentants sont actuellement au Caire et dont les liens avec l'Egypte se renforcent constamment.

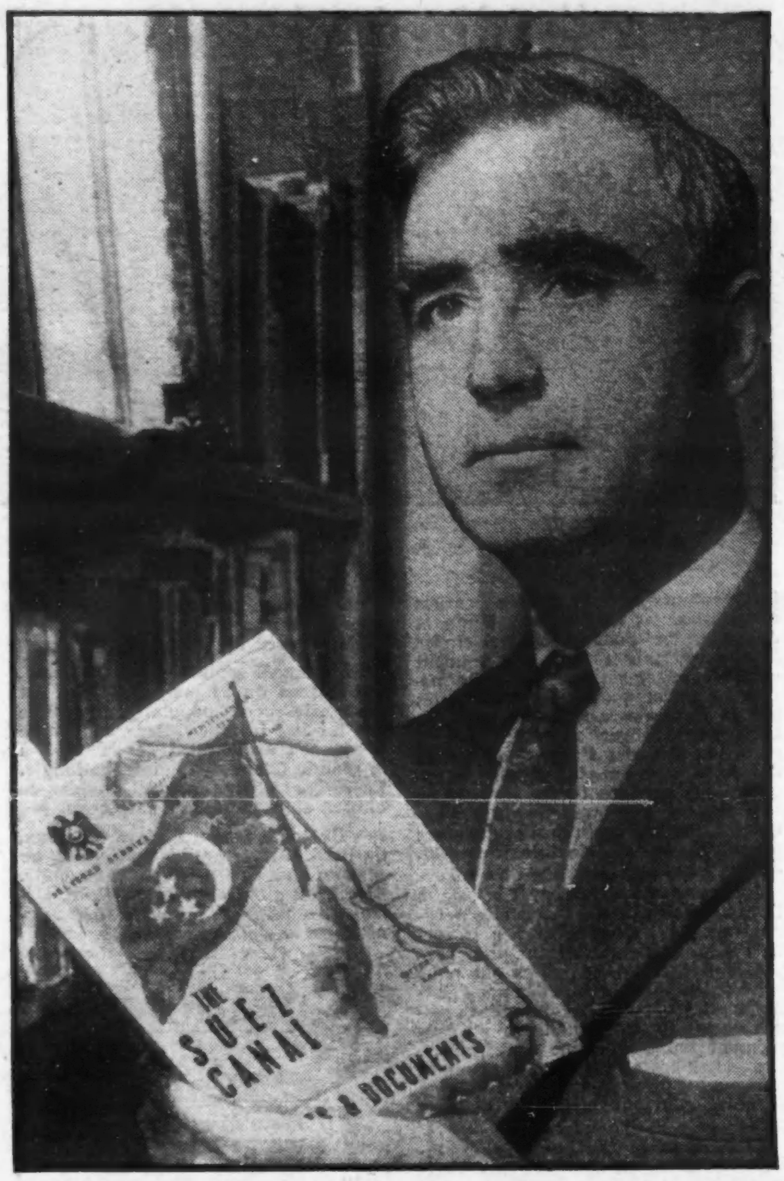
Pour l'instant, cependant, l'Egypte reste tournée vers l'Occident.

Le gouvernement égyptien a déjà pu constater que les Soviétiques promettaient beaucoup mais réalisaient peu. Les ponts sur le Nil dont la construction a été confiée à Krupp sont déjà presque terminés alors que les travaux confiés à des entreprises des pays satellites sont à peine commencés.

« La meilleure preuve que le colonel Nasser n'a pas l'intention de rompre ses liens avec l'Occident, m'a dit un haut fonctionnaire égyptien, c'est qu'il ne l'a pas encore fait. » Le scorpion n'a pas voulu donner la piqûre mortelle.

Mais la question est de savoir si des coups d'épingle incessants n'aboutiront pas au même résultat. Pour le moment, la grenouille des relations américano-égyptiennes continue de nager patiemment et courageusement.

(Copyright « L'Express » and « New York Herald Tribune Syndicate ».)



BARRETT MCGURN A SON RETOUR D'EGYPTE
La grenouille nage difficilement

« LES AMIS DU DROIT »
ORGANISENT
le Vendredi 24 mai à 20 heures
UN DINER-DEBAT :
LA JUSTICE EN ALGÉRIE
sous la présidence de M[e] René-William THORP, bâtonnier de l'Ordre des avocats, et avec la participation de MM. René CAPITANT, Thierry MAULNIER, Georges MONTARON, Maurice SCHUMANN, Pierre-Henri SIMON, J.-L. TIXIER-VIGNANCOUR et Léon HOVNANIAN
●
Renseignements et inscriptions à PRIncesse 01-56

TOUT LE CONFORT MÉNAGER SUR 1 m²

CONORD vous présente la formule du confort moderne qui laisse place à la vie dans les plus petits appartements.

AUDAX suspendu au mur, déborde d'environ 20 cm.

NORINE occupe une place inférieure au quart de 1 m²

DÉCEMBRE 180 occupe une place inférieure au tiers de 1 m²

Achetez aujourd'hui aux prix actuels et bénéficiez du crédit CETELEM.

PROVOG

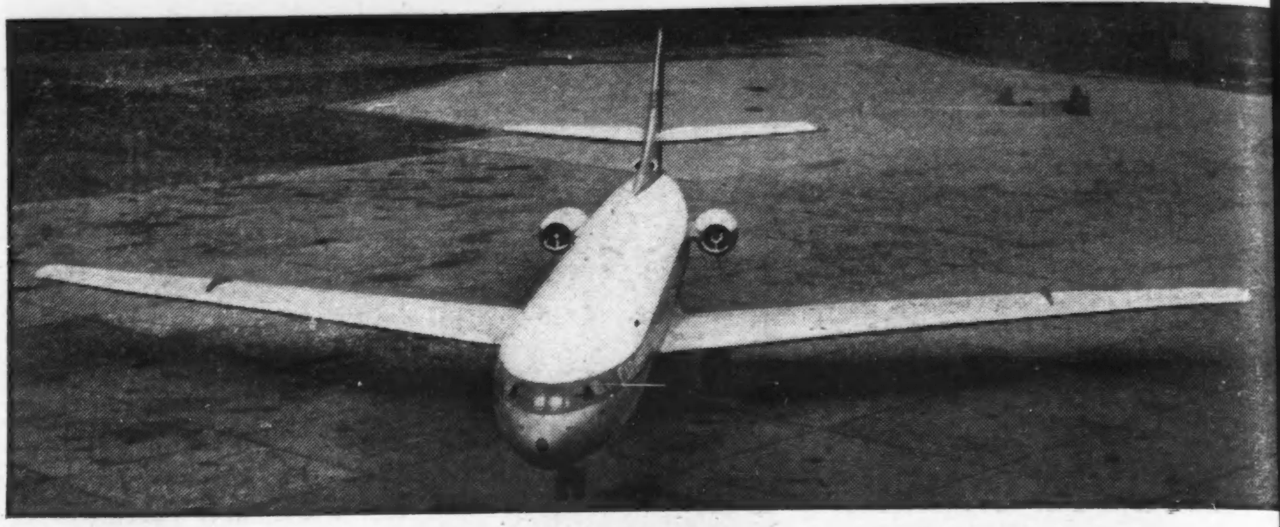
NOTICES et DÉMONSTRATIONS : FOIRE DE PARIS et au Magasin d'Exposition 55, BOUL. MALESHERBES, PARIS 8[e] LAB. 73-70

AUDAX ...... 6.400 (+ crédit CETELEM)
NORINE (AU GAZ) 30.060 (+ crédit CETELEM)
DÉCEMBRE 125 litres 34.018 (+ crédit CETELEM)

CONORD

AVIATION

● *Les constructeurs d'avions français n'ont plus qu'un problème : produire dix fois plus...*



LE S.E. 210 CARAVELLE
Une idée triomphe

A vendre

EN battant un premier record avant même l'ouverture de ses portes (ce vendredi) au Bourget, le Salon de l'Aéronautique a démontré qu'il ne s'agissait pas cette fois (la XXII^e) d'un Salon comme les autres. On y vendra des avions ; l'affluence des techniciens et des acheteurs étrangers est là pour le prouver. Douze pays figurent aux côtés de la France contre neuf en 1955, qui se partagent 250 stands contre 190 au XXI^e Salon.

Deux raisons font que le XXII^e Salon, organisé par l'Union Syndicale des Industries Aéronautiques, dont M. Georges Glasser est le président, sera exceptionnel.

● *Le matériel présenté sera vendable,* construit en grande série, et livrable en six mois ou un an. Après de nombreuses années de tâtonnements, l'industrie aéronautique française a trouvé sa voie en s'écartant des domaines pour lesquels elle n'est pas outillée (fabrication de gros bombardiers, de gros avions de transport) et en créant une gamme d'avions qui répondent aux besoins civils et militaires européens.

● *Il y aura beaucoup plus d'avions* présentés qu'il y a deux ans. Mais surtout on y verra les trois visages de l'industrie aéronautique : les avions de recherche qui représentent le futur, les prototypes de demain et les avions de série d'aujourd'hui.

« *L'industrie aéronautique française, en pleine expansion, occupe plus de 80.000 personnes et utilise un million de mètres carrés de surfaces couvertes, ce qui lui permettra d'atteindre, en moyenne, cette année, une production de cent avions par mois,* déclare M. Glasser. *Elle a réalisé sept milliards de chiffre exportation en 1956 et les commandes étrangères enregistrées actuellement représentent 28 milliards de francs.* »

Les prix varient

Les avions les plus vendus sont les intercepteurs Dassault, les cargos Nord-Atlas, les hélicoptères Djinn et Alouette, les Fouga Magister et les Broussard. Mais les Français vendent aussi des réacteurs légers, des équipements électroniques et des radars. Des avions français sont fabriqués sous licence à l'étranger : des Morane Paris en Argentine, des Fouga Magister et des Nord-Atlas en Allemagne. Les exportations d'avions (prêts à voler) se font surtout vers les Indes, le Moyen-Orient, l'Amérique du Sud et quelques pays d'Europe occidentale (Portugal, Suisse, Belgique).

Le grand problème, précise-t-on à l'Union Syndicale des Industries Aéronautiques, est de conserver à la sortie de nos usines des avions pour l'exportation : 95 % des avions que nous produisons sont commandés par l'état-major. Il faudrait développer les chaînes de production pour avoir un supplément notable destiné à l'étranger. Les acheteurs étrangers qui viennent au Bourget achèteraient dix fois plus si nous pouvions produire dix fois plus.

Ces avions, présentés au Salon statique du Bourget, n'auront pas d'étiquette sur le fuselage, indiquant leur valeur. On ne vend pas des avions comme des voitures. Ces avions valent des dizaines de millions quand ce ne sont pas des centaines. Et puis le prix d'un avion est difficile à établir ; il dépend des accords politiques et monétaires avec les pays acheteurs.

Si le succès commercial de ce Salon, qui durera du 24 mai au 2 juin, est assuré, le succès populaire ne semble pas lui être inférieur. Deux cent mille personnes avaient assisté en 1955 à la grande fête aérienne internationale. Les organisateurs espèrent doubler ce chiffre cette année, s'il fait beau.

« *De toute façon,* déclare M. Roux, de l'U.S.I.A., *le grand public est de plus en plus « perméable » aux avions. Avant, on allait voir les as, Doré, Détroyat, dans leurs acrobaties. Maintenant, on va voir les avions.* »

MÉDECINE

● *Les médecins d'Algérie s'inquiètent. Le gouvernement général a pris un arrêté contraire aux règles de leur profession.*

L'arrêté clandestin

« *ON sait que, malheureusement, l'observation par les médecins d'Algérie de leurs difficiles devoirs professionnels n'a pas été, jusqu'à présent, facilitée, c'est le moins qu'on puisse dire, par les pouvoirs publics, et moins encore, est-il besoin de le dire, par les rebelles. Mais ceux-ci sont, par définition, hors la loi.* »

C'est une des trois principales revues médicales parisiennes, « Le Concours Médical », qui s'exprime ainsi dans son numéro du 4 mai 1957, où elle se fait l'écho des difficultés de l'exercice de la médecine en Algérie.

Depuis longtemps, rappelle « Le Concours Médical », les autorités s'efforcent de faire pression sur les médecins pour obtenir la dénonciation des blessés qu'ils pourraient être amenés à soigner. Le professeur Piédelièvre s'était déjà élevé contre cette prétention contraire à l'éthique médicale française. Rappelant cette intervention et protestant contre l'arrestation de confrères musulmans, la Fédération des Syndicats médicaux d'Algérie demande aux pouvoirs publics de vouloir bien considérer « *qu'un médecin peut être appelé à une activité qui peut ne pas paraître claire et qu'il doit être protégé dans son activité et non contrôlé* ».

Les seules raisons de la plus simple humanité pourraient déjà justifier cette attitude. Mais il y a plus. L'état sanitaire d'un pays est un tout. Si les soins ne peuvent être donnés à tous, sans aucune distinction d'aucune sorte, si la neutralité de la médecine n'est pas établie sans restriction, une grande partie de la population peut être privée de soins, ne plus profiter des mesures prophylactiques et être le point de départ d'épidémies favorisées déjà par l'état de guerre. C'est ce que signale le docteur Jean Lartigue, directeur départemental de la santé, dans la revue algérienne « Enfance ». Toute l'œuvre magnifique de la France en matière de santé risque d'être compromise et « *même si le terrorisme cesse, si la sécurité redevient effective, si la communauté franco-musulmane se renoue sur des liens indéfectibles, tout sera à recommencer du point de vue prophylactique* ».

Mauvaise conscience

Pour éviter ces conséquences, un seul principe, celui de la Convention de Genève, qui veut donner aux médecins et à leurs assistants qui ne sont pas sous contrôle militaire d'assurer leur tâche, de quelque nature que soit le conflit.

Or un arrêté du 12-3-1957 ordonne aux « *responsables de tous les établissements de soins de produire dans les plus brefs délais aux autorités de police une déclaration d'hébergement et de soins pour toute personne blessée étrangère à leur famille, admise dans leur établissement* ». Et ce texte est accompagné d'une note qui souligne que cet « *arrêté ne doit pas faire l'objet d'une publicité de presse* ».

Commentaire du « Concours Médical » :

« *L'arrêté en question se fonde sur des textes donnant des pouvoirs exceptionnels aux autorités, en raison de l'état de guerre. Mais ni juridiquement ni moralement, cet état de guerre ne peut servir de fondement à une telle mesure, puisque c'est justement pour une telle hypothèse que la règle internationale, sauvegardant le libre exercice de la mission médicale, a été édictée. La clandestinité expressément exigée de ce texte ne trahit-elle pas une mauvaise conscience chez ses auteurs ? Souhaitons que la publicité donnée à cet arrêté suffise à nous attirer un définitif démenti.* »

TERRORISME

● *L'attentat de Strasbourg. Allemands, Algériens, ou ?...*

L'affaire de la boite de cigares

QUELQUES heures avant la réception donnée, vendredi, par M. Genebrier, Préfet de police, l'information était diffusée : Mme Trémeaud, femme du Préfet du Bas-Rhin, venait d'être tuée en ouvrant une boite de cigares envoyée à son mari.

Réunis sur quelques mètres carrés, M. Léonard, ancien gouverneur général de l'Algérie, et le ministre de l'Intérieur, M. Gilbert Jules, étaient assaillis de questions. Fallait-il voir dans cet acte odieux le début d'une campagne de terreur ?

Aussitôt, M. Léonard mettait en doute la version qui venait à l'esprit de chacun : attentat provoqué d'Alger contre un ancien préfet d'Algérie. M. Trémeaud était tenu pour un excellent administrateur, politiquement peu marqué pendant son passage en Algérie, de 1952 à 1955.

Nouveau !

à partir du 1er Mai
AIR FRANCE vous offre
un service quotidien
PARIS-ATHÈNES

Profitez de la formule
AIR FRANCE - AIR CRÉDIT

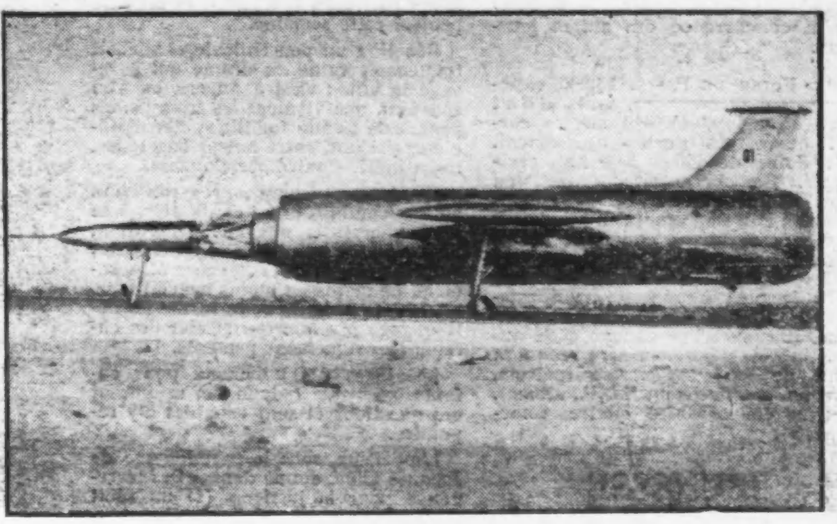
Pour un aller et retour en classe touriste, vous versez 24.980 F soit 30 % du montant de votre voyage et le solde en 3, 6, 9, 12 mois à votre gré.

votre prochain voyage
en Grèce... faites-le par

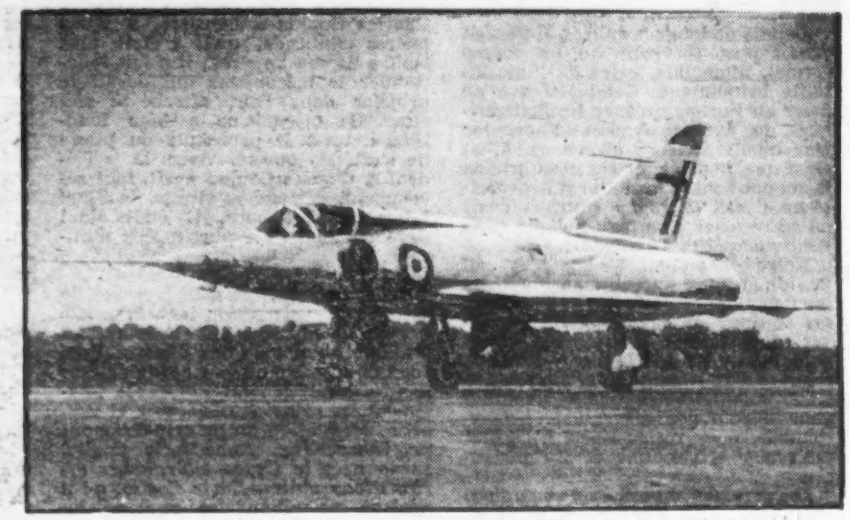
AIR FRANCE
LE PLUS GRAND RESEAU DU MONDE

119, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - BAL. 70-50
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN



Le Leduc 022



Le Mirage 3

Les spécialistes s'instruisent

Le bruit selon lequel le colis avait été posté à Alger était très vite démenti : la boîte explosive, travail de spécialiste, avait été envoyée d'un bureau de poste du 12e arrondissement de Paris.

L'enquête, confiée à M. Roger Wybot, directeur de la D.S.T., à qui carte blanche a été donnée, n'a permis de découvrir aucun indice précis. Mais trois hypothèses sont envisagées:

● Celle d'une vengeance personnelle. C'est la moins probable.

● Celle d'un attentat du F.L.N. ou du M.N.A. Mais les enquêteurs estiment maintenant que l'attentat n'est pas « dans la manière » du F.L.N., qui « signe » toujours ses crimes.

● Celle d'un geste terroriste commis par un groupement nationaliste allemand, le *Kampfverband für unabhangiges Deutschland* (Association de combat pour une Allemagne indépendante), qui a répandu récemment en Alsace de nombreux tracts antifrançais demandant le retour de ce territoire à l'Allemagne. Les enquêteurs se sont mis en rapport avec la police allemande pour tenter de découvrir les agents du *Kampfverband*.

Les résultats sont maigres : on ne sait même pas encore s'il s'agit d'une organisation nazie d'Allemagne occidentale ou d'un mouvement de sabotage d'inspiration soviétique. Les enquêteurs n'excluent pas que des nationalistes algériens travaillent avec ce réseau.

Le « fusil d'écoute » américain
George Orwell avait tout prévu

TECHNIQUE

● *Les progrès de l'électronique permettent de mieux écouter aux portes. Une commission d'enquête vient de rappeler aux Américains que le silence est d'or.*

L'ART d'écouter aux portes, lui aussi, se perfectionne. Les bonnes vieilles tables d'écoute françaises, dont le gouvernement a largement usé pour son information personnelle, paraissent bien dérisoires quand on les compare aux chefs-d'œuvre techniques employés aux Etats-Unis par les détectives privés et les spécialistes de l'espionnage industriel. Le public américain, lui-même, a été surpris par la perfection de ces appareils électroniques dont l'existence vient d'être révélée au cours d'une enquête menée par la Commission judiciaire du Sénat de l'Etat de Californie.

L'arsenal de l'indiscret à la page comprend maintenant quatre appareils électroniques, au moins dignes du célèbre roman d'anticipation « 1984 » de George Orwell.

● Un micro minuscule combiné avec un appareil émetteur de radio de la taille d'un paquet de cigarettes et d'une portée de plusieurs centaines de mètres.

● Un magnétophone extrêmement sensible qui peut se camoufler dans un porte-documents ordinaire et qui, abandonné par exemple dans une salle de conférences, peut enregistrer cinq heures de conversation.

● Un appareil émetteur de radio, qui peut être caché dans une voiture et transmettre, aussi bien, les conversations du conducteur et de ses passagers que les changements de régime du moteur, les arrêts et les changements de direction. L'appareil récepteur, installé dans une autre automobile, permet de suivre la première voiture sans s'en rapprocher.

● Un micro en forme de fusil qui, pointé dans la bonne direction, permet d'entendre une conversation chuchotée à plusieurs centaines de mètres de distance. Il permet d'écouter clairement les conversations prononcées à l'intérieur d'un bureau de l'autre côté de la rue.

D'après les déclarations des détectives privés appelés à témoigner devant la Commission d'enquête, ce sont surtout les directeurs d'entreprise qui utilisent ces appareils. Ils peuvent, entre autres choses, savoir, à tout moment, ce que disent leurs employés. Il y a aussi d'autres indiscrets : à Los Angeles, par exemple, un marchand de voitures d'occasion écoute les conversations des couples d'acheteurs qu'il a l'astuce de laisser seuls quelques instants devant l'automobile qui les tente. Les remarques qu'il surprend ainsi le renseignent à la fois sur la solvabilité des acheteurs et sur les goûts qu'ils n'ont pas formulés devant lui.

SPORTS

● *Avant la finale du championnat (Lourdes-Racing) et après la difficile victoire de Bucarest, les rugbymen français se demandent s'il faut toujours croire au dogme de l'infaillibilité britannique.*

Les deux finales

LE ballet des sports modifie ses figures au fil des saisons. En ce moment, le décor change, les rôles s'inversent. Le tennis, le cyclisme, l'athlétisme prennent peu à peu la place des sports d'équipe. Mais, avant de quitter le devant de la scène, le football et le rugby vont exécuter chacun leur dernier tour : une valse de grande allure qu'on appelle une « finale ». Ces deux finales se dérouleront, toutes les deux, dimanche 26 mai. La finale de la Coupe de France de football, à Colombes ; la finale du championnat de France de rugby, à Lyon.

Le rugby français devrait être « triste » : l'équipe de France n'a pas gagné, cette saison, un seul des matches du tournoi des cinq nations qui l'opposent aux quatre pays du rugby britannique (Angleterre, Ecosse, Irlande, Pays de Galles). Pourtant, il n'en est rien. Au contraire, il s'anime, ils se pose des questions.

→

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

RUE VIVIENNE
LE CENTRE DU BUREAU MODERNE
Cette année AIGLE n'expose pas à la Foire de Paris, mais vous invite à sa Grande Exposition de mobiliers de bureau métal ou bois, rue Vivienne en plein centre des affaires.
Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition 700 modèles toujours en magasin.
AIGLE
MÉTAL ou BOIS
51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) . Parking dans l'immeuble
Métro: RICHELIEU-DROUOT ou BOURSE

Depuis de longues années, il ne s'en posait plus. Il vivait sur un dogme formel, intangible, celui de l'infaillibilité britannique. Condamnées à ne jouer en Europe qu'avec les Britanniques, nos équipes avaient dû accepter leur tutelle et leurs directives. C'est ainsi que, pour éviter ces deux grands maux que sont la brutalité et le professionnalisme, le rugby français avait dû se résigner à se passer d'une véritable compétition nationale.

Notre championnat de rugby, au lieu de grouper une élite comme dans le championnat de football, dissémine ses équipes en « poules » qualificatives, d'un intérêt presque nul. C'est *volontairement* que le rugby français se prive d'un championnat intéressant. C'est volontairement qu'il s'humilie pour décourager d'éventuels professionnels, pour rester fidèle à l'esprit du rugby britannique et à l'amateurisme.

Les derniers « tours » du championnat sont, seuls, dignes d'intérêt. Et spécialement cette saison, puisque malgré tous les obstacles les deux équipes exemplaires du rugby français sont parvenues en finale : Lourdes, l'équipe sérieuse, et le Racing, l'équipe à panache.

Un simple symbole

De plus, à ce regain d'intérêt du championnat s'ajoute une expérience prodigieuse que vient de faire le rugby français de l'autre côté du rideau de fer. En jouant et en gagnant, très difficilement, dimanche dernier à Bucarest contre le XV roumain, nos joueurs ont eu la subite révélation que le rugby britannique n'était plus, en Europe, le seul « phare ».

Il y a beau temps que le football français a fait la même expérience et qu'il a pris, à l'égard de ses « maîtres » britanniques, l'attitude d'un élève qui a fini ses études et qui n'a plus rien à apprendre. Justement, la finale de la Coupe de France qui aura lieu dimanche est la quarantième du genre et, pour célébrer cet anniversaire, pour souligner sa dette envers les « ancêtres » anglais, la Fédération française a décidé de confier le sifflet de la finale à un arbitre britannique. Il ne faut voir dans ce geste qu'un symbole.

La finale de la Coupe de France opposera deux équipes aux performances modestes : Toulouse F.C. et le S. C.O. Angers. Et, malgré cela, la foule envahira les vieilles tribunes de l'anachronique stade de Colombes.

JE, TU, IL...

● MAURICE MERLEAU-PONTY, 49 ans, professeur au Collège de France, vient de refuser la Légion d'honneur qui lui avait été décernée au titre du ministère de l'Education nationale. Contrairement à l'usage, il n'avait pas été pressenti avant que cette décoration lui soit attribuée. Son refus exprime, selon ses amis, sa réprobation à l'égard d'un gouvernement et d'une politique qui privent l'Etat de toute autorité morale, et dont il ne saurait donc accepter une distinction.

● CHARLES GOUJON, 45 ans, pilote d'essai, ancien champion de France universitaire de cyclisme sur route, a trouvé la mort en effectuant un piqué sur un « Trident » de la S.N.C.A.S.O. qu'il pilotait et qui s'est désagrégé. Quand Charles Goujon a constaté, à 3 000 mètres d'altitude, qu'il n'était plus maître de son appareil, il a fait fonctionner le mécanisme qui devait le projeter dans l'air, attaché à son siège. Ce mécanisme a bien fonctionné, mais le parachute du pilote ne s'est pas ouvert. Avec le « Trident », Charles Goujon avait, tout récemment, dépassé la vitesse de 2 300 kilomètres à l'heure. Il était ainsi devenu l'homme le plus rapide d'Europe.

● LE PROCÈS MONTESI, 56 journées de travail, 225 heures d'audience, 210 témoins, 20 millions de mots, 4 ans d'instruction, connaît un rebondissement inattendu : le procureur général innocente totalement les principaux accusés et suggère l'arrestation du principal témoin de l'accusation, Anne-Marie Caglio, surnommée le Cygne Noir. « *Les affirmations d'Anne-Marie Caglio*, a-t-il déclaré, au milieu des applaudissements du public, *ne sont qu'une poignée de boue. Elle a menti, elle a toujours menti...* »

● PICTURE POST, 19 ans, 738 000 exemplaires, cesse de paraître à dater du 1^{er} juin.

Autre remous dans la presse londonienne : le « News Chronicle » (libéral) et le « Daily Herald » (travailliste) pourraient éventuellement fusionner pour former un grand quotidien de gauche capable de supporter la concurrence des autres journaux.

● LA FOIRE DE PARIS, 13.200 exposants, dont 2.600 étrangers, 450.000 mètres carrés, ouvre ses portes ce samedi. Une Foire de Paris rajeunie, revitalisée. Ses organisateurs ont, en effet, décidé de supprimer l'atmosphère « Foire au saucisson » qu'avait prise ces dernières années le grand rassemblement de la porte de Versailles et d'en faire ce qu'elle doit être : la plus importante manifestation de vitalité de l'industrie française. Plusieurs innovations cette année. Un hôte d'honneur sera reçu à la Foire de Paris : l'énergie (pétrole, charbon, gaz de Lacq, E.D.F., atome). Et il a été organisé quatre « nocturnes » ;

JEUNESSE

● *Deux plaidoyers pour la jeunesse délinquante. C'est une maison qu'il faudrait.*

Faits-divers en série

SAISIE d'une crise de vertu, la ville d'Angers a voulu bannir de ses écrans Mlle Brigitte Bardot, dont le film « Dieu créa la femme » devait être projeté cette semaine.

Réaction un peu ridicule et surtout totalement vaine au drame qui a ravagé la ville : c'est à Angers, on s'en souvient, que vivaient les trois jeunes gens « de bonne famille », fils d'officiers, qui ont, entre autres bagatelles, assassiné le contrôleur Bonamy.

Ce drame, venant après plusieurs autres, conduit, une fois de plus, à se demander si la nouvelle génération, plus que les précédentes, suscite des vocations criminelles et si notre société, de moins en moins accueillante, est responsable de cette forme de délinquance juvénile qui atteint des enfants théoriquement protégés.

Les juges des tribunaux pour enfants, plus que quiconque, se posent ces questions et sont capables d'y répondre.

L'un d'eux, sous le pseudonyme de Jacques Mipe, donne dans « Des terre-neuve pour la justice » (1) un récit romancé de son expérience. Il met en scène ces étranges personnages que sont les « terre-neuve de la justice », les délégués de liberté surveillée.

Volontaires bénévoles, ces « délégués » acceptent de servir de guides aux adolescents dont les tribunaux pour enfants ont eu à s'occuper et qui sont en danger de devenir, d'une façon plus ou moins brutale, des hors-la-loi. Grâce à eux, ces jeunes délinquants ne sont pas complètement seuls. Ces délégués les aident à admettre notre monde et à trouver une place dans la société.

Est-ce suffisant ? Non, sans doute, puisque ces délinquants souvent n'ont pas de travail et ne savent même pas où loger. Et, lorsque leurs juges les renvoient « chez eux », ces enfants échouent, au mieux, dans une famille qu'ils cherchent à quitter par tous les moyens, dans un univers contre lequel ils se révoltent. Il faudrait faire davantage pour eux. Jacques Mipe le sent bien puisqu'il veut utiliser les droits de son livre pour financer un hôtel ouvert aux jeunes sujets du tribunal pour enfants de Paris qui n'ont pas de foyer digne de ce nom.

Problèmes psychologiques

Un autre aspect du même problème est étudié par Yvonne Chauffin qui vient de publier « Ces enfants de malheur » ou « Le journal d'un jeune délinquant » (2). Pour elle, il existe avant tout un problème psychologique qui se résume en une expression : « Carence affective ».

Dans les foyers désunis, l'enfant n'arrive pas à trouver sa place et cherche un univers où il existe, qu'il construit à la manière des films et des romans policiers. Son besoin de s'affirmer devient agressivité.

« *Certes*, reconnaît Yvonne Chauffin, *c'est dans le 20ᵉ arrondissement que le taux de délinquance juvénile est le plus élevé, mais remarquons que, dans les milieux pauvres, l'enfant va rarement jusqu'au crime. Pourquoi ? C'est parce que, dans ce milieu-là, l'enfant, dès la première fugue, le premier vol, est puni, mis dans une « maison de correction » ; alors que dans les milieux aisés, on nie la faute, on la déguise :* « Mon fils n'a pu faire cela... » *Et l'enfant, non surveillé, arrive au stade extrême.* »

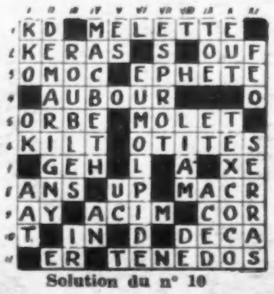
Ces deux ouvrages fourniront à ceux que ces problèmes intéressent d'utiles éléments d'information et ils montreront à tous l'importance de la tâche qu'il convient d'accomplir.

(1) *Editions ouvrières.*
(2) *Amiot-Dumont.*

LA CAGNOTTE

LE dixième problème de mots croisés piège posé par Roger La Ferté a été résolu par onze amateurs : M. Lucien DEMOISY, Mme Madeleine DEMOISY, Mlles Denise et Maryvonne DEMOISY, Chenôve (Côte-d'Or) ; MM. Pierre et Bernard BOYAT, Mme Germaine BOYAT, Mlle Marie-France BOYAT, 11, rue Bourgmayer, Bourg (Ain) ; MM. Raymond et Maurice MAZET, Mme Yvonne MAZET, Chozeau, par Cremieu (Isère).

Ils se partageront les 25.000 francs mis en jeu.



Solution du n° 10

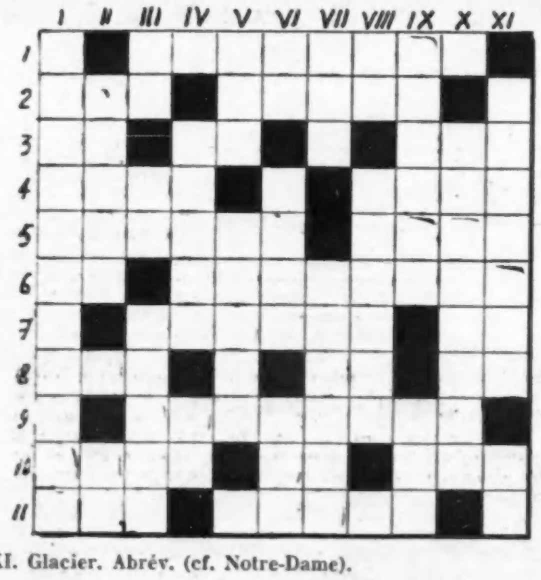
Le problème n° 11 que Roger La Ferté vous propose aujourd'hui est donc doté d'une cagnotte de 25.000 francs. Si aucune réponse juste ne nous parvenait, ces 25.000 francs resteraient en jeu et le problème n° 12 serait doté d'une cagnotte de 50.000 francs que se partageraient les gagnants. Et ainsi de suite. Le règlement de ce petit jeu a été publié dans notre numéro du 8 mars. Rappelons simplement aux amateurs qu'il ne s'agit nullement d'un jeu de hasard, que chaque mot ne comporte qu'une réponse juste en tous points, que sa justification donnée par Roger La Ferté n'est jamais arbitraire et se trouve en un endroit quelconque du texte du « Nouveau Petit Larousse illustré ».

LES MOTS CROISÉS-PIÈGE
de Roger LA FERTÉ

Ce problème n° 11 vaut 25.000 francs

HORIZONTALEMENT. — 1. Nom d'une église. — 2. Citadelle sans ordre. Plante. — 3. Symbole. Abrév. Début du nom d'un nœud. — 4. On y trouve des raisins. Cours d'eau (inversé). — 5. Connue pour ses raisins secs. Unité. — 6. Abrév. Conjuré. — 7. Capitale d'un petit pays. — Abrév. — 8. Là. En marmelade. Abrév. — 9. Etat. — 10. Mammifère. Abrév. Abrév. — 11. De désespoir. Propriétaire d'un estaminet.

VERTICALEMENT. — I. Raconta une légende. — II. Mammifère (inversé). Abrév. — III. Localité. Liquides. Ouvre. — IV. Petit édifice. En Micronésie. — V. Vomit souvent lorsqu'il fume. Mammifère. — VI. Symbole. Long. Abrév. — VII. Localité. Vêtement. — VIII. Forme d'un préfixe. Femme. — IX. Cours d'eau. Juge. — X. Vivait d'oboles. — XI. Glacier. Abrév. (cf. Notre-Dame).



NOM ....

Adresse ....

Votre réponse, adressée à « L'Express », service jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 29 mai à midi, le cachet de la poste faisant foi.

L'ÉLECTRONIQUE BAT UN NOUVEAU RECORD :

300 lignes au centimètre carré

C'est ce qu'accomplit l'Electro-Rex assurant ainsi la reproduction fidèle sur stencil, de tout document original, graphique, imprimé ou photographique.

Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires.

Toute entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

COLOS-REX-ROTARY
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

C'EST LE BRUT PETILLANT ANDRÉ LAINÉ,
le vin révolté qui fait sauter son bouchon ; vin pétillant, il puise sa force dans son seul cépage, baigné du soleil de Vouvray. Vin sec, vin vif, vin qui détonne.

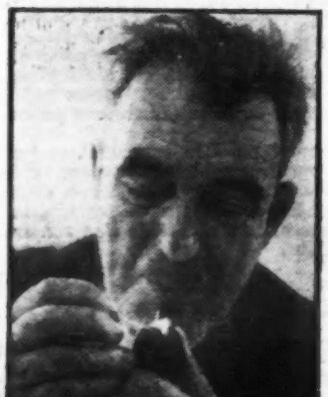
C'était le crû préféré des grands et des rois de la Renaissance, maîtres en l'art du savoir « bien vivre » sous toutes ses formes.

Composé exclusivement de grandes réserves
Carton standard de 15 bouteilles champenoises :
5 pétillant 1/2 sec, 10 brut pétillant. 6.720
Carton luxe de 15 bouteilles :
3 pétillant 1/2 sec, 12 brut pétillant. 7.220
Carton luxe de 30 bouteilles :
5 pétillant 1/2 sec, 25 brut pétillant. 13.050
Paiement strictement contre remboursement sans frais à la livraison.

ANDRÉ LAINÉ (serv. X), 28, av. Hoche, Paris-8ᵉ

La tribune du congrès de la S.F.I.O. est toujours ornée des trois flèches symboliques. L'origine officielle de cet insigne : c'est ainsi que les socialistes allemands barraient les croix gammées.

LE SOCIALISME EST TRAHI ET MAINTENANT, QUE FAIRE ?



ANDRÉ PHILIP

par André PHILIP

● ***Sous le titre « LE SOCIALISME TRAHI », M. André PHILIP va publier prochainement aux Editions Plon un livre qui paraît appelé à un grand retentissement. Voici d'importants extraits de cet ouvrage.***

CERTAINS m'ont demandé et se demanderont, après avoir lu ces pages, « mais que voulez-vous au juste ? » La seule réponse, pour l'instant, est : voir clair ; le reste viendra après. Rien de sérieux ne peut être fait tant qu'un travail nécessaire de déblaiement et de clarification n'aura pas été accompli. Plus précisément, je pense que :

1° Le monde est aujourd'hui en pleine transformation. Les pays sous-développés d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, jadis colonisés par l'Occident, arrivent à l'indépendance et vont peser de plus en plus sur les destinées du monde.

2° Ces peuples acquièrent leur liberté au moment où l'Etat national qui, depuis le moyen âge, était le cadre de notre vie politique et sociale est dépassé par les nécessités économiques modernes. Seules comptent aujourd'hui comme grandes puissances les fédérations (U.S.A.-U.R.S.S.). L'Europe court à la ruine et à la servitude si elle ne réalise pas rapidement son unité politique. Quant aux pays neufs, ils doivent rechercher, pour survivre, une synthèse entre l'autonomie politique à laquelle ils ont droit et l'interdépendance économique, avec un groupe régional qui, seul, assurera leur expansion et le relèvement de leur niveau de vie.

3° Dans nos cadres nationaux, les partis politiques hérités du XIX° siècle ne correspondent plus aux problèmes de l'heure. Certaines questions, jadis primordiales, sont aujourd'hui dévalorisées et ne peuvent plus servir de ligne de démarcation entre les partis (laïcité). De nouvelles apparaissent qui nécessitent des regroupements. L'Etat doit devenir fort et le gouvernement stable, ce qui exige la diminution du nombre des partis, et l'alternance au pouvoir d'un très petit nombre de coalitions. Plus précisément, notre tâche présente est de préparer un rassemblement démocratique et social réunissant, autour des partis de la gauche moderne, l'ensemble des forces vivantes de notre société : syndicats libres, coopératives paysannes, mutuelles, etc. Ce rassemblement, qui se heurte encore à des réticences dans les cadres nationaux, est immédiatement réalisable sur le plan européen.

4° Il semble par contre douteux que le temps soit venu,

→

→

en France tout au moins, de créer un parti travailliste qui rassemblerait les éléments de gauche, aujourd'hui dispersés dans les partis socialiste, M.R.P., radicaux, etc., et rapprocherait d'eux les républicains sincères et les travailleurs organisés qui, après avoir été trompés pendant de longues années par le parti communiste, reviennent aujourd'hui au sens de leurs responsabilités républicaines et humanistes. Ce temps peut venir très vite, car l'accélération de l'Histoire est aujourd'hui une émouvante réalité ; mais, à l'heure présente, il semble préférable de se borner à des contacts et à des mises au point, au sein de groupes d'études.

Notre tâche essentielle est pour l'instant de travailler au sein des partis existants qui, par leurs sections locales et leurs élus municipaux, représentent une force traditionnelle, encore très solide dans le pays. Le dépassement nécessaire ne doit pas se faire par des scissions (dans la mesure où elles peuvent être évitées), mais par une série de rénovations internes des partis existants, accompagnées d'une coordination des efforts des diverses équipes.

Mais, encore une fois, ce qui compte avant tout, c'est, à l'heure présente, le débroussaillage intellectuel, l'analyse publique de problèmes ignorés par l'opinion, la démystification, la dénonciation des slogans, des formules stéréotypées, l'effort commun pour retrouver des valeurs concrètes, sur lesquelles un accord général pourrait être conclu. Il faut d'abord voir clair et parler franc. *C'est ainsi qu'il sera possible de construire une* cité responsable, pour des hommes responsables.

★

[*Après la préface dont on vient de lire un passage, l'auteur divise son analyse en trois parties.*

Dans la première, il étudie le comportement des divers groupes sociaux de la société contemporaine et essaie de dégager successivement les principes politiques et économiques du socialisme, puis ses fondements éthiques.

A la lumière de ces principes, il s'efforce de définir ensuite dans une seconde partie certains problèmes essentiels du monde moderne : la crise de l'Etat, la situation des pays sous-développés, l'unification européenne. Il y joint le récit de son récent voyage en U.R.S.S.

La troisième partie, enfin, constitue un jugement de la politique menée par le gouvernement à direction socialiste. Elle comprend quatre chapitres, qui traitent respectivement de la politique économique, de l'expédition de Port-Saïd, de la pacification en Algérie, et enfin du drame de la S.F.I.O.

Cette dernière partie est précédée d'une courte introduction dont voici l'essentiel :]

DEPUIS plus de seize mois existait en France un gouvernement à direction socialiste. Il avait été accueilli avec espoir ; on pensait qu'il réaliserait rapidement la paix en Algérie, renforcerait nos alliances avec les peuples libres, progresserait dans la voie de l'union européenne, réorganiserait l'économie en encourageant une expansion équilibrée, au service de l'intérêt général.

Les socialistes sont aujourd'hui déçus. Sans doute, quelques réalisations ont-elles été obtenues. Pineau et Maurice Faure avaient poursuivi avec efficacité les négociations européennes et allaient aboutir aux projets d'Euratom et de marché commun. La politique sociale de Gazier a cherché à améliorer la situation de certaines catégories de travailleurs, et ce n'est pas faute si une partie des avantages ainsi accordés (retraite vieillesse, prolongation des congés payés, réduction des zones de salaires) ont été sensiblement réduits par l'évolution de la situation économique.

Defferre a tenté, dans les territoires d'outre-mer, de poursuivre une politique à longue échéance, d'inspiration réellement socialiste. Devançant l'inévitable révolte, il permettra peut-être à la France de conduire elle-même les peuples de l'Afrique noire vers leur émancipation progressive. Il est trop tôt pour juger des résultats de cette politique ; si elle devait échouer, ce serait par suite de la répercussion des événements d'Algérie ; si au contraire elle réussit, elle sera le témoignage de ce que l'on peut faire lorsqu'on a une *politique*, c'est-à-dire une volonté d'orienter les événements dans le sens que l'on juge souhaitable, à la lumière de son idéal.

Le malheur c'est que, à part ces trois exceptions, il n'y a pas eu de politique digne de ce nom dans le gouvernement à direction socialiste. Au nom d'un soi-disant réalisme, on s'est laissé vivre au jour le jour. On a pris les problèmes un à un, comme ils se présentaient, au lieu de les penser à l'avance ; on a parfois réagi brusquement, par des actes violents, en prenant des attitudes passionnelles, quasi physiologiques, au lieu d'élaborer une politique réfléchie.

Le 6 février d'Alger

[*Le chapitre intitulé « Un crime : la pacification en Algérie » s'ouvre par un rappel des données du problème algérien au moment de la formation du gouvernement Guy Mollet. M. André Philip poursuit :*]

En présence des deux communautés nationales situées sur le territoire algérien, il était indispensable que le *pouvoir métropolitain apparût comme un pouvoir d'arbitrage*, tenant une balance égale entre les deux communautés, et réagissant, avec la même énergie, contre les extrémistes des deux clans. Il devait chercher à poursuivre immédiatement des réformes ; réformes économiques en expropriant d'urgence les grandes propriétés pour les distribuer aux masses musulmanes ; réformes administratives en remplaçant un pouvoir local, qui avait fait peser sur le pays, pendant des années, une dictature unilatérale, par une administration mixte, groupant une élite jeune, provenant des deux groupes ; réformes de la presse enfin, en réagissant contre les journaux qui prêchaient la haine raciste et la domination systématique d'un groupe, et en encourageant les éléments libéraux désireux de constituer une communauté franco-musulmane. Cette position d'arbitrage, seule, donnait un sens à l'appel du contingent ; les jeunes Français de la métropole ne pouvaient pas venir en Algérie pour défendre les intérêts acquis d'une minorité, contre la majorité de la population. Ils devaient être les représentants d'une politique indépendante, énergique, généreuse ; ils avaient pour but d'assurer et de faire respecter par tous l'autorité de l'Etat républicain.

Cette politique était possible ; les idées socialistes et le nouveau gouvernement bénéficiaient d'un préjugé favorable du côté des masses musulmanes. Une action énergique et rapide pouvait créer un choc psychologique, rétablissant la confiance ébranlée. Le malheur est que le premier geste du nouveau président du Conseil fut de *consacrer l'effondrement de l'Etat républicain, de capituler sans condition sous la pression d'une émeute à caractère fasciste.*

On pouvait épiloguer sur la sagesse de la nomination du général Catroux comme ministre résidant en Algérie, mais *il avait été nommé par le gouvernement* ; cette nomination avait été implicitement *approuvée par le vote de confiance* de l'Assemblée nationale. *Aucune force ne pouvait, légitimement, s'opposer à la décision des pouvoirs législatif et exécutif réunis. La capitulation du président du Conseil a été le premier acte par lequel l'Etat s'est effondré, et le pouvoir d'arbitrage s'est dissous.*

La capitulation du président du Conseil semble donc avoir eu son origine dans son ignorance du problème colonial, général, algérien en particulier, et *dans la faiblesse idéologique d'une conception du socialisme réduite à la notion de la défense du petit contre le gros.* Le 6 février a été le premier acte décisif ; l'Etat républicain a capitulé. Depuis lors, la France s'est trouvée coupée de l'ensemble de la communauté musulmane, et l'on a vu basculer vers les insurgés les masses jusque-là hésitantes, qui furent, depuis lors, entrainées par une solidarité nationale plus forte que la résistance des consciences devant les excès commis. En capitulant devant l'émeute, le président du Conseil a cru être réaliste. Il n'a saisi de la réalité que son aspect immédiat et terre-à-terre et a poursuivi depuis lors une politique, sans pensée ni principe, qui ne pouvait plus que conduire à la catastrophe finale.

Le drame de la S.F.I.O.

[*Après avoir examiné, sous ses différents aspects fondamentaux, l'action du gouvernement à direction socialiste, M. André Philip formule les conclusions d'ensemble de son étude dans un dernier chapitre : « Le drame de la S.F.I.O. », dont voici le texte intégral :*]

Le gouvernement socialiste a abandonné non seulement l'idéal propre du socialisme, mais même l'ensemble des valeurs démocratiques et humaines qui ont constitué, jusqu'ici, l'esprit républicain. Il a évolué de plus en plus vers un nationalisme cocardier, petit bourgeois et réactionnaire. Comment cela a-t-il pu se passer ? Pourquoi ces hommes ont-ils agi ainsi ? Pourquoi le parti ne s'est-il pas révolté ?

§ 1. — *Pourquoi ces hommes ont-ils agi ainsi ?* Il ne s'agit pas de procéder à une analyse individuelle des tempéraments, des qualités et des défauts de chacun. Dans chaque équipe gouvernementale se trouvent toujours des hommes différents, avec une proportion à peu près semblable de qualités et de défauts, et ce n'est pas par des anecdotes sur les individus que l'on peut expliquer une évolution historique.

Deux observations, cependant, doivent être présentées :

a) La plupart des membres de l'équipe gouvernementale sortante se caractérisent par une absence de doctrine et de préoccupations intellectuelles générales. Les uns proviennent d'une organisation syndicale administrative et n'ont pas compris que le même groupe social, dans un milieu différent, pouvait changer de caractère. D'autres proviennent de cadres administratifs du parti, et ont eu une formation plus guesdiste que jauressiste. Partant de l'idée que le socialisme est moins l'expression d'une volonté de justice que le résultat inévitable de la lutte de la classe ouvrière pour ses intérêts immédiats, ils ont cru réaliste de consacrer leur action politique à la défense des intérêts de certains groupes déterminés (vieillards, anciens combattants, etc.) ; ils n'ont pas vu que la désintégration croissante de la société et la dissociation progressive des classes multiplient les petits groupes corporatifs dont les intérêts les détournent peu à peu du socialisme; un marxisme vulgaire mal digéré est ainsi venu légitimer un conservatisme pratique, à peine voilé par la vague idéologie de la solidarité des petits contre les gros.

b) Mais cela aurait pu être surmonté si les préoccupations gouvernementales avaient été *pensées et dominées*. Ce qu'il y a de grave, c'est qu'au lieu de prendre conscience de ses limites et de ses insuffisances, on a choisi de *s'en vanter et de les systématiser.*

De l'ignorance au cynisme

1° C'est d'abord l'acceptation consciente de l'*ignorance*. La France est, de tous les pays du monde, celui qui possède les meilleurs spécialistes et de l'histoire du Maghreb et de la civilisation musulmane. Un Massignon est partout reconnu comme la meilleure autorité sur la culture islamique ; un Charles-André Julien est reconnu comme le plus grand historien de l'Afrique du Nord. Il se trouve que l'un de ces hommes est membre du parti socialiste ; l'autre est un

A ALGER, LE 6 FÉVRIER 1956, LES MANIFESTANTS ENFONCENT LES BARRAGES DE POLICE
« La capitulation du président du Conseil a été le premier acte par lequel l'Etat s'est effondré et le pouvoir d'arbitrage s'est dissous. »

homme de gauche, resté proche de la S.F.I.O. Dans l'affaire algérienne, *ni l'un ni l'autre n'ont jamais été consultés* par le gouvernement sortant, justement parce qu'ils connaissaient le problème, ce qui apparaissait comme une tare indélébile.

Le parti socialiste est allé aux élections en défendant un programme de négociations et de paix en Algérie. Après quoi le président du Conseil est parti pour Alger, où il a découvert brusquement une réalité insoupçonnée. Autour de son expérience personnelle, il a alors reconstruit le monde.

Il en a été de même dans l'expédition de Suez ; elle a été engagée sous l'influence d'impulsions passionnelles, dans l'ignorance totale des problèmes posés, tant à l'Egypte qu'à Israël, et de leurs relations avec l'évolution des pays sous-développés.

Cette ignorance, non seulement subie, mais acceptée, s'est traduite par des nominations administratives, tenant fort peu compte des compétences, par l'abandon des analyses économiques, remplacées par une interprétation anecdotique de l'histoire, par l'exaltation enfin d'un réalisme à courte vue, qui consiste à résoudre les problèmes au jour le jour, en refusant de les hiérarchiser, et de les penser dans leur ensemble.

2° Ce *réalisme intellectuel* a conduit au *cynisme moral,* tous les moyens paraissant bons pour atteindre le but fixé, qui n'était d'ailleurs que la persévérance dans le maintien au pouvoir. D'où le mépris publiquement affirmé pour les intellectuels torturés, les chrétiens idéologues, les moralistes; d'où le recours à la force, sous son aspect le plus primitif, militaire et policier, et la réalisation d'une politique anachronique, exprimant des réactions de petits bourgeois du XIX° siècle.

Il y a là un phénomène curieux et inquiétant ; l'équipe gouvernementale s'est conduite en *nouveau riche du pouvoir.* Il semble que le fait d'y accéder pour la première fois, pour une si longue période, ait fait perdre la tête à quelques-uns ; alors que la bourgeoisie, habituée au pouvoir depuis plusieurs siècles, a acquis à son égard un scepticisme suffisamment détaché, certains hommes semblent croire vraiment à la puissance, et s'imaginent qu'un homme, parce qu'il est devenu ministre, a changé de caractère, et presque de nature. L'exercice du pouvoir semble avoir détruit et absorbé la personnalité de certains.

Le silence du parti

§ 2. — *Mais pourquoi le parti a-t-il, jusqu'ici, toléré une telle apostasie des principes fondamentaux du socialisme ?*

Trois ordres d'explication peuvent être apportés :

a) *Le militant de base ne sait pas ce qui se passe.*

1° Comme tous les Français, il est soumis à l'influence de la *censure* et de la *propagande.* La censure, totale en Algérie, agit en France de façon indirecte. Si les journaux ne sont pas encore aussi allégrement interdits, des procédés indirects sont employés pour gêner l'expansion de ceux qui affirment quelque indépendance. On sait ce qui est arrivé au *Monde* lorsqu'il a essayé d'augmenter son prix de deux francs.

La radio et la télévision, dont on avait espéré qu'elles pourraient être, en France, un service public autonome comme la B.B.C. britannique, sont devenues de simples instruments de la propagande gouvernementale. Une gestion absurde a conduit à des renvois spectaculaires de fonctionnaires indépendants, à la suppression de la tribune des journalistes, à l'élimination silencieuse d'un grand nombre de collaborateurs habituels des tribunes de discussion. La radio est devenue un organe politique au service du gouvernement, ce qui établit pour l'avenir un précédent dangereux, et l'on est obligé de se réjouir de l'existence de certains postes privés, qui ont permis aux auditeurs d'obtenir encore quelques informations objectives. Il est heureux, en particulier, que l'Assemblée ait refusé de suivre le gouvernement lorsqu'il voulait soutirer aux contribuables plus de trois milliards pour acheter le poste Europe n° 1, aux seules fins d'assurer sa suppression.

Les informations cinématographiques sont elles-mêmes transformées. Enfin, de plus en plus, même dans la métropole, les hommes qui parlent librement risquent de se voir poursuivis et condamnés, dans le cadre du parti, pour atteinte à l'unité du parti, dans le cadre de la nation, pour atteinte au moral de l'armée.

En fait, dans le régime de Pétain on n'avait pas connu une utilisation aussi systématique et aussi remarquable de l'ensemble des moyens d'information, aux seules fins d'assurer la propagande du pouvoir et d'étouffer les moyens d'expression de la pensée libre.

2° Cet *étouffement,* général dans le pays, *sévit plus spécialement dans le parti socialiste.* Depuis le congrès de juillet, le comité directeur, organe chargé, dans l'intervalle des congrès, de contrôler l'action du secrétariat et du groupe parlementaire, ne *se réunit plus qu'une fois par mois,* et se trouve cantonné dans des besognes administratives. Il est symptomatique que l'expédition de Suez ait pu être engagée et terminée sans que le comité directeur ait eu seulement la possibilité d'en débattre.

Dans les provinces, les secrétaires fédéraux ont été doublés et contrôlés par des délégués du →

Centre, qui ont pratiquement mis la main sur un grand nombre de fédérations, par une combinaison de pressions et d'assistance administrative ou financière. Les journaux du parti, comme *Le Populaire* et *Le Populaire-Dimanche,* se sont consacrés à la seule adulation des hommes au pouvoir. L'opposition interne, enfin, a été complètement étouffée par le refus d'établir une tribune libre.

Pendant ce temps, le secrétariat du parti n'accomplissait pas sa mission propre, et le rapport de la délégation du comité directeur en U.R.S.S., qui aurait pu devenir un élément important d'éducation et de propagande, n'a jamais pu être publié.

L'origine de cette dégradation est la *mainmise totale du gouvernement sur le parti.* Alors que, jusqu'ici, celui-ci déléguait certains membres au gouvernement, en les gardant sous son contrôle, le fait que le secrétaire général du parti ait assumé la présidence du Conseil a réduit le parti au rôle d'organe subordonné au ministère de l'Information et de la Propagande. La lutte nécessaire des idées a été remplacée par les insinuations et les attaques personnelles ; le devoir socialiste essentiel est devenu l'expression d'une solidarité totale avec une équipe caractérisée elle-même par sa fidélité à un seul homme.

Portrait du militant

b) Le parti non informé n'a pas réagi jusqu'ici en *raison d'une certaine lenteur, qui provient peut-être de sa composition sociale même.*

Les études faites à ce sujet par la revue *Sondages* et par M. Rimbert dans le livre *Partis politiques et classes sociales* publié par l'Association française de Sciences politiques (Colin, 1955) apportent des éléments précieux d'information :

1° Le parti socialiste est composé en majorité de *salariés.* Ceux-ci constituent 58 % des adhérents, 56 % de ses électeurs.

2° Mais ces salariés ne sont qu'*en minorité des ouvriers.* Aux élections de juin 1951, le parti socialiste n'a eu que 14,8 % des voix ouvrières, et celles-ci ont constitué 27 % des électeurs socialistes. De son côté, le parti communiste avait eu 47,8 % des voix ouvrières ; le M.R.P., 11,5 %, et il est curieux de noter que 36 à 37 % de ces voix étaient allés à des partis autres que les partis communiste ou socialiste. Les militants salariés qui votent socialiste ou sont membres du parti sont essentiellement des fonctionnaires, des ouvriers à statut des industries nationalisées, ou des industries secondaires des petites villes. On note également un nombre assez important d'employés et relativement faible de paysans.

3° Le parti a une *mentalité provinciale.* 90 % des voix ont été obtenus dans les villes de moins de 100.000 habitants ; 42 % dans les communes de moins de 2.000. Dans ce dernier cas, ce ne sont pas essentiellement les agriculteurs qui ont voté socialiste, mais plutôt l'élément urbain des petites localités rurales, fonctionnaires, employés, artisans, commerçants.

4° Enfin, le parti *comporte peu de jeunes ;* parmi ses militants, près de 70 % ont plus de quarante ans, 37 % en ont plus de cinquante. Parmi les électeurs, il semble que les personnes très âgées votent plutôt indépendant ou radical, et que le gros des voix socialistes vienne du groupe d'âge situé entre quarante et soixante ans. Le nombre de voix venant des hommes de moins de trente-cinq ans est dérisoire ; les jeunes, suivant leurs origines, s'orientent davantage vers les communistes, les radicaux mendésistes, ou même les indépendants.

5° Cette composition sociale entraîne certaines conséquences. Les membres de la S.F.I.O. sont essentiellement des *gens d'âge mûr,* raisonnables, prudents, peu enthousiastes, lents à changer et à réagir. Ce n'est donc qu'au bout d'un certain délai que peut apparaître une réaction à une situation nouvelle. Par ailleurs, l'importance, parmi les militants et en particulier dans les cadres du parti, des fonctionnaires moyens rend le parti particulièrement sensible à une certaine pression gouvernementale ; le fonctionnaire peut craindre, s'il exprime trop ouvertement ses sentiments, un certain retard dans son avancement ; s'il fait du zèle, il peut au contraire espérer parvenir à des postes supérieurs, obtenir quelques avantages matériels, jouir surtout, dans la petite ville ou le village, du prestige qui s'attache à ceux qui sont en contact direct avec la source de l'autorité.

On assiste, à l'heure actuelle, comme au lendemain de la Libération, à l'invasion de certaines sections par des hommes dénués de tout principe, qui donnent leur adhésion en raison des avantages, matériels ou moraux, que peut leur apporter l'appartenance au parti. La S.F.I.O. tend ainsi, de plus en plus, à prendre certains des caractères de l'ancien parti radical, au moment même où M. Mendès France s'efforce de changer la nature de celui-ci. Il y a là un danger réel d'assoupissement intellectuel et moral et même — disons le mot — de corruption.

c) Et cependant, pour qui la connaît vraiment, *la base du parti reste saine.* Si certains sont sensibles à quelques avantages, si tous sont lents à réagir, il y a, chez les militants, une *volonté réelle de justice sociale,* et un *souci profond de liberté.* Mais ici interviennent, pour freiner l'inévitable révolte, d'autres éléments :

La S.F.I.O. se « cléricalise »

1° C'est la *sentimentalité* dominant dans le parti. Celui-ci n'est pas seulement une association d'hommes cherchant à réaliser un programme politique ; il est devenu, dans les sections et à tous les degrés de la hiérarchie, une équipe de camarades qui s'apprécient, se sentent solidaires, se rencontrent fréquemment, non seulement dans les sections, mais sur le plan personnel, et se trouvent unis par des liens sentimentaux. Il arrive souvent que l'on condamne l'attitude d'un député ou d'un ministre, mais on ne veut pas le dire pour ne pas faire de la peine à un homme pour lequel on éprouve une certaine affection.

2° Cette sentimentalité s'est élargie de façon inquiétante dans un sentiment de solidarité collective, pour lequel on n'a pas hésité à employer le mot de *patriotisme de parti.* Dans la mesure où l'idéal socialiste propre s'est peu à peu estompé, il a été remplacé par le sentiment puissant de l'appartenance à un groupe collectif qui fait confiance à une équipe directrice. A ceux qui critiquent la politique gouvernementale, on répond souvent qu'ils ont raison, mais qu'il ne faut pas le dire pour ne pas créer de nouvelles difficultés à des camarades placés à des postes de responsabilité, qui se trouvent dans une situation difficile ; les critiques qui leur seraient adressées pourraient être utilisées contre le parti par les adversaires. On arrive ainsi à une curieuse situation où le bien et le mal sont jugés non pas en soi, mais d'après les hommes qui accomplissent une action déterminée. L'adversaire n'est pas celui qui professe un autre programme ou un autre idéal politique ; c'est un autre groupe d'hommes considérés à priori comme hostiles, quand bien même il s'approprieraient le programme et la politique du parti. On a parfois le sentiment de se retrouver aux jeux de cirque de Byzance, où les deux factions rouge et verte se dressaient systématiquement les unes contre les autres, changeant, suivant les nécessités du moment, et de programme et de principe. C'est en fait la *cléricalisation progressive du parti,* si l'on estime qu'il y a cléricalisme *toutes les fois qu'une institution, quelle qu'elle soit, devient son propre but, au lieu de rester l'instrument de l'idéal qui lui a donné naissance.*

Ce patriotisme de parti conduit au mépris de la conscience individuelle, on lui oppose une volonté collective du parti, à laquelle chacun devrait accepter de tout sacrifier. C'est là une voie dangereuse, qui conduirait facilement au centralisme démocratique du parti communiste.

3° La conséquence est que, maintenant, *comme au temps de l'affaire Dreyfus,* la pratique du mensonge est élevée à la hauteur d'une valeur morale. L'exemple en a été donné d'en haut. Au moment où il a appris l'enlèvement de l'avion marocain, le président du Conseil a d'abord manifesté une vive colère ; après quoi, il a décidé de couvrir l'opération, et a trouvé pour cela des arguments si convaincants qu'il a peut-être finalement réussi à se persuader lui-même.

La crise de la démocratie

La faiblesse de l'opposition provient de ce que, sans oser le dire, elle s'incline en fait devant la valeur morale du mensonge. Les minoritaires ont accepté, à de récentes élections, d'être candidats du parti, et ils ont, devant les électeurs, défendu un programme dont les initiés savaient qu'ils le combattaient à l'intérieur du parti. Mais, au nom de la sacro-sainte discipline, il est admis que celui qui exprime sa pensée à l'intérieur du parti doit être capable de défendre, à l'extérieur, la pensée opposée, si c'est celle de la majorité. Il y a là une dégradation interne extrêmement dangereuse. Le *parti socialiste est en train de perdre non seulement son idéal politique, mais la notion même de la vérité, et de la remplacer par un groupement de puissance autour d'un appareil administratif directeur.*

Devant la dégradation croissante de la pratique du parti socialiste, que peut-on envisager pour assurer, dans notre pays, le redressement indispensable ?

Il faut analyser ici la crise de la démocratie, les regroupements nécessaires, l'action immédiate possible.

a) *La crise de la démocratie.*

Elle est aujourd'hui générale et peut, d'un jour à l'autre, devenir dangereuse. Presque tous les partis actuels sont en porte-à-faux ; leur structure, leurs traditions et leur programme, constitués au cours des luttes du XIX^e siècle, ne correspondent plus aux problèmes du XX^e. Les campagnes électorales ont de plus en plus un caractère irréel, on remplace l'exposé des options sur lesquelles l'électeur devrait se prononcer par un jeu dramatique sur des thèmes périmés. Le meilleur acteur est choisi, étant entendu qu'une fois au Parlement il fera ce qu'il voudra, les décisions concrètes à prendre n'ayant aucun rapport avec le jeu auquel il s'est livré devant le corps électoral.

La marche

MM. G. Mollet, P. Commin, C. Pineau, R. Lacoste, E. Tho
« L'équipe gouvernementale s'est conduite e

Le résultat est, chez l'électeur, le scepticisme, le découragement, l'indifférence politique et, de plus en plus, un mépris total pour les parlementaires et les gouvernements, quels qu'ils soient, personne ne prend plus au sérieux les déclarations d'un député, d'un ministre ou d'un président du Conseil, on se détourne peu à peu d'élections inutiles, puisqu'il est désormais établi qu'un parti, élu sur un programme précis, se hâte de faire le contraire. Le Français moyen ne suit pas les jeux subtils du Parlement ; il ne fait pas de différence entre les divers partis qui s'opposent et exprime, à l'égard de tous, un scepticisme et un dégoût croissants. C'est dire que *nous sommes, dès maintenant, plongés dans une atmosphère pré-fasciste,* où tout devient possible ; le pays peut être livré, d'un instant à l'autre, à celui qui, présentant un programme clair et donnant une impression d'énergie, saura mobiliser cet antiparlementarisme latent dans les masses. Le malheur est que l'équipe, sans principe ni scrupule, capable de faire cette opération se forme dès maintenant en Algérie. Les administrateurs militaires et policiers qui auront pris, pendant des mois, l'habitude de suspendre les libertés, d'arrêter n'importe qui dans n'importe quelle condition et de procéder à des tortures systématiques pour obtenir les informations désirées, constitueront des équipes toutes prêtes à user des mêmes procédés dans la métropole. Lorsqu'une équipe gouvernementale donne l'exemple de l'ignorance, de la médiocrité intellectuelle et du cynisme moral, elle détruit les fondements moraux de la démocratie, et crée elle-même les conditions qui préparent le coup d'Etat. Celui-ci aura lieu si un redressement républicain ne se produit pas rapidement.

b) *Les regroupements nécessaires.*

Pour que la démocratie fonctionne, il importe qu'en dehors du parti communiste se constituent deux grands groupes politiques, correspondant l'un à la droite libérale, l'autre à une gauche socialisante ; deux groupes opposés dans la politique économique et sociale, mais unis dans une commune fidélité aux valeurs démocratiques fondamentales.

Quels regroupements sont possibles ?

Or, à l'heure actuelle, si le regroupement de la droite commence à s'effectuer autour du noyau des indépendants, la gauche reste divisée. Les partis traditionnels sont de plus en plus détachés de la réalité, et les tentatives d'association nouvelle, faites autour de tel ou tel hebdomadaire, n'ont réussi à grouper qu'une poignée d'intellectuels, sans parvenir à s'incarner dans les masses.

En fait, la gauche reste très profondément divisée pour trois raisons principales :

1° Un grand nombre d'électeurs de gauche *votent régulièrement pour un parti communiste,* qui se situe, en réalité, à l'extrême droite, dans la mesure où il représente la forme la plus

, E. THOMAS (de g. à dr.), A UN CONGRÈS S.F.I.O.
nduite en nouveau riche du pouvoir. »

UN BUREAU DE VOTE, LE 2 JANVIER 1956
« On se détourne peu à peu d'élections inutiles. »

extrême d'autoritarisme et de négation de la démocratie. En outre, ce parti reste fidèle aux ordres donnés par un pays étranger, qui manifeste chaque jour davantage son total mépris des valeurs fondamentales de la démocratie occidentale. Ce parti connaît aujourd'hui une crise. Les événements de Hongrie ont ouvert les yeux d'un certain nombre de ses membres, et particulièrement des travailleurs qui, pour exprimer leur mécontentement, lui apportaient leur vote. Il y a, aujourd'hui, des luttes intérieures au sein de la C.G.T. Elle recule aux élections sociales ; le parti lui-même est ébranlé, car les événements de Hongrie ont détruit le mythe du communisme russe comme force révolutionnaire. *La faute inexpiable du parti socialiste est de ne pas avoir su saisir l'occasion, qu'il attendait depuis trente-cinq ans, de reconstituer autour de lui l'unité d'une classe salariale enfin éclairée par les événements.* Ceux qui se révoltaient contre le parti communiste ne pouvaient pas adhérer au parti responsable de la politique algérienne et de l'expédition de Suez. Ils sont aujourd'hui isolés, jusqu'au jour où, ne trouvant plus d'autre alternative, ils se résigneront, malgré tout, à rejoindre les rangs du communisme. *Le gouvernement actuel et la direction actuelle de la S.F.I.O. porteront ainsi la lourde responsabilité d'avoir laissé passer le moment historique qui aurait permis un redressement spectaculaire de la politique française.*

2° Une autre source de difficultés provient de l'*absence de conscience politique des syndicats libres.* Ceux-ci, constitués par une révolte des militants contre la dictature politique que le parti communiste exerçait sur les organisations ouvrières, ont tenu à affirmer l'indépendance politique du syndicalisme, et à se rattacher aux principes de la vieille Charte d'Amiens. Or la Charte d'Amiens correspondait à une époque aujourd'hui révolue. C'était celle du libéralisme économique de petites et moyennes entreprises, soumises aux lois du marché. L'action directe par la grève permettait alors d'améliorer le sort des travailleurs, en prélevant une augmentation de salaire sur le profit patronal.

Il n'en est plus de même dans les marchés organisés d'aujourd'hui. La défense des intérêts des travailleurs dépend beaucoup plus aujourd'hui de l'action indirecte, qui détermine le revenu réel. Les syndicats ne peuvent plus se contenter de déclencher des grèves pour la hausse du salaire nominal ; *ils doivent être présents là où se fixent les prix, les investissements, où se prennent les décisions réelles de la vie économique et sociale.* Les syndicats libres l'ont compris en jouant un rôle de plus en plus constructif au sein du Conseil économique ; mais ils n'en ont pas tiré la conséquence inéluctable, celle de leur intervention nécessaire *dans le domaine politique* proprement dit. La continuation de la guerre d'Algérie, l'expédition de Suez, par l'emploi qu'elles ont fait des ressources économiques du pays, ont en fait réalisé une baisse des salaires réels. Si la manifestation extérieure de celle-ci a été quelque peu retardée, elle apparait maintenant et se manifestera bientôt, quelles que soient les tentatives des travailleurs pour éviter, par des grèves ou des conventions collectives, les conséquences inéluctables des événements politiques passés.

Le mouvement ouvrier moderne ne peut plus défendre ses intérêts sans agir aussi sur le plan politique ; mais nous ne sommes pas en Grande-Bretagne où les salariés constituent l'immense majorité de la population ; un parti travailliste ne parviendrait pas, à lui seul, à obtenir la majorité. Une association doit être établie entre les syndicats ouvriers et les organisations modernes des agriculteurs, les coopératives et mutualités. Ce n'est qu'en constituant un *rassemblement démocratique et social, autour des ouvriers et des paysans,* que pourra être créée une force permettant de réunir les éléments de gauche de tous les partis.

Un grand parti républicain français

3° Mais une dernière difficulté doit être surmontée. Certains des meilleurs esprits de la gauche ont été formés par l'*esprit jacobin.* Ils mettent au premier plan la réforme de l'Etat national et cherchent à créer une économie dirigée, dans des cadres juridiques étroits qui ne correspondent plus à l'évolution moderne des forces productives. En réalité, *les problèmes que nous avons à résoudre dépassent tous aujourd'hui le cadre de l'Etat national.* La crise de notre civilisation est universelle. Le parti de gauche que nous devons constituer doit être, dès le début, en liaison avec les autres partis de gauche, en particulier les partis socialistes des nations voisines. Il doit *s'appuyer sur une Internationale* et accepter, au point de départ, le *cadre régional européen,* parce que c'est le seul efficace pour assurer la défense réelle des intérêts des travailleurs.

Il importe donc de remplacer l'*esprit jacobin par un esprit fédéraliste européen.* La gauche restera divisée tant que certains rêveront de réaliser le redressement indispensable, dans un cadre juridique qui ne correspond plus aujourd'hui à aucune réalité.

c) *L'action immédiate.*

Il semble donc que la nouvelle gauche travailliste française ne pourra se constituer que lorsque, d'une part, les décisions essentielles de l'unification européenne auront été prises, que, d'autre part, les organisations syndicales libres auront pris conscience de la nécessité de s'engager politiquement. En attendant, chacun doit encore agir là où il est, et il semble que, de tous les partis politiques existants, malgré ses faiblesses, la S.F.I.O. reste quand même l'élément le plus sain, le plus utilisable pour une rénovation possible.

Mais il importe pour cela, au sein de la S.F.I.O. elle-même, d'établir un programme de redressement interne et de rénovation doctrinale.

1° La S.F.I.O., aujourd'hui abandonnée par les jeunes, doit considérer que sa *tâche principale est d'attirer les générations nouvelles,* désireuses d'une rénovation totale de nos mœurs politiques. A cet effet, au lieu de mettre l'accent sur la retraite des vieux, le socialisme français doit se préoccuper d'abord de la réforme de l'enseignement, de la formation professionnelle des nouvelles classes d'âge, de l'aide aux jeunes ménages, de la recherche scientifique, de l'éducation populaire permanente, par laquelle les jeunes travailleurs peuvent se former, afin d'exercer leurs propres responsabilités.

2° Le parti socialiste ne groupe qu'une minorité d'ouvriers proprement dits et nous avons vu qu'un tiers au moins de ceux-ci votent pour des partis de droite. Le M.R.P. a presque autant d'électeurs ouvriers que le parti socialiste ; la C.F.T.C. en groupe davantage que F.O. C'est dire que la classe ouvrière *ne doit plus rester divisée par des problèmes idéologiques,* hérités de la lutte jadis menée par la bourgeoisie libérale contre les anciennes aristocraties féodales. On ne peut pas rester insensible aux transformations profondes qui se produisent aujourd'hui dans le catholicisme français, et au fait qu'en Algérie c'est au sein des diverses confessions religieuses que s'est manifestée l'opposition la plus noble et la plus courageuse aux procédés dictatoriaux de l'administration locale.

Deux faits doivent être constatés : l'*ancienne laïcité s'est effondrée.* Il n'y a plus, aujourd'hui, entre les groupes antagonistes, de commune mesure et l'abandon, par l'équipe gouvernementale actuelle, de toute préoccupation intellectuelle et de toute règle morale, n'est que le témoignage de la liquidation d'un ancien type de civilisation.

Le moment est venu où *chacun doit prendre individuellement ses responsabilités, approfondir sa pensée en remontant aux sources philosophiques ou religieuses de sa position politique.* Mais, cela fait, il n'y a de possibilité de créer une civilisation nouvelle du travail que si toutes les tendances philosophiques et religieuses se réunissent pour *créer une laïcité nouvelle, reconstruire une commune mesure de la société,* un ensemble de valeurs éthiques sur lesquelles tous puissent se mettre d'accord, en vue d'une action commune.

Seul un tel effort de pensée, comportant une liquidation des anciens conflits, permettra de reconstituer l'unité de l'ensemble des travailleurs épris de liberté et d'indépendance.

Un parti socialiste rénové, attirant à lui un plus grand nombre de salariés et, parmi eux, d'ouvriers de l'industrie moderne, capable de susciter l'enthousiasme et la foi des jeunes, réussira aussi à étendre son emprise sur l'électorat féminin, et à prospecter avec plus de succès les milieux ruraux, actuellement en pleine transformation idéologique, qui cherchent à s'adapter aux conditions d'une agriculture moderne. Ainsi renforcé, le parti socialiste pourrait devenir l'élément déterminant du rassemblement démocratique et social qui donnera finalement naissance au *grand parti républicain français.*

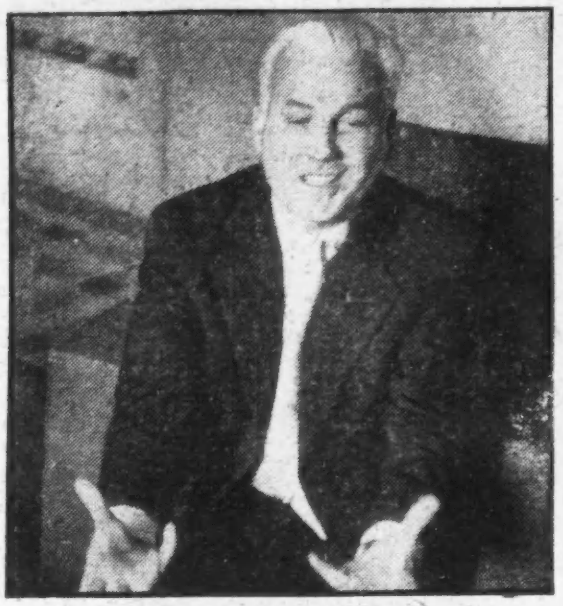
Il est difficile, à l'heure présente, de prédire l'évolution politique de notre pays. Si nous parvenons à éviter la menace fasciste, qui va peser de plus en plus lourdement sur nous au cours des prochains mois, il est possible que cette menace même provoque le sursaut républicain indispensable. On pourra alors voir sauter les cadres anciens ; une nouvelle démocratie économique et sociale assurera la rénovation de nos institutions, et la naissance d'une véritable civilisation du travail.

A. P.

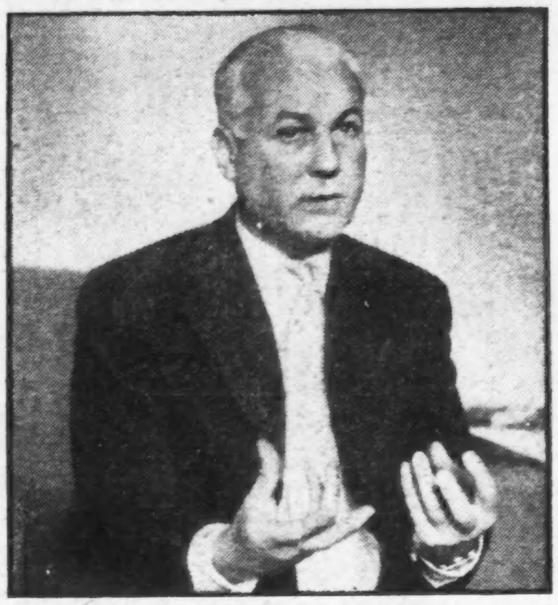
(Copyright « L'Express » et Ed. PLON.)

Les intertitres et les textes de liaison (composés en exergue) sont de la rédaction de « L'Express ».

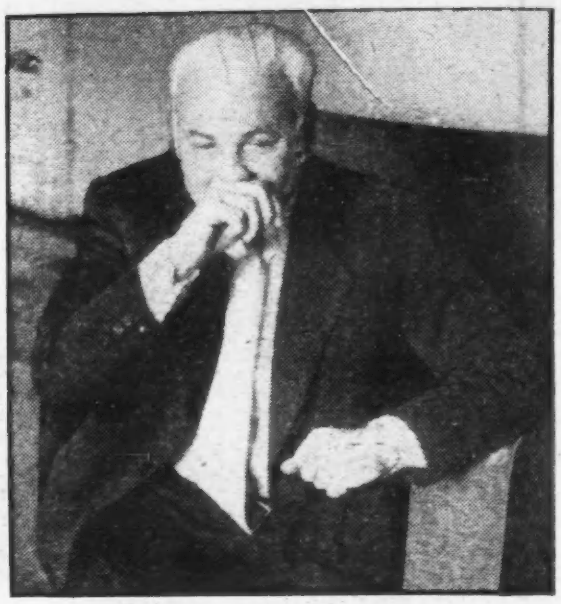
A QUOI SERT, AU THEATRE, UN



« D'abord le coup de foudre...



...puis il faut définir les règles du jeu...



...avec deux partenaires difficiles...

Raymond ROULEAU

Le succès de « Titus Andronicus », essentiellement attribué par l'ensemble de la critique au metteur en scène Peter Brook, met une fois de plus le public en face de ce mystère : que fait donc, au théâtre, ce dieu caché que l'on nomme metteur en scène ? L'un des plus illustres représentants français de cette discipline, Raymond Rouleau, auquel on doit des réussites aussi diverses que « La P'tite Lily », « Un Tramway nommé Désir » et « Les Sorcières de Salem », a bien voulu déchirer le voile pour nos lecteurs, dans une conversation à bâtons rompus que nous avons enregistrée.

★

L'EXPRESS. — Entre le moment où vous avez en main le manuscrit d'une pièce que vous avez accepté de monter, et celui où la pièce est présentée au public, que se passe-t-il ?... Voilà ce que nous aimerions savoir pour comprendre ce qu'est ce personnage mystérieux : le metteur en scène de théâtre.

R. Rouleau. — S'il portait le nom d'animateur, son rôle serait déjà plus clair pour le public, ne vous semble-t-il pas ?

L'EXPRESS. — Pas très clair s'il n'est pas fixé sur l'activité de l'animateur.

R. Rouleau. — Bon.

Le metteur en scène est donc quelqu'un qui lit une pièce et qui, dans un éclair, la « voit », dans un éclair comme ceux qui illuminent par une nuit d'orage une campagne inconnue. Tout à coup, le voyageur aperçoit tout un univers, et puis c'est fini, ça rentre dans l'ombre. Ça, c'est le choc, c'est l'inspiration, c'est le coup de foudre très exactement, sans jeu de mots.

De là va découler toute une série d'opérations où deux partenaires risquent d'être gênants : le directeur et l'auteur. L'un représente l'arbitre, en quelque sorte — je parle du vrai directeur de théâtre, celui qui devrait, d'un doigt léger, remettre dans le courant le metteur en scène tenté d'en sortir et intervenir auprès de l'auteur. Cela suppose des qualités extraordinaires, ce qui explique pourquoi il y a tellement peu d'hommes capables de conduire un spectacle depuis le moment où le manuscrit est choisi jusqu'à la représentation.

Le directeur a donc à mon sens — je vais les faire hurler — le plus grand intérêt à ne se mêler de rien, à moins qu'il ne soit un vrai directeur.

Il y a aussi l'auteur... Cette inspiration personnelle qui, à mon sens, est indispensable pour mettre vraiment une pièce en scène, est une arme à double tranchant. Ou il y a similitude de vues totale entre l'auteur et le metteur en scène, et alors tout va bien ; ou il y a, et on l'a vu assez souvent, divergence. Et la pièce peut être un succès qui ne satisfasse pas l'auteur, si c'est un honnête homme : « Ce n'est pas du tout comme ça que je voulais que les choses se passent », se dira-t-il.

A cela, il y a un remède, c'est de demander à l'auteur d'assister à toutes les répétitions. Je n'aime pas que l'auteur apparaisse comme Dieu le Père tous les quinze jours et se mette à pousser des hurlements parce que les choses ont évolué suivant un processus qu'il n'a pas suivi.

L'EXPRESS. — Giraudoux était de l'avis contraire ; il dit quelque part que l'auteur doit être comme le père. Pendant que la femme accouche, il doit se tenir dehors.

R. Rouleau. — Tout à fait d'accord, mais alors il ne faut pas que la veille de la générale il arrive brusquement et dise : « Cet enfant n'est pas bien, refais-le-moi autrement ! »

L'EXPRESS. — Et cet enfant, comment le faites-vous ?

R. Rouleau. — Le metteur en scène lit le texte et il a le coup de foudre. Il doit prendre le plus rapidement possible contact avec l'auteur et lui faire ses propositions : « Assisterez-vous à toutes, ou presque toutes les répétitions ou viendrez-vous à la générale ? Voici comment je vois le travail. Si nous sommes d'accord et que vous ne puissiez pas venir, ne venez pas du tout. Si vous n'avez pas confiance en moi, dites-le moi tout de suite et je ne monterai pas votre pièce. »

Egoïste, brutal, violent : l'acteur

Le deuxième stade, c'est la distribution. Là, en général, énormément de bagarres, parce qu'il est étrange de voir comme les auteurs savent peu les acteurs qu'il leur faut, qu'il faut plutôt à leurs personnages. C'est ainsi qu'un homme de qualité m'a dit un jour à l'Œuvre, en posant un manuscrit sur ma table : « Il y a deux femmes pour jouer ce rôle : Marie Bell ou Carletti. » C'est curieux ! C'était pourtant un homme intelligent.

En général, on fait une distribution idéale qui ne se réalise en quelque sorte jamais, puisque chacun puise dans ses goûts personnels, avec une superbe inconscience, sans même se troubler si on dit : « Mais il est parti... il tourne... »

Quand on dit : « Il est mort... » alors là, on commence tout à coup à réaliser : « Ah ! oui, tiens, c'est embêtant ça... »

Alors on fait une très belle distribution, tout à fait celle qu'on souhaite, et les ennuis commencent. On fait venir les comédiens, on bavarde... Là, déjà, le rôle de l'animateur est important, parce qu'il s'agira de prouver à un comédien que ce rôle qui, en apparence, est secondaire, va prendre telle et telle importance dans l'action. Là commence son emprise, et elle est importante.

Les comédiens sont difficiles à conduire, on l'a dit. Un comédien doit être égocentrique. Il faut qu'il pense à son rôle, à son personnage et surtout qu'il soit appliqué dans son travail. Pour le reste, tant mieux s'il est fermé en lui-même, il donnera plus de couleur à son personnage. Pas de ces troupes de boys-scouts où tout le monde tend la main à l'autre, cela donne de très mauvais résultats ; en général, ce sont des acteurs impuissants.

Que l'acteur soit égoïste, brutal, violent, c'est très bien, c'est une preuve qu'il est un véritable comédien. Qu'il soit même capricieux, qu'il fasse des histoires et des drames, c'est dans sa nature, donc c'est très bien ; j'attends seulement de lui qu'il vienne aux répétitions.

Il s'agit donc de convaincre tous ces gens-là qu'on leur apporte quelque chose. Il ne faut pas non plus les tromper. En tout cas, en ce qui me concerne je ne les trompe pas. Quand le rôle est nettement secondaire, je ne leur fais pas croire que c'est le premier rôle de la pièce, parce qu'il y a toujours un moment où ils finissent par s'en apercevoir, aussi étrange que cela paraisse. Alors ils ne sont pas contents et cela fait des drames à retardement. Donc il vaut beaucoup mieux mettre cartes sur table, et, au bout d'un certain temps, on arrive tout de même à coudre plus ou moins bien la distribution.

Il y a là un point très important. On dit souvent : si Untel ne veut pas jouer le rôle, il ne faut pas monter la pièce. Et à mon sens on a raison. Il y a malheureusement certains rôles qui exigent tel comédien, et il vaudrait mieux, si les choses étaient plus faciles, arrêter le travail et attendre qu'un acteur soit libre que de mettre de force quelqu'un dans un rôle qui n'est pas fait pour lui.

Comme la distribution idéale, si elle existe, n'est les trois quarts du temps — qu'est-ce que je dis, les trois quarts du temps ! — n'est 99 fois sur 100 jamais réalisable telle qu'on s'est mis d'accord pour la souhaiter, il faut donc — et là commence une étape importante du travail — susciter des comédiens, et éventuellement même arriver à les faire jouer.

Au cinéma, il y a plusieurs façons de s'entendre avec Dieu, il y a des accommodements ; au théâtre, il n'y a pas d'accommodements, l'acteur est placé comme dans une sorte de match de boxe, il n'y a rien à faire, il faut qu'il fasse les quinze rounds, et on ne peut malheureusement pas intervenir entre les reprises, l'éventer, le doper et reprendre ce qui ne va pas, recommencer comme on le fait au cinéma et donner du talent à des gens qui n'en ont pas.

Pour monter sur une scène et jouer un rôle qui demande une grande dépense d'énergie, même simplement physique, le simple fait de parler et de se faire entendre, chose rare de nos jours, exige déjà du talent.

Donc, le rôle de l'animateur est de découvrir le talent parmi les gens qui apparemment en sont encore à un stade tellement informe, tellement vague qu'il y a évidemment des risques. Le directeur doit être attentif à ne pas intervenir en disant : « Non, elle est inconnue. » S'il a ces préjugés, alors, là c'est épouvantable.

Maintenant, il faut dire la vérité, c'est qu'au cinéma, en tout cas, on en veut trop, des inconnus. On serait plutôt plus content qu'on nous amène des connus ! L'inconnu est très vite connu, et quand il est connu il ne plait plus, c'est fini.

On s'assied autour d'une table

Ensuite, pratiquement, on se réunit autour d'une table et on fait des lectures de l'ouvrage. C'est une méthode que Victor Boucher m'a ap-

METTEUR EN SCÈNE ?

...et le travail commence ! »

RÉPOND...

prise. On l'a employée avant lui, j'imagine. Dullin et Pitoëff n'avaient pas le temps, mais Copeau, qui était un homme minutieux, faisait des lectures. On lit toute la pièce, de A jusqu'à Z, en s'arrêtant entre les scènes, entre les actes. Et on se pose des questions, et il faut à ce moment-là laisser parler les acteurs et demander à chacun si quelque chose le gêne, et il faut que l'auteur assiste à cette lecture parce que, déjà pour la première fois, sa pièce va passer du travail de cabinet à un travail exprimé en public. Donc elle va commencer à jouer son rôle de pièce de théâtre.

Il est du reste fréquent qu'instantanément l'auteur prenne des notes, qu'il rectifie des phrases et fasse, de lui-même, ces fameuses coupures qu'on n'a jamais pu obtenir de lui pendant les premières conversations. Si on lui dit : « Les scènes sont trop longues à tel endroit », il se hérisse, il ramasse son manuscrit, il dit : « Alors, dans ces conditions... » Et il a raison, d'ailleurs, il faut qu'il défende son enfant.

Moi, par parenthèse, je ne propose jamais de coupures à l'auteur avant qu'on ne soit à trois ou quatre jours de la générale. Je prends le manuscrit pendant cette fameuse lecture et je note simplement, avec un signe personnel, ce qui me paraît être à couper. Ensuite, je mets ces coupures éventuelles très attentivement en scène comme le reste, en essayant d'y croire. Et il arrive naturellement que, m'étant trompé, je sois content ainsi d'avoir évité des discussions inutiles. Il arrive aussi que, à trois ou quatre jours de la générale, je ressorte mon manuscrit et je dise : « Voyez, cette longueur est bien confirmée, vous en avez le sentiment maintenant. » Et, lorsque l'auteur assiste aux répétitions, c'est un avantage parce qu'il peut réaliser lui-même ce qu'on lui dirait par téléphone et qui le mettrait tellement hors de lui.

Lorsque les acteurs ont lu leur rôle — je m'embarque dans des méandres techniques, je ne peux pas faire autrement — il faut qu'on se réunisse encore une dizaine de fois avant de se lever et d'entamer la mise en scène proprement dite. Il est nécessaire que les comédiens aient la conscience totale de l'ensemble des problèmes que leur rôle va susciter par rapport à la pièce. Après cela, ils l'oublieront, parce que ,pour les actes dont ils ne sont pas, ils ne seront pas convoqués, et il est rare que des comédiens viennent assister aux actes dont ils ne sont pas.

Cela tient au fait que les comédiens doivent se donner beaucoup de mal pour gagner leur vie. Ils font en même temps de la télévision, en même temps du cinéma, en même temps de la radio. C'est aussi une des causes de la crise actuelle du théâtre.

Parce que, en fait, il faut répéter un minimum de deux mois, et lorsque la pièce présente des difficultés plus grandes, il faudrait trois à quatre mois de répétitions.

Evidemment, nous sommes dans l'absolu, ça ne se fait pas souvent. Personnellement, j'ai mis *Les Sorcières de Salem* en scène en deux mois, *Cyrano* en Italie en 50 jours, *Gigi* en Amérique en 28 jours. Et d'ailleurs, plus on s'écarte de la France et moins on a de temps pour travailler ; seulement, dans l'ensemble, tout le monde est là depuis la première lecture.

Ensuite, au bout d'une dizaine de lectures, on se lève. C'est un moment très important dans le cérémonial d'une mise en scène. Pour la première fois, on commence à faire des gestes.

RAYMOND ROULEAU ET SIMONE SIGNORET (1)
« Si la scène ne sort pas, c'est un échec de mon travail. »

Ces petits machins glacés

Je dois préciser que, en ce qui me concerne, je ne sais pas du tout de quels gestes il s'agira.

Je ne dis pas que ce soit la méthode de tout le monde. Beaucoup d'animateurs préparent leur mise en scène chez eux ou à la campagne, notent tous les mouvements. Brecht procédait ainsi, mais il était aussi l'auteur ; par conséquent, avant d'attaquer le travail de l'animateur, il ne faisait, en somme, que jeter un pont.

Moi, j'ai préparé une fois une mise en scène écrite... C'était en Italie ; comme je ne parle pas ou très mal l'italien, j'avais pris des notes très importantes et je m'étais laissé aller à faire des dessins, et j'avais appris à dire les mots « à droite », « à gauche », « au fond », « remontez », « descendez », etc., et je me disais : « Je serai plus tranquille qu'avec un interprète. »

Ma serviette a été volée dans ma voiture que j'avais oubliée de fermer à clé. Et dans cette serviette se trouvait la mise en scène de *Cyrano*.

Il ne faut pas que j'écrive mes mises en scène. Ce n'est pas mon destin.

Voilà donc qu'on se lève pour la première fois et on explique aux comédiens le lieu, le lieu qui jusqu'ici a été pour tout le monde abstrait, et aussi pour l'auteur. Je connais très peu d'auteurs, sauf Edmond Rostand, qui aient aidé le metteur en scène dans l'explication du décor et dans la position des meubles.

En ce qui me concerne, pendant la préparation générale de l'affaire, j'ai une dizaine de conversations avec le décorateur, Lila de Nobili, dans son atelier, et avec des bouts de carton et des bouts de papier, des allumettes et des épingles, nous construisons la maquette de notre décor. Ensuite, sur cette carcasse qui est sans âme, elle met son âme, et Dieu sait si ça apporte quelque chose au spectacle.

Je suis chargé, moi, de la machinerie; c'est-

(1) Pendant les répétitions des « Sorcières de Salem ».

→

à-dire que je dois à ce moment-là concevoir le spectacle de telle manière qu'il se déroule avec le moins d'entractes possible et que les changements de décors à vue fassent chacun au maximum entre huit et seize secondes.

Jamais ne j'ai admis un changement long dans aucun des spectacles que j'ai montés à Paris depuis quinze ans. J'estime que c'est la santé même du spectacle, et je crois que le public sera d'accord avec moi. Je suis même allé — revenons à *Cyrano* — au-delà de l'auteur. Ces histoires d'ombres chinoises dont on a bien voulu dire qu'elles étaient d'inspiration poétique étaient uniquement dictées par la nécessité absolue de supprimer deux entractes. Même une mauvaise idée aurait été bonne, et je l'aurais appliquée. J'aurais fait n'importe quoi pour éviter d'ouvrir les portes et d'entendre annoncer ces fameux petits machins glacés qui sont pour le moment une des colonnes de base du spectacle en France.

Je sais donc très exactement ce qu'est le décor, ou plutôt ce qu'il sera, et j'indique les places aux acteurs qui maintenant sont debout à l'aide de chaises, de tables, d'objets figuratifs.

Un très grand metteur en scène qui était Henri Bernstein faisait installer un décor complet pour la première répétition, un décor maquette, construit avec des éléments qu'il ramassait dans son magasin d'accessoires. Malheureusement, on ne le peut pas toujours, pour des raisons purement matérielles.

En tout cas, plus le comédien a le sentiment de ce que sera son vrai décor, mieux il travaillera, plus il fera des choses précises.

Larmes, réconciliations, embrassades...

Donc l'acteur se promène sa brochure à la main, et là intervient de nouveau le mystère de l'inspiration. Evidemment, il y a des gestes qui sont dictés par la situation d'une façon si forte, si pertinente, qu'on ne peut pas intervenir. Il serait absurde, si une femme doit s'évanouir, de lui dire : *« Mademoiselle, vous vous évanouissez, levez-vous ! »*

Idée merveilleuse, s'évanouir en se levant, personne n'y a pensé, ne cherchons pas plus loin !

Il y a des gens qui font ça. Pourtant, là, il est bien évident qu'il faut suivre le simple bon sens. Mais on peut s'évanouir en tombant dans un fauteuil, par terre, sur une table, sur une cheminée, il y a mille façons de tomber. C'est dans la manière de tomber que va intervenir de nouveau l'animateur. Il va sentir, lui, ce qui est le plus pertinent, le plus licite. Et il doit faire preuve de doigté, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'enfourner à des gens à longueur de journée des indications en disant : *« Non ! Non ! Ce n'est pas comme ça ! »* Il faut avoir une idée très précise ou se livrer à son inspiration, mais aussi, pendant ce travail délicat, laisser s'épanouir la nature des comédiens.

Et puis chacun travaille avec ses armes. Il y a des acteurs nerveux, il ne faut pas les laisser longtemps assis, il faut sentir qu'ils ont besoin de marcher. Il faut voir si c'est compatible avec la situation, mais, chaque fois que ça l'est, il faut leur en donner la possibilité, il faut les aider, il faut les soutenir, être tout le temps derrière eux et les tenir par les aisselles.

Il y en a qui s'envolent comme des oiseaux, et ça, c'est admirable. Lucienne Bogaert est une comédienne à laquelle on ne peut pas donner d'indications. Ce qu'elle fait est admirable ; le lendemain elle fait tout autre chose, et c'est tout aussi bien, et on ne sait pas comment elle va jouer le jour de la générale. Elle prendra une de ses versions, mais elle aura toujours raison parce qu'elle se sera livrée constamment à son inspiration, ce qui est évidemment l'art suprême.

Malheureusement, ce n'est pas toujours comme ça. Il y a des comédiens qui ont besoin d'une genèse extrêmement lente, de bien voir venir les choses, et qui d'ailleurs jouent avec beaucoup de légèreté ensuite en face du public.

Au bout de ces trois semaines de débrouillage, l'auteur et le metteur en scène descendent dans la salle.

Pour les gens de métier, c'est un moment très émouvant. Pourquoi ? Parce que, tout à coup, dans cette optique extrêmement brutale qui est celle de la distance, les intentions trop délicates et trop fines ne passent plus. C'est ce qu'on appelle en termes de métier « passer » ou « ne pas passer la rampe ».

Alors, grosse difficulté pour tout le monde : Faut-il compromettre la qualité interne du travail simplement au profit de l'audibilité ? Il faut tout de même qu'on entende ce que les acteurs disent. Si ce sont des comédiens formés, ils ont une articulation qui est devenue inconsciente ; mais si ce sont des débutants, il est bien évident que les trois quarts du temps c'est une lutte atroce, d'où larmes, difficultés, peines profondes, réconciliations, embrassades : *« Mais mon chou !... Mais mon amour !... Mais enfin... Mais je t'assure, mon chéri... Mais je t'en prie... Mais, livre-toi !... Mais, descends ! Descends donc à la rampe !... »*

L'auteur commence à se ronger les ongles, il est dépassé par les événements, à moins que ce ne soit un vieux routier, et il préfère aller acheter des cigarettes quand il y a des bagarres. Et puis il revient courageusement quand c'est terminé. Ce moment-là est peut-être le plus beau pour ceux qui font ce métier, parce que c'est celui où on peut tout espérer et où on ne craint plus grand-chose les uns des autres, puisqu'on est tous attelés à la même charrette. Et ça, on le sent, il n'y a rien à faire.

Cette deuxième phase — confrontation de toute la besogne préparatoire, avec l'acoustique et l'optique du théâtre, le recul — devrait durer au minimum un mois.

Je répète alors une scène éventuellement quatre, cinq, six ou dix heures. Si je n'arrive pas à la faire « sortir » et si, l'auteur étant là, nous avons constaté ensemble que la scène était bien écrite, qu'elle avait sa place, mais que les acteurs, pour des raisons mystérieuses, n'arrivent pas à l'exprimer, je resterai le temps nécessaire jusqu'à ce que la scène sorte. Là commencent toutes les tribulations et tous les soucis, et toutes les peines de ce métier qui, ne l'oublions pas, est tout de même un métier artistique, c'est-à-dire dans lequel intervient une part immense d'impondérable et où souvent le comédien debout, le régisseur à sa table, le souffleur dans son trou et les autres comédiens prêts à tout donner, ça ne sort pas.

Ça ne sort pas pour une raison qu'on n'a pas encore définie, et seul le metteur en scène doit trouver la solution, et il est le seul à pouvoir la trouver. Je n'ai jamais vu l'auteur la trouver, en tout cas dans un cas de difficulté professionnelle pure. L'acteur, lui — je vous ai dit qu'il doit être égoïste — livré à lui-même et à ses soucis, se sent perdu, il faut être là, il faut l'aider à accomplir ce qu'il ne peut pas faire. Alors je monte sur la scène et, réplique par réplique, je cherche avec le comédien, en essayant de jouer moi-même ou en demandant à un autre acteur de lire le rôle, tandis que je demande à l'acteur lui-même de descendre dans la salle, pour qu'il se rende compte pourquoi ça ne sort pas. Et je dois le tenir et ne pas le lâcher jusqu'à ce que ce soit sorti, et si ça ne sort pas, c'est un échec de mon travail.

Au bout de ce mois, si on a surmonté tous ces problèmes, on attaque les premières répétitions d'ensemble. C'est-à-dire que l'on groupe un après-midi les premiers rudiments de la lumière, on fait planter pour la première fois le vrai décor, qui vient d'arriver, qui est toujours trop long, ou trop court, ou trop haut. Malgré toutes les précautions qu'on a prises, ça ne va pas. C'est très curieux, c'est très mystérieux, bien que les calculs aient été faits sur place, quand on amène la construction (le décor n'est pas encore peint), il faut rectifier.

Jouvet savait tellement cela qu'avec Bérard il employait une tout autre méthode. Il donnait à construire les éléments de base, mais l'ajustage se faisait sur le plateau, sous la direction de Bérard, au fur et à mesure des répétitions et suivant les nécessités du jeu.

...Et on recommence tout

Et de nouveau l'optique change. De même que lorsqu'on est descendu dans la salle, on a eu une optique différente, de même lorsqu'on voit apparaître les premières constructions, les premières toiles. Si c'est une pièce à costumes, on commence à répéter avec les chapeaux, les épées et les bottes pour que tout se rode ensemble.

Et ainsi on s'approche des huit derniers jours qui sont ceux qui groupent, alors, les éclairages, réalisés par moi la nuit, avec des comédiens maquettes. C'est-à-dire que je laisse dormir les vrais comédiens, qui sont déjà claqués à ce moment-là. J'ai la réputation de leur en faire voir de dures physiquement, et c'est vrai. Et pour pouvoir les éclairer très exactement, je fais comme au cinéma, je prends des doublures.

Je fais mes éclairages la nuit parce que, c'est drôle, mais c'est un travail qui demande une très grande concentration d'esprit. Si on est dérangé pendant qu'on cherche une lumière, l'inspiration f... le camp.

Il faut donc être complètement maître de son plateau la nuit entière, avec très peu d'électriciens.

Je fais huit heures de débrouillage, huit heures de révision et huit heures de mise au point par décor. Donc, je mets vingt-quatre de travail pour l'éclairage d'un seul décor.

Ces éclairages étant faits la nuit, Lila de Nobili ayant fait ses essayages le jour, les robes ayant été présentées sur la scène et rectifiées déjà une première, une seconde, une troisième fois, nous arrivons à quelques jours de la générale et le spectacle est complet. Alors, pour la première fois, je laisse filer la pièce sans intervenir, et c'est un moment effroyable, effroyable !... Les valeurs, en se juxtaposant, se détruisent. Les effets sur lesquels on comptait ne se produisent absolument pas. Des choses qui avaient fait pleurer les assistants pendant la répétition, d'émotion ou de rire suivant le cas, c'est fini, l'effet ne vient plus, non pas parce qu'on est usé, mais parce que, de nouveau, sous l'optique du vrai spectacle et non plus sous l'optique du spectacle répété, on se trouve tout à coup en face de la cruelle, de l'implacable, de la froide vérité.

L'auteur est désespéré ; le metteur en scène est désespéré ; le directeur est désespéré ; les comédiens se disent que la pièce tiendra trente jours, et tout le monde perd le moral.

Eh bien ! c'est pendant ces jours-là que va se faire un travail de construction extraordinaire, au cours duquel on doit, sur les bases qu'on a mises en ordre pendant deux mois, pouvoir refaire éventuellement la moitié d'un acte.

Et c'est cela que le public aura toujours beaucoup de peine à comprendre. L'écrivain, et je l'ai vu dans certains cas, rentre chez lui, se jette sur sa machine, refait une scène entière. Pourquoi ne l'a-t-il pas vu plus tôt ? direz-vous. Uniquement parce qu'il lui manquait cette optique ou cette vue d'ensemble. A ce moment-là, comme quand on s'élève en avion, on voit tout à coup la vraie place des choses ; c'est la vraie, c'est celle-là qui est la bonne. Si à ce moment-là on peut gagner deux ou trois jours, c'est du sucre, parce qu'on améliore constamment, parce qu'on travaille directement sur la matière avec les vrais éléments.

Catastrophe : ça a bien marché

Admettons que ça ne se soit pas passé aussi brutalement, en tout cas on recommence à répéter la pièce, l'auteur amène ses béquets, on les incorpore *ex abrupto* dans le spectacle. J'essaie de laisser aller autant que je peux, ça n'est pas toujours facile quand on a affaire à des acteurs comme Gino Cervi, par exemple, qui est un homme tout de mouvement et tout de chaleur. Il me disait : *« Ne m'interromps pas ! Tu me tues !... »* Et c'était vrai, parce que, même quand je disais : *« Ecoute, nous répétons uniquement pour les places et pour la lumière, je t'en supplie, tu es fort et j'ai un homme maigre pour répéter l'éclairage, j'ai besoin de toi et il faut que je voie tes vrais mouvements. »* Gino, à ce moment-là, disait : *« Bon. »*

— Je t'en prie, ne t'échauffe pas !

— *Non, je ne m'échaufferai pas.*

Dès le quatrième vers, hop ! il partait, et j'étais déchiré en me disant : *« Mon Dieu ! il n'est pas éclairé. Et si je dis un mot, il va fondre en larmes ! »*

Enfin, on fait entrer pour la première fois des gens dans la salle, autre phase essentielle, et alors se produit ce miracle : l'auteur, à qui on a dit : *« Tu sais, il me semble qu'au deux ça flotte »* ; le comédien à qui on a dit : *« Tu ne parles pas assez fort, on ne l'entend pas »*, tous ces gens qui sont saturés d'entendre beugler le metteur en scène depuis deux mois, il suffit simplement que leur concierge ou quelqu'un qui n'est pas du métier leur dise : *« C'est bien, mais, vous savez, on n'entend pas... »* pour qu'enfin ils comprennent.

L'auteur se précipite : *« Où est-ce que ça vous a paru trop long ? Mais je vous en prie... »*

C'est tout juste s'il ne leur donne pas le porte-plume pour qu'on fasse les coupures. C'est très curieux. Comme disait Bourdet : « Le théâtre obéit à des lois inexorables, mais personne ne les connaît. »

Alors, on fait encore, d'après ces suggestions, quelques ultimes modifications. Le lendemain j'introduis un petit peu plus de monde, et ainsi, de fil en aiguille, j'atterris aux couturières. Il faut, suivant la tradition du métier, que « la couturière » soit décevante pour que le lendemain ça marche bien. *« Mes enfants, ça a bien marché ce soir... »* Si c'est aux couturières, c'est affreux ! On provoquera presque un incident tellement on est superstitieux.

Et le lendemain, on aborde la générale, et alors on a les trois quarts du temps la tristesse de lire dans les critiques qu'un tel effort, une telle conjugaison de bonnes volontés, tant d'intentions qui pourtant étaient visibles ne sont pas apparues à ceux à qui elles devraient en général apparaître et qui font profession de voir apparaître les intentions. Ou encore, ils en ont vu d'autres.

L'EXPRESS. — Comment devient-on metteur en scène ?

R. ROULEAU. — Ah ! vous savez... Comment attrape-t-on la rougeole ?

(Copyright « L'Express ».)

PARIS EN PARLE...

● THEATRE : ***Pour Peter Brook, le metteur en scène qui a apporté Sartre aux Londoniens et Titus Andronicus aux Parisiens, Shakespeare n'est pas sacro-saint. — Pour Robert Kanters, Shakespeare a eu de la chance de rencontrer Peter Brook.*** **● CINEMA :** ***A Cannes, un palmarès chahuté, mais des films de qualité. — Marcel Camus livre une Indochine sans fraude. — Mike Todd bat le Châtelet, mais oublie Jules Verne.*** **● BALLETS :** ***Des Anglais réhabilitent l'académisme.*** **● ARTS :** ***Un charpentier des Carpathes est venu à Paris pour sculpter la joie. — Cent chefs-d'œuvre, rive droite, et un Monet musclé.***

Six questions à Peter Brook

A 32 ans, Peter Brook est déjà un metteur en scène de renommée mondiale. Anglais, étudiant à Oxford, il réalise un court métrage publicitaire pour une marque de dentifrice avant de devenir un des animateurs de Stratford-on-Avon, où il se consacre à Shakespeare et fait sensation en montant Roméo et Juliette *avec des acteurs qui ont l'âge des héros. Il fait connaître Cocteau et Sartre aux Londoniens et Tennessee Williams aux Parisiens avec* La Chatte sur un toit brûlant. *Mais c'est en présentant cette semaine au Théâtre des Nations une pièce de Shakespeare réputée injouable,* Titus Andronicus, *qu'il s'est imposé définitivement au public français. Il montera à la rentrée la pièce de Jean Genêt,* Le Balcon.

I. — *Pourquoi faites-vous de la mise en scène ?*

Parce que le théâtre me permet de satisfaire tous mes penchants. Si je n'avais pas été metteur en scène, j'aurais été successivement décorateur, couturier, écrivain ou compositeur. Le théâtre et le cinéma sont un moyen d'expression au même titre que la poésie épique. S'il n'y a plus de poète épique pour retracer par exemple les drames des guerres actuelles, c'est parce qu'il y a le cinéma.

II. — *Quelle est votre impression quand vous voyez une pièce que vous avez mise en scène, montée par quelqu'un d'autre ?*

Même si tout est parfait, je n'y reconnais jamais le même rythme et cela me gêne. S'il s'agit d'une pièce que je n'ai pas encore montée et dont je dois faire la mise en scène, il peut se passer deux phénomènes. Ou elle est bien montée et je n'ai plus du tout envie de m'en occuper, ou elle est mal montée et les défauts de la représentation me donnent un élan extraordinaire.

III. — *Quelle est votre mise en scène préférée ?*

J'ai fait quarante-deux mises en scène, et c'est difficile à dire. Peut-être celle de « La Réunion de Famille » de T. S. Elliot à Londres, l'année dernière, parce que les comédiens jouaient d'une façon tellement homogène, que le ton de la pièce semblait se dégager tout seul.

IV. — *Qu'est-ce que la mise en scène doit apporter à une pièce ?*

La mise en scène ne doit pas s'attacher superficiellement au texte : elle doit pénétrer jusqu'à la pensée profonde de l'auteur et rendre sensible son rêve oublié de la manière la plus vivante.

Contrairement à ce que l'on dit souvent, le texte d'une pièce n'est pas sacro-saint. L'intention n'est pas dans le texte seulement, sinon les auteurs dramatiques écriraient des romans.

Dans « Titus », c'est particulièrement frappant. Il faut enlever par le jeu, par la couleur, par le mouvement un texte qui ne s'est pas encore pleinement épanoui. « Titus » est une pièce de jeunesse. Shakespeare n'a pas encore de métier, il n'a pas encore su exprimer son lyrisme. Il faut le trouver en lui, le rendre au texte, faire sentir dans « Titus » le souffle du « Roi Lear ». La mise en scène doit révéler un texte et non pas simplement le respecter.

V. — *Comment expliquez-vous que Shakespeare ne trouve jamais vraiment son « climat » sur les scènes françaises ?*

D'abord, comme je l'ai dit : à cause de la traduction. Il y a des éléments si divers dans les pièces de Shakespeare et si difficilement communicables à travers une traduction ; la langue française et la langue anglaise n'ont pas d'affinités et l'on ne retrouve pas l'élément le plus important : le verbe, le style.

On académise, on respecte trop l'œuvre. Par exemple, « Titus » devient en français un mélodrame à la manière de « La Tour de Nesle ».

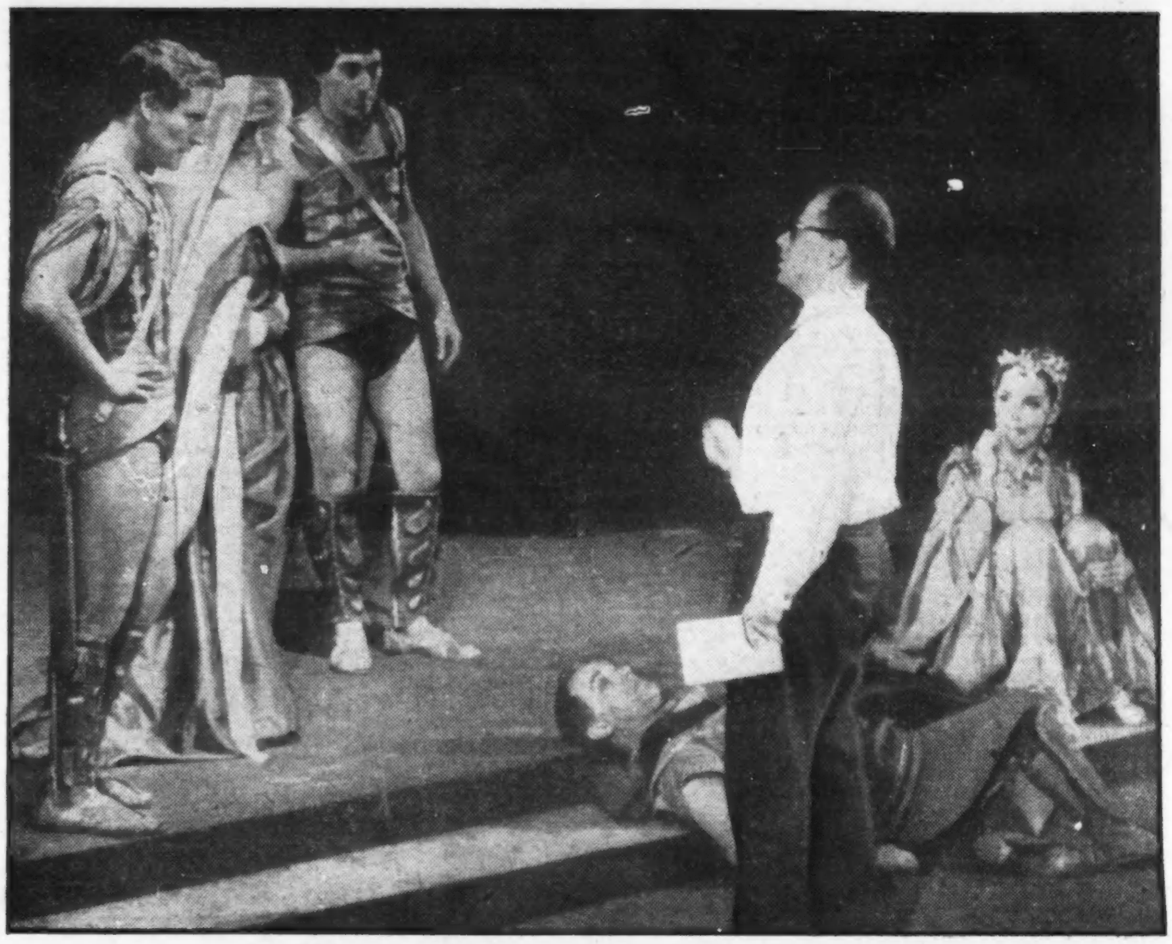
Une traduction est comme une carte géographique : très vite démodée. Il faudrait la refaire en suivant le rythme du changement permanent des langues.

VI. — *Quels sont vos héros préférés ?*

C'est une question bien romanesque. Il n'y a pas de héros, il y a des situations.

★

Mais qu'est-ce qu'un metteur en scène de théâtre ? A quoi sert-il exactement ? Que se passe-t-il depuis le moment où un manuscrit arrive dans le bureau d'un directeur de théâtre et celui où la pièce est jouée ? C'est ce que Raymond Rouleau vous révèle en pages 18, 19 et 20.



PETER BROOK PENDANT UNE RÉPÉTITION DE « TITUS ANDRONICUS »
Pas trop de respect pour le texte

THÉATRE

Shakespeare l'élisabéthain

TITUS ANDRONICUS

de Shakespeare par le Shakespeare Memorial Theatre au théâtre des Nations.

ON pouvait regretter que sir Laurence Olivier n'ait pas couru le risque de nous apporter une pièce du théâtre anglais vivant, comme *The Entertainer*. Mais la qualité du spectacle qu'il nous a présenté est si grande qu'on ne regrette plus rien.

Pièce de jeunesse, contemporaine de *Richard III*, et même pièce d'attribution douteuse, *Titus Andronicus* est un bon spécimen de la démesure pour ne pas dire de l'extravagance élisabéthaine. Inutile de raconter l'histoire, pleine de bruit et de fureur, farcie de meurtres et de mutilations. On s'en fera une idée si l'on sait que vers la fin le vieux Titus égorge de la main qui lui reste les deux jeunes drôles qui ont mutilé et violé sa fille. Celle-ci qui n'a plus ni sa vertu, ni sa langue, ni ses mains recueille dans un bassin qu'elle porte sur ses moignons le sang des misérables. On en fait un pâté que l'on fait manger à leur mère...

Il est facile de nous faire rire avec ces accumulations d'horreurs qui relèvent encore plus du petit guignol que du grand. L'immense mérite de Laurence Olivier et encore plus de Peter Brook a été de nous inspirer pendant toute la soirée le respect, l'effroi, l'admiration. Leur premier secret est probablement comme toujours de jouer et de présenter la pièce comme elle est écrite, de la considérer comme un poème plein d'humanité et non comme la burlesque erreur de jeunesse de l'auteur.

Transpositions

Comme nous n'avons plus les mêmes habitudes de sensibilité, ni les mêmes habitudes intellectuelles que le public élisabéthain, certaines transpositions sont nécessaires. Par exemple, M. Peter Brook, sans tricher sur le nombre des cadavres et des mutilations, nous a constamment épargné la vue du sang, demandant aux acteurs de nous rendre sensible l'horreur morale sans le secours du dégoût physique. De même, puisque la pièce élisabéthaine ne se passe ni dans un temps historique ni même dans un temps scénique strictement déterminés, M. Peter Brook ne se préoccupe, pas plus que Shakespeare, de vraisemblance chronologique. Il crée par ses décors, ses costumes, sa musique une sorte de moyen âge barbare que nous acceptons comme nous acceptons celui du roman noir. Et il règle le cours du temps, alternant les scènes de cérémonie et les scènes de violence de manière à nous faire ad- →

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Maison de Bernarda** (Lorca) ● **Dialogues des Carmélites** (Bernanos dramaturge) ● **La Cantatrice chauve** (à la découverte d'Ionesco) ● **Fin de partie** (en cessant d'attendre Godot) ● **Ivanov** (Tchekhov) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **Irma la douce** (l'Opéra de quat' sous de Marguerite Monnot) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire).

BARNETT
SHIRTMAKER
serait heureux de vous présenter dans ses magasins modernisés, ses nouveautés de Printemps et importations britanniques
En particulier : la veste-blouson en peausserie anglaise à . . 19.800 francs
19, avenue Victor-Hugo - PARIS (16e)
PASsy 26-54

mettre le rythme du récit et ses raccourcis. Il y a quelque chose de génial dans la manière dont, concentrant tous les moyens, utilisant tous les sens, il nous enveloppe dans une sorte d'enchantement où il ne nous reste plus qu'à écouter le texte dans sa vérité.

Il est servi, faut-il le dire, par d'admirables interprètes. Laurence Olivier a une sorte de bonhomie au départ qui n'est peut-être pas tout à fait celle du Romain qui a enterré une vingtaine de ses fils. Mais il s'en sert comme d'un tremplin, il passe de là à la douleur, à la fureur, à la folie, au tragique à la manière du roi Lear. Jamais rien n'est souligné dans son jeu, parce que tout est éclairé avec une parfaite justesse. Mme Vivien Leigh est angélique et touchante à souhait dans le rôle presque muet (on lui coupe la langue au milieu du 2e acte) de Lavinia, et du reste d'une troupe excellente et remarquablement conduite, il faut citer encore la reine Tamora de Mme Maxine Audley et le terrible Maure de M. Anthony Quayle, traître abominable (dont il est assez remarquable pour l'intelligence de la pièce que lorsque le rideau tombe, il est le seul survivant des personnages principaux) sans être jamais mélodramatique.

CANNES

Un palmarès chahuté

(De notre envoyé spécial J.-P. Vivet.)

C'EST par un chahut sans précédent que s'est terminé le 10e Festival de Cannes. Quand, le soir de la clôture, M. André Maurois, d'une voix où perçait l'inquiétude, annonça que le jury avait décerné sa palme d'or au film de William Wyler, *La Loi du Seigneur*, la moitié de la salle se dressa et clama son mécontentement.

Le film de Wyler dont l'académisme douceâtre était bien fait pour séduire un jury d'académiciens ne méritait pas cet excès d'indignité. Mais sa victoire privait de la plus haute récompense trop de films d'un mérite moins contestable.

Le vrai vainqueur de la compétition, de l'avis unanime de la critique comme du public, était *Un condamné à mort s'est échappé* qui, à l'issue de sa présentation, avait valu à Robert Bresson une véritable ovation.

Deux autres victimes du palmarès : Federico Fellini, mentionné non point comme le réalisateur des *Nuits de Cabiria*, mais comme le mari de Giuletta Masina ; et Jules Dassin, cité seulement parce que *Celui qui doit mourir* faisait partie de la sélection française.

Deux oublis complets : le film argentin *La Maison de l'ange* et le film tchèque *Les Enfants perdus*, qui furent les deux révélations du Festival.

A la manière de Velasquez

Mauvais palmarès, donc. Mais bon Festival, par la qualité de la plupart des œuvres présentées.

Trois films, encore, au cours des dernières soirées, mériteraient d'être retenus par les distributeurs français, pour la prochaine saison.

Le *Don Quichotte* russe de Kozintsev a surpris, sinon séduit. C'est un film de parti pris, qui ne sacrifie rien au folklore, mais évoque, audacieusement, une Espagne presque abstraite, à peine colorée, écrasée sous un soleil gris, une Espagne inconnue des touristes, mais proche de certains Velasquez dont elle a la grandeur oppressante. Peu de comique : Don Quichotte est bien le Chevalier à la triste figure qui se bat en vain contre les moulins à vent, la bêtise et la méchanceté des humains. Une mise en scène souvent laborieuse et maladroite, mais un acteur qui semble avoir été mis au monde pour jouer Don Quichotte : le dégingandé, le pitoyable, l'héroïque Tcherkassov.

Dans *Les Enfants perdus*, le réalisateur tchèque Milos Makovec dit tout ce que Wyler n'a pas osé dire dans *La Loi du Seigneur*. Ses héros : trois soldats de la guerre de Sept ans. Trois fuyards qui, au sortir d'un combat sanglant, jurent de ne plus tuer ni risquer d'être tués. Mais la ferme dans laquelle ils se cachent est attaquée par les Prussiens, et les trois « objecteurs de conscience » se battent encore une fois, et meurent, la rage au cœur.

Un « mystère »

Très différent de *Sourires d'une nuit d'été*, mais tout aussi singulier dans son genre, le dernier film d'Ingmar Bergman, *Le Septième sceau*, rejoint cette tradition du cinéma nordique, qui ressuscite le moyen âge pour évoquer le drame de l'homme aux prises avec le Diable et le Bon Dieu. Il s'agit d'un vrai « mystère » où la Mort est présente et dispute, au propre comme au figuré, une longue partie d'échecs avec un Chevalier revenu des Croisades. Mais malgré une procession de flagellants, une parade de baladins, Bergman ne se laisse pas prendre au piège de l'expressionnisme. Ses comédiens, magnifiquement dirigés, sont des êtres de chair et d'os, nos contemporains. Et la peur qu'ils dénoncent est celle qui accable encore aujourd'hui le monde. *Le Septième sceau* est une œuvre insolite et fascinante dont on regrette seulement de ne pouvoir comprendre chaque mot des dialogues.

CINÉMA

L'Indochine sans fraude

MORT EN FRAUDE

film français de Marcel Camus avec Daniel Gélin et Anh Méchard
(Marignan, Français).

C'EST le beau roman de Jean Hougron, *Mort en fraude*, que Marcel Camus, pour son premier film, a choisi de porter à l'écran. L'histoire d'un homme qui fut un lâche et qui retrouve sa dignité au contact d'une Indochine déchirée par la guerre, écartelée entre les Viets et les Français. Il en mourra.

Marcel Camus n'a pas toujours trouvé le ton juste pour traiter ce sujet courageux. Il hésite trop souvent entre le mouvement et la poésie, l'émotion et la plastique, le réalisme et la psychologie. Il ne touche profondément que par instants.

Mais l'Indochine qu'il nous montre est une Indochine qu'on n'avait jamais encore vue à l'écran, véridique, vivante, émouvante, avec ses marais, ses hautes herbes, ses rues grouillantes dans la chaleur et les chemises mouillées sur les dos moites.

★

Mieux qu'au Châtelet

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

film américain produit par Mike Todd, avec David Niven, Cantinflas, Robert Newton, Shirley Mac Laine et trente vedettes du cinéma international
(V. f. Richelieu).

IL y a dans *Le Tour du monde en 80 jours* dix minutes exceptionnelles. Les dix minutes que dure le générique. Seulement ce générique est placé à la fin du film : il faut attendre près de trois heures avant d'y arriver.

En quelques coups de pinceau, Bosustow (ou quelqu'un qui connait bien la manière de l'auteur de *Gerald Mac Boing Boing* et *Mr. Maggoo*) permet d'imaginer ce qu'aurait pu être la gigantesque entreprise de Mike Todd. D'un coup, il apporte tout ce qui manque au film : le mouvement, l'humour, la désinvolture.

Mike Todd donne l'impression d'avoir été écrasé par la richesse même des moyens mis à sa disposition. En face de tant de vedettes, tant de figurants bipèdes ou quadrupèdes, tant de couchers de soleil sous toutes les latitudes, il oublie l'essentiel, l'étonnante histoire inventée par Jules Verne.

Mais si ce *Tour du monde en 80 jours* est un film décevant, c'est un spectacle fastueux qu'applaudiront tous ceux qu'a enthousiasmés le Cinérama. Une corrida avec Dominguin, un voyage en ballon, l'attaque d'un train par les Sioux : c'est mieux qu'au Châtelet, c'est la récompense que n'avaient jamais pu connaître des générations de collégiens, faute de cette invention pourtant déjà imaginée par Jules Verne et qui s'appelle le cinéma.

A voir :

En exclusivité :

● **Le 41e** (l'amour et la révolution) ● **Celui qui doit mourir** (le Christ recrucifié) ● **Un vrai cinglé de cinéma** (voyage surprise) ● **La Blonde et moi** (vedette malgré elle) ● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (poésie du cambriolage) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour grands et petits enfants).

Nous vous rappelons :

● **Tarde de toros** (Bonaparte) ● **La Tragédie de la mine** (Pagode) ● **A l'est d'Eden** (Ciné Panthéon) ● **Les Enchaînés** (Hollywood) ● **La Fureur de vivre** (Quartier Latin) ● **Grand Hôtel** (Ranelagh) ● **Quenn Kelly** (Studio Parnasse)

BALLETS

Académisme anglais

LA première soirée du London's Festival Ballet aux Champs-Elysées fut un enchantement pour tous les amateurs de danse pure, précise, déliée, fondée sur les grands principes de l'école académique du siècle dernier, rafraîchis par les enseignements de l'école de Diaghilev. C'est dans un style impeccable que furent

ANH MÉCHAR ET DANIEL GÉLIN
Hautes herbes et chemises mouillées

Hostellerie du Cygne Royal
11 Rue du Connétable TÉL 96
CHANTILLY
SA NOUVELLE FORMULE A 1.500 FRANCS
et toutes les spécialités de la Grande Carte

STUDIO CHAMPS-ELYSEES
Le spectacle le plus étonnant
BECKETT

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
seul à Paris en VERSION ORIGINALE
ANASTASIA
avec INGRID BERGMAN et YUL BRYNNER
en CINEMASCOPE (perm. 14 h. 30 à 24 h.)

Célébrons la Fête des Mères
Avec dévotion et piété
Menons-les aux Folies-Bergère
Car toutes l'ont bien mérité

Cabarets Dancings
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THÉ tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON

Restaurants
LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO 21h. DINER DANSANT
LIDO 23h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"

un film gai tourné au pays de la gaîté
TAHITI ou LA JOIE DE VIVRE
REX NORMANDIE - MOULIN ROUGE

A la porte de l'atelier de Brancusi
Loin des chapelles et des modes

dansés deux ballets, *Les Sylphides* de Fokine et *Etudes* de Harold Lander. Dans ce dernier ballet, John Gilpin fit merveille, et Toni Lander, la femme du chorégraphe, se révéla une étoile complète, sur le double plan de la virtuosité et du lyrisme.

Symphony for fun, ballet à l'américaine sur une musique de Don Gillis, permit à l'ensemble de la compagnie de déployer des qualités de verve, de rythme et de drôlerie. L'interprétation de cette œuvre de demi-caractère montre que l'éducation classique la plus rigoureuse n'est pas l'ennemie d'une danse plus libre et plus moderne ; au contraire, elle en facilite les audaces, en donnant aux danseurs l'indispensable aisance technique de base.

L'académisme de la présentation du second acte d'*Esmeralda*, le vieux ballet de Pugni, surprit d'autant plus. Les ballets Stanislawski de Moscou nous avaient déjà présenté cette œuvre. Mais là où les Russes avaient déployé un sens étonnant du mouvement, de la passion et du drame, les Anglais se perdirent et nous firent sombrer dans un océan de convention et d'ennui.

EXPOSITIONS

Frère de Socrate

LE plus jeune des exposants du Salon de mai aurait été, cette année, un sculpteur mort en mars dernier, à l'âge de 81 ans, Constantin Brancusi. Loin des chapelles et des modes, il a élaboré un monde de formes denses et éblouissantes : des objets soumis à une impitoyable rigueur, mais miraculeusement sensibles et humains.

« Frère de Socrate », comme l'appelait le compositeur Erik Satie, Brancusi menait une vie retirée, au milieu d'une végétation envahissante, dans un des ateliers délabrés de l'impasse Ronsin, près de Vaugirard. Les amis du sculpteur ont été unanimes pour traduire l'émotion quasi religieuse que leur inspirait ce lieu. Il y avait certes la haute verrière et les murs blancs, la cheminée construite des mains du maître et des meubles qu'il avait équarris à même le tronc. Mais il y avait surtout sa « présence », râblé, l'œil vif, la barbe blanche, et ses œuvres arrachées à cinquante années de labeur. Car Brancusi ne s'était jamais résigné à se séparer de certaines de ses créations maîtresses : un collectionneur célèbre raconte que le sculpteur pleurait, un jour de 1940, en installant dans une voiture l' « Oiseau dans l'espace » qu'il venait, après de longs mois, d'accepter de vendre...

Paysan des Carpathes

Bien des jolies femmes hantèrent les allées en friche de l'impasse. Sa vie intransigeante restait cependant « sculpture ».

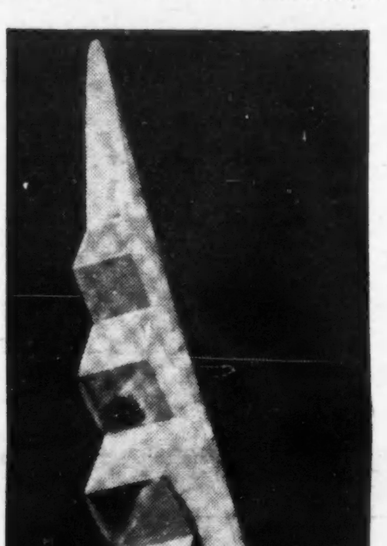
Apprenti charpentier, ce « paysan des Carpathes » s'expatrie très jeune à Paris. Il devient plongeur pour vivre, puis chantre à l'église roumaine. Mais il travaille avec acharnement : dans l'atelier de Mercié, aux Beaux-Arts, il parfait une technique déjà sûre tout en subissant l'influence de Rodin qui domine de son écrasante statue l'aube du XX^e^ siècle.

Rodin, du reste, le remarque et lui promet de le prendre comme élève. « Rien ne pousse à l'ombre des grands arbres », rétorque le jeune sculpteur. Il n'a que 30 ans mais affirme une indépendance que rien ne démentira : ni Bourdelle, ni Maillol, ses contemporains, ni plus tard Laurens et l'influence cubiste ne pourront faire dévier son évolution. L'œuvre de Brancusi, totalement actuelle et pourtant immémoriale, rejoint aujourd'hui dans le musée imaginaire les statues de l'île de Pâques et les figures des Cyclades.

Une seule forme à la limite désigne et enveloppe les recherches de Brancusi : celle de l'œuf ou celle des galets longuement et amoureusement coulés par les eaux. Mais, écrivait Brancusi, *« la simplicité n'est pas un but dans l'art, on arrive à la simplicité malgré soi en s'approchant du sens réel des choses »*. Il replaçait ainsi son aventure plastique dans son vrai cadre : celui d'un approfondissement spirituel.

« Scie de joie »

C'est pourquoi son art hiératique et tendu, cet art en quête d'absolu plastique, incarne miraculeusement le devenir et le mouvement. Défiant Zenon d'Elée, Brancusi immobilise la flèche mais elle continue de voler, elle est le vol même. Ainsi ses oiseaux. Ainsi des Leda rigoureuses sont toute sensualité. Rien de froid dans son monde dépouillé mais la vibration maîtrisée de la sensibilité.



Le coq de Brancusi
Une scie de joie

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE

Dans le bois, le marbre ou le bronze, Brancusi reprenait inlassablement les mêmes thèmes, corrigeant, améliorant d'une nuance insaisissable à tout autre que lui. Jamais quête de la perfection ne fut servie par une aussi longue patience. Jamais vocation de pureté, quasi mallarméenne, ne fut plus pointilleuse ni plus assurée...

Au terme, Brancusi voulait et donnait la joie. « *Le coq de Brancusi*, écrivait Arp, *est une scie de joie.* » En fait, son œuvre entière est message d'amour, jaillissant dans sa retenue et ses litotes, et ce message donne le « ton » à l'itinéraire mystique que fut pour lui la sculpture...

C. K.

★

Un Monet musclé

SUR la rive droite, l'excellente exposition des « Cent Chefs-d'œuvre » ouvre à nouveau ses portes, aujourd'hui, à la Galerie Charpentier. Celle que le musée d'Art Moderne a baptisée « Depuis Bonnard » continue de faire salle comble. On a dû la prolonger d'une semaine encore.

Mais, dans le domaine des « nouveautés », c'est le peintre Bazaine (1) qui remporte le succès de l'année. A travers l'abstraction, il semble que Bazaine ait redonné vie à l'impressionnisme.

— C'est un nouveau Monet, entend-on proclamer partout, dans les salons et les cafés. Mais un Monet « musclé », constructif...

Les prix de ses tableaux, d'après ce qu'on en chuchote de bouche à oreille, pourraient, en effet, laisser croire qu'il a, au moins sur le plan commercial, surclassé le vieux maître des *Nymphéas*.

Rien de bien neuf, par contre, sur le côté « expérimental » de la Seine, la rive gauche.

Chez Pierre Loeb (2), Macris, après Dufour et Callos, se consacre à une « peinture maison » dont la dominante semble être, depuis quelque temps, la teinte claire-mat qui convient au style de certains appartements modernes.

Chez Stadler (3), Serpan donne dans l'informel habituel avec une application qui s'apparente aux exercices d'hygiène systématique.

Le promeneur de la rive gauche aura de plus, cette semaine, le choix entre les multiples expositions de papiers collés et de couleurs tourbillonnantes qui égaient la rue de Seine, la rue Mazarine ou la rue des Beaux-Arts, les gouaches et petits formats de Reichel (4) dont l'art sensible s'apparente à celui de Klee sans en être, comme tant d'autres, une copie de second ordre, le charme angevin un peu désuet des paysages d'Azéma-Billa (5) et la ponctualité fantasque de Léonor Fini (6) dont le graphisme ne se lasse jamais de nous surprendre.

Reste l'exposition des « Aspects du paysage français au XIX^e^ siècle » (7). Un coin de marais peint par Ravier, à quelques centaines de mètres du château de Claudel, près de Morestel, y prouve que l'audace est une question de tempérament plus que d'époque.

(1) Maeght, 13, rue de Téhéran. — (2) 2, rue des Beaux-Arts. — (3) 51, rue de Seine. — (4) Jeanne Bucher, 9 *ter*, boulevard du Montparnasse. — (5) Ror Volmar, 58, rue de Bourgogne. — (6) La Gravure, 41, rue de Seine. — (7) Claude Aubry, 29, rue de Seine.

EXPOSITIONS

GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
KIKOÏNE
18, Av. MATIGNON

GALERIE A. G.
30, rue de l'Université - BAB. 02-21
LYDIA CONTI présente
LAGAGE
17 MAI 20 JUIN

Galerie Louise Leiris
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
André MASSON
ŒUVRES RECENTES ET ANCIENNES
Jusqu'au 25 mai
Ouvert tous les jours de 10 à 12 heures et de 14 h. 30 à 18 heures sauf lundi

Galerie du DRAGON
19, rue du Dragon
Charles-Henry FORD

GALERIE MAEGHT
BAZAINE
PEINTURES RECENTES

GALERIE DE FRANCE - 3, Fg-Saint-Honoré
ZAO WOU-KI

Galerie J. BUCHER - 9 ter, boulevard Montparnasse
REICHEL

Galerie DINA VIERNY - 36, rue Jacob (6e)
Exposition : POLIAKOFF, ATLAN, CHARCHOUNE, DUTHOO, HELMAN, PICHETTE, GILLET, DOUCET et André BAUCHANT

GALERIE LOUIS CARRÉ
LANSKOY
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - BAL. 07-21
PREMIERE EXPOSITION DE
JEF BANC

Galerie ROR VOLMAR
58, rue de Bourgogne
AZEMA BILLA
Jusqu'au 30 mai

Galerie ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-28
ANALOGIES : EXPRESSIONS NEGRES ET ART ACTUEL

ROR VOLMAR présente
34, avenue Matignon
Maurice BOUILLOT
Jusqu'au 27 mai

Galerie Kléber
24, avenue Kléber
Léon ZACK

Galerie DROUANT-DAVID, 52, Fg-St-Honoré
MARIA SAN MARTI

● Roger PEYREFITTE : *la petite histoire de quelques grands seigneurs.* ● *L'un des prix d'été à un ennemi des Egyptiens.* ● *D'un jeune auteur de 64 ans, un chef-d'œuvre d'humour noir : le malheur de naître Croate dans une civilisation de café-concert.* ● Alban BERG, *compositeur, savait aussi écrire.* ● *Pour* Denis de ROUGEMONT, *la bombe atomique est sans importance.* ● *La statuette païenne d'*Angus WILSON *révèle toutes les petites lâchetés qui composent un gentleman.* ● *Le temps n'a pas assourdi la voix de* Léon BLOY. ● *Dans les* « LETTRES NOUVELLES », *un philosophe polonais s'attaque aux idées reçues sur « la gauche ».*

Roger Peyrefitte ou l'Ordre de Malte comme si vous en étiez

CHEVALIERS DE MALTE
par Roger Peyrefitte,
Flammarion, 332 p., 675 fr.
L'ORDRE DE MALTE EN MÉDITERRANÉE
par C. E. Engel,
Le Rocher, 352 p., 1.100 fr.

ROGER PEYREFITTE

POUR le commun des mortels, l'Ordre de Malte ne représente qu'un souvenir, une ombre vague, la survivance de quelque chose de désuet. On sait à peine que la direction de cet ordre et la possession de son immense fortune ont été dans l'ombre, au cours des dernières années, l'objet d'une lutte implacable. Heureusement, nous avons M. Roger Peyrefitte, qui n'est point chevalier de Malte que je sache, mais chevalier de plume, brillant et courageux redresseur de torts. Bon apôtre, l'auteur des Clés de saint Pierre rend hommage au Pape et à la religion dans son avant-propos. Mais son propos est-il si respectueux ?

L'ordre que nous appelons de Malte, comme l'ordre des Templiers, remonte aux Croisades. Les chevaliers du Temple voulaient défendre la Terre Sainte, les chevaliers de Saint-Jean soigner et protéger les pèlerins qui s'y rendaient. A la faveur des grands mouvements de peuples et de capitaux, les deux ordres accumulèrent d'immenses fortunes. Quand la Terre Sainte fut perdue pour la Chrétienté, ils se replièrent, mais en conservant leur enviable puissance financière.

Napoléon et Toto

Reculant à contrecœur, pied à pied, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem s'installa en 1530 dans l'île de Malte. Ce que furent sa vie et son rôle jusqu'à sa capitulation en 1798 entre les mains de Bonaparte, on l'apprendra dans l'ouvrage consciencieux que Mme Engel vient de publier et qui se glisse dans nos bibliothèques dans le sillage du navire-amiral de Peyrefitte. Ce qu'il faut retenir, c'est que même après la chute de l'île, l'ordre reste souverain et reste riche.

Il reste souverain, un peu à la manière des chefs d'Etat en exil de la dernière guerre, il a son gouvernement, ses ambassadeurs, ses privilèges, ses décorations. Il reste riche d'une fortune qu'il utilise selon sa vocation en soutenant des hôpitaux, des léproseries, des camps de personnes déplacées. Ordre noble en même temps que religieux, il groupe la fleur de l'aristocratie européenne : mais souverain sans terre, religieux et mondain, avec ses prestiges et ses ridicules, ce grand corps ambigu et désuet est un excellent sujet de comédie. Il faut lire dans le livre de M. Peyrefitte comment le comique napolitain Toto, descendant des empereurs de Byzance, voulut entrer dans l'ordre ; comment Evita Peron était jalouse de la position de Mme Auriol ; comment le cardinal Spellman semble avoir substitué dans la branche américaine l'aristocratie du dollar à l'aristocratie du sang ; comment le ministre de l'Ordre à Paris était un haut dignitaire de la Maçonnerie, etc. Mais ces étourdissantes scènes de comédie ne peuvent faire oublier le drame.

Spéculation sur le blé

Le drame, c'est que si l'ordre excipe de sa souveraineté pour garder ses distances vis-à-vis du Vatican, le Vatican, de son côté, voudrait bien réduire cette indépendance sans dédaigner du même coup de mettre la main sur les biens temporels des chevaliers. Si nous en croyons la minutieuse chronique de M. Peyrefitte, et tout nous incline à penser qu'on peut l'en croire, profitant d'une malheureuse spéculation sur les blés argentins, depuis 1949 le cardinal Canali, le cardinal Tisserant et quelques autres princes de l'Eglise ont tout tenté pour faire à l'ordre de Malte à la manière romaine le coup de Philippe le Bel aux Templiers.

M. Peyrefitte nous présente d'une part les hauts dignitaires de l'ordre, grandes figures pleines de noblesse et de droiture. D'autre part, de grands dignitaires de l'Eglise qui, dans une suite interminable et confuse de manœuvres et de procès, ne reculent jamais devant un mensonge, un manquement à la parole donnée, une basse astuce de procédure, un chantage. Vingt fois tout semble perdu pour l'ordre, et vingt fois tout est sauvé lorsque intervient à la dernière minute, comme l'exempt dans Tartuffe, la volonté du Pape lui-même.

Tout le livre est dans cette lutte, et il faut bien le dire, malgré les dons de clarté et de style de M. Peyrefitte, son sens voltairien de la formule, le récit est parfois fastidieux : l'enjeu est aussi important que dans l'affaire des Templiers, oui, mais faute d'être éclairée par la flamme des bûchers ou la haute lueur de la sainteté, l'affaire ressemble davantage aux chicanes de procédure de Port-Royal dans ses mauvais jours, voire à une interminable affaire du Lutrin. Il y a quelque chose de révoltant dans la conduite de ces princes de l'Eglise, quelque chose d'exaltant dans celle de ces gentilshommes. Mais on finit par se demander si le mérite du livre malicieux et goguenard de M. Peyrefitte n'est pas de nous faire assister avec un peu de nostalgie au crépuscule sans fièvre d'un ordre sans chevaliers...

Robert KANTERS.

LA SEMAINE

Prix et cocktails

LE mois de juin, au point de vue littéraire, tend de plus en plus à devenir un second mois de décembre. D'abord par la profusion des prix, toujours très convoités, même si leur efficacité commerciale n'atteint pas celle du Goncourt, du Renaudot et autres Femina.

— Tu te dépêches un peu ?... On attend...

Cette manne en perspective provoque une réaction conditionnée chez les éditeurs : les cocktails littéraires. Un écrivain bien organisé a pendant le mois à venir son apéritif et son dîner assurés.

C'est, bien entendu, le Prix des Critiques qui retient l'attention. Les quinze critiques de ce jury semblent un peu désemparés : ils avaient trouvé un lauréat tout désigné dans la personne de Jean Lagrolet. Hélas ! ses *Vainqueurs du Jaloux* ont trouvé des fanatiques au *Prix de Mai*, qui comprend d'ailleurs parmi ses membres plusieurs critiques qui participent également au *Prix des Critiques* (Maurice Blanchot, Georges Bataille, Maurice Nadeau). Un conflit diplomatique est en perspective.

Signalons enfin la sortie du 200e roman publié dans la collection « *Feux croisés* », une des meilleures collections de littérature étrangère paraissant en France. Pour fêter cet anniversaire, les éditions Plon ont réuni plusieurs des écrivains que « *Feux croisés* » ont fait connaître chez nous, d'Ernst Junger à Nikos Kazantzakis.

PRIX

Origines

L'HISTOIRE COMMENCE A SUMER
par Samuel Noah Kramer,
Arthaud, 300 p., nombreuses illustrations. 1.980 fr.

LE Prix du meilleur livre étranger couronne d'habitude un roman contemporain. Cette année, le jury a innové : il a partagé son prix entre un roman russe paru il y a plus d'un siècle : *Dans les forêts*, de Melnikov-Petcherski (Gallimard), et *L'Histoire commence à Sumer*, par Samuel Noah Kramer.

Le titre du livre est déjà tout un programme. On sait qu'une guerre implacable sévit entre égyptologues et les spécialistes de la civilisation de la Mésopotamie, chacun revendiquant pour son domaine l'antériorité et ainsi l'honneur d'être aux origines de la civilisation humaine.

Pendant longtemps, les égyptologues semblaient l'emporter. Toute une école anglo-saxonne a essayé de montrer non seulement la priorité mais aussi l'universalité de la civilisation égyptienne, découvrant dans les contrées les plus éloignées du Mexique jusqu'à la Polynésie l'influence directe des constructeurs, artistes et géomètres égyptiens.

S.N. Kramer, qui est un des plus grands spécialistes contemporains de l'assyrologie, a fait plusieurs campagnes de fouilles dans le Proche-Orient

Une innovation Des livres reliés pour 250 francs

Cette nouvelle bouleverse les gens cultivés et les gens de goût, car il s'agit d'ouvrages de grands auteurs classiques et modernes, soigneusement présentés par le
« CERCLE DU LIVRE MONDIAL »

A titre d'essai, écrivez au LIVRE MONDIAL (serv. EX-56), 14, rue de Marignan PARIS (8e). Vous recevrez immédiatement un de ces ouvrages et une documentation complète. S'il ne vous plaît pas, vous le renverrez sans le payer. Sinon, vous le réglerez par la suite au prix de 200 francs.

NOËL CALEF
RECOURS EN GRÂCE
Un très beau drame humain où le symbole reste à la hauteur de la fiction.
un volume 500 F
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

et s'inscrit en faux contre cette théorie. Il évoque les disciplines les plus diverses : l'éducation, la diplomatie, le droit, la médecine, la philosophie, etc., et essaye de prouver que dans tous ces domaines une doctrine plus cohérente a été élaborée plus par les peuples de l'Euphrate et du Tigre que par les autres nations de l'Antiquité.

Il est certain que son livre ne convaincra pas les égyptologues irréductibles, mais il les fera réfléchir.

Le livre est magnifiquement édité. Il convient d'ailleurs de signaler les progrès considérables qu'a faits l'édition française au cours de ces derniers temps dans la publication des livres d'art. Signalons parmi les volumes les plus beaux parus au cours de ces derniers mois un *Angkor* (Arthaud), un *Egypte* (Armand Colin), *Le Monde de Carthage* (Corrêa), ainsi que la belle collection de Hachette *Dans les pas de...* qui nous permet de suivre le cheminement du Christ, du Bouddha, de Mahomet, des héros grecs et des Césars romains.

ALBAN BERG
Une vieille barbe

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

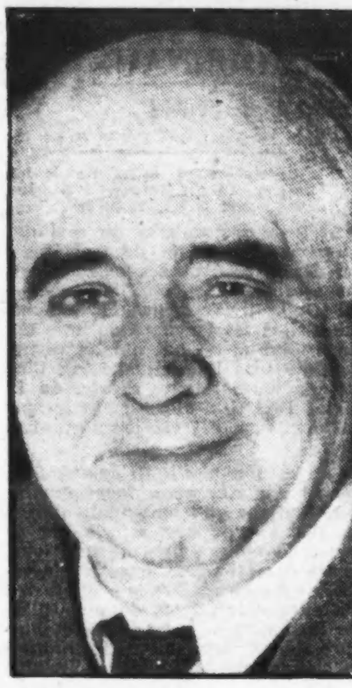
La civilisation du café-concert

LA découverte de cet auteur yougoslave, âgé aujourd'hui de 64 ans, est mieux qu'une révélation : c'est un événement. Karléja a publié des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des ouvrages de critique, des poèmes épiques et lyriques : en tout quatre-vingt-dix-neuf titres. Son œuvre, comme sa vie, témoigne.

La société croate dans laquelle il a toujours vécu est, en effet, le plus parfait exemple d'absurdité politique et de tragédie humaine qu'on puisse trouver en Europe. Karléja a été successivement soldat en Serbie, prisonnier en Hongrie, soldat autrichien sur le front russe, candidat de la IIIe Internationale à la Constituante de Belgrade, ami de Tito ; il est actuellement vice-président de l'Académie des Sciences et des Arts de Zagreb. Il a bouilli dans cette marmite de races, de forces, de renversements d'alliances, de désagrégations historiques et de poussées idéologiques qu'est l'ancien empire austro-hongrois, entre Serbes, Croates et Slovènes. Et il recrache en humour noir toute cette agitation des morts et des vivants, il s'éclabousse le cœur du sang qui coule dans les manuels d'histoire et de celui où pataugent les nouvelles générations de la révolution.

Colère sainte

Le premier récit de *L'Enterrement à Thérésienbourg* (1), qui donne son titre à un recueil qui en comprend six, montre admirablement comment et pourquoi Karléja a un besoin vital de sarcasmes. Le sarcasme est pour lui le lieu d'une vengeance sur le passé et le présent, la seule expression naturelle d'une vieille colère qui n'en finit pas de chercher à se libérer, l'unique vérité à dimension humaine dans un monde encombré de mannequins impériaux, de fantômes nationaux, de momies politiques et géographiques. Il brise les vitrines d'un musée que les visiteurs auraient encore tendance à croire respectable.



MIROSLAV KARLÉJA
Il n'y a pas de Paris

Karléja raconte le suicide du lieutenant Ramong, à la suite de la visite d'officiers japonais, le 22 mai 1909, au 17e régiment de dragons, dont la gloire remonte à Napoléon. Le lieutenant Ramong a fait un mauvais discours. En outre, il a fait cocu son propre colonel. Enfin, il est trop cultivé pour ne pas mépriser les officiers du fameux régiment. Mais nous ne sommes éclairés sur ce dernier point qu'à l'instant où le colonel, prononçant l'oraison funèbre du suicidé, insulte son cadavre et le déclare traître à la patrie pour cette raison, justement, que le lieutenant s'intéressait davantage à Descartes qu'à son régiment. L'histoire tiendrait en trente lignes ; il faut quarante pages à Karléja, qui sait ce qu'il veut, pour la mener à bout.

Et, dans cet espace, qui apparaît alors trop court, il démolit lentement, avec une froideur de bourreau chinois, tous les pantins militaires qui lui tombent sous la main. Il n'est pas un bouton de guêtre qu'il oublie et cette minutie balzacienne, acharnée, aboutit à un comique glacial qui saccage l'aristocratique, solennelle et théâtrale armée de Thérésienbourg. Ce faisant, l'auteur n'a pas élevé la voix une seule fois. A peine, parfois, l'a-t-on senti sourire du bout des dents, par exemple quand il révèle que la visite officielle du général nippon est une mystification.

Un autre pantin est au centre du deuxième récit : *Hodorlahomor le Superbe*. C'est un pantin de taille : Paris. Pendant toute son enfance, le petit Péro Orlitch, de Zagreb, a rêvé de Paris et en a fait la merveille des merveilles. A vingt ans, il débarque enfin dans son propre rêve. Et le Paris qu'il découvre n'est que boue, grisaille, faim, sang, mensonge, misère, injustice ! Alors Orlitch s'écrie : « *Tout n'est qu'un vide dégoûtant ! Il n'y a pas de Paris ! Paris est en nous !* » et tire six balles de revolver sur la ville.

Le malheur de vivre

Dans *Baraque cinq bis*, on voit le comte Maximilien Axchrode, de l'Ordre de Malte, directeur d'un hôpital militaire, dresser sa morgue, son onction et ses grandes attitudes au-dessus de mille cinq cents malades qui crèvent tandis que les dignes autorités se saoulent pour fêter un revirement militaire. Et l'un des blessés, crachant le sang, dit avant de mourir : « *Pourquoi suis-je venu au monde ? Naître dans cette stupide civilisation de café-concert, où il n'y a même pas de tristesse, où tout est opérette !* »

Ici, Karléja est moins sarcastique qu'hallucinant. Il l'est de plus en plus à mesure que nous avançons dans le volume, et de plus en plus amer, de plus en plus sceptique. Le « pouah ! » que prononce avant de mourir l'étudiant Vidovitch, dans *Baraque cinq bis*, est un cri de dégoût que pousse Karléja, bientôt, à chaque page. Et ce dégoût semble viser moins une caste que la vie tout entière. *In extremis* exprime un désespoir politique (« *la seule chose qu'il peut faire, c'est risquer sa vie personnelle et la perdre* »), *Vents sur une ville de province* exprime un désespoir devant la vie quotidienne (« *Kouketz se prit à penser que la vie était criminelle* »), *Le Cricri sous la cascade* traduit le désespoir devant la mort.

Karléja ne sourit plus. Les allusions qu'il multiplie à un jaillissement vers les étoiles, vers le bleu du ciel, le monde étant fermé, bloqué, ankylosé dans sa folie, le montrent crispé sur lui-même et obsédé par le définitif malheur de vivre plus que par la difficulté de bâtir un monde meilleur. Mais c'est alors qu'il découvre ses plus hautes ressources d'écrivain : puissant et douloureux, d'un lyrisme sobre et violent à la fois, maître de la réalité comme de ce qui la dépasse.

Gabriel VENAISSIN.

(1) ENTERREMENT A THERESIENBOURG, par Miroslav Karléja, traduit du yougoslave par Antun Polanscak. Ed. de Minuit, 288 pages, 690 fr.

MUSIQUE

Un précurseur

ECRITS D'ALBAN BERG

traduits et commentés par Henri Pousseur. Domaine Musical, Editions du Rocher, un vol. 178 p.

CES « Ecrits d'Alban Berg » constituent le troisième volume de la collection du Domaine Musical, dirigée par Pierre Souvtchinsky.

On sait que la jeunesse musicale de notre temps, dont il n'est pas question de contester ici les authentiques conquêtes dans le domaine proprement sonore, considère qu'Anton Webern se trouve à peu près exclusivement à l'origine de sa propre orientation. Quelques-uns de ces jeunes compositeurs, les Français surtout, accordent d'autre part une certaine importance à Debussy ; mais, dans l'ensemble, les moins de trente-cinq ans ne sont pas loin de reléguer Schönberg et Berg parmi les vieilles barbes. Henri Pousseur est manifestement de ceux-là.

Ainsi, à propos de l'analyse, par Alban Berg, de la « Rêverie » de Schumann, Pousseur écrit (p. 42) : « Il est remarquable que, parmi les analyses qu'il nous a laissées, la seule qui ne concerne pas sa musique ou celle de Schönberg s'applique justement à une œuvre romantique allemande. Ce fait, peut-être dû au hasard, n'en est pas moins signifiant. ».

Or l'analyse de la « Rêverie » de Schumann par Berg n'est nullement due au hasard ; elle n'est pas non plus « signifiante », dans le sens tendancieux que Pousseur donne ici à ce mot ; il suffit de lire l'article traduit par Pousseur, intitulé « L'impuissance musicale de la *Nouvelle Esthétique* de Hans Pfitzner », pour se rendre compte que cette analyse devait nécessairement prendre place dans cet article de polémique contre Pfitzner, parce que ce dernier avait employé, dans sa « Nouvelle Esthétique », la même « Rêverie » pour en tirer des arguments contre la musique atonale et ses recherches théoriques.

Il reste, de ce livre, les écrits mêmes de Berg, quelques analyses intéressantes de Pousseur, signalant avec adresse quelques-unes des coordonnées historiques les plus frappantes de la musique de notre temps et découvrant, non sans quelque artifice, telles contradictions plus ou moins inconscientes entre les écrits théoriques de Berg et sa démarche de compositeur. En réalité, ces contradictions sont inexistantes, car Pousseur les établit à la lumière de l'expérience de 1957, au lieu de placer les écrits et les œuvres dans la perspective de leurs dates de publication, ce qui lui aurait permis de découvrir les liens logiques qui les unissent.

ESSAIS

Orient-Occident

L'AVENTURE OCCIDENTALE DE L'HOMME

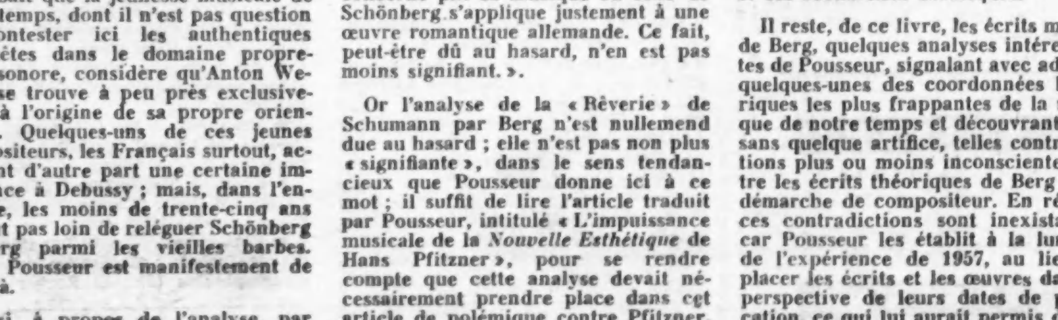
par Denis de Rougemont. Ed. Albin Michel. 270 pages, 840 francs.

NOS savants se prennent au sérieux : ils croient de bonne foi que la bombe atomique va mettre un terme à l'histoire et qu'elle supprimera l'humanité. C'est aller un peu vite en besogne...

Pour justifier son optimisme, Denis de Rougemont retrace *L'Aventure occidentale de l'homme* et tient à montrer que notre crainte de la fin du monde n'est pas neuve : elle fait partie de l'angoisse européenne. « *De Nicée à la bombe atomique, l'homme européen, somme toute, a peu changé.* »

Sans doute, Rougemont se veut-il plus sensible aux ressemblances qu'aux différences, sans doute ses vues sont-elles superficielles et souvent contestables ; du moins paraît-il tomber juste lorsqu'il retrouve, identiques au cours des siècles, les principes de l'angoisse dont nous croyons souffrir. Les clercs du moyen âge, les théologiens des conciles, les philosophes appelaient d'un autre nom leur tourment, mais la souffrance était la même, congénitale à la pensée européenne.

→



On peut même diagnostiquer chez l'Occidental trois maladies incurables dont aucune n'est vraiment mortelle, il est vrai : le goût de la passion, la hantise de la révolution et le prurit nationaliste. Or, seule, une image lyrique de l'Histoire, semblable à celle du père Hugo, peut nous faire illusion. En fait, dès que nous cessons de croire à cette Histoire-là, nous cessons de nous sentir solidaires !

Pour Denis de Rougemont, le vrai problème du XX[e] siècle n'est pas celui de la bombe atomique. C'est celui de la confrontation de l'Orient et de l'Occident. Si l'on tient à trouver notre temps extraordinaire, cessons de lorgner vers les laboratoires, car les découvertes des savants ne nous en apprennent pas plus sur l'avenir que les discussions théologiques d'autrefois. Non, mieux vaut se tourner vers l'Orient.

Car le drame de l'Occident ne tient pas à la grandeur du suicide que, selon certains, il préparerait, mais à celui d'une culture qui voit des peuples neufs vêtir ses costumes abandonnés et défendre des valeurs auxquelles l'Europe ne croit plus guère. Aujourd'hui, la foi naïve dans le progrès, la science et le nationalisme étroit, on ne les trouve plus en Europe, on les découvre chaque jour en Asie ou en Amérique.

Si « *tout se ramène en apparence au dialogue millénaire de l'Occident pauvre, populeux, mais religieux, et de l'Occident profane, riche et minoritaire* », un étrange ballet se déroule sous nos yeux : au moment où l'Orient découvre le sens de l'efficacité, l'Occident découvre celui du loisir. Et derrière le loisir, une religiosité qui rend l'Europe perméable à toutes les mystiques. Etrange paradoxe qui fait le sens du livre de Rougemont. « *L'unification relative des deux moitiés de l'humanité va-t-elle désormais s'opérer sous le signe d'ailleurs ambigu du progrès technique et social* » auquel l'Occident a cessé de croire ?

REVUES

L'utopie et la gauche

APRES « Preuves » et les « Temps Modernes », c'est aux « Lettres Nouvelles » d'ouvrir ses colonnes à la révolution polonaise. Cependant, là où les deux autres revues se sont souciées de déstalinisation, les « Lettres Nouvelles » suggèrent une vaste remise en question.

Ainsi, le texte de Leszek Kolakowski est sans doute l'étude la plus importante que les jeunes socialistes des démocraties populaires aient pu produire à la fin du stalinisme. Il est significatif que Kolakowski appelle son texte : « Qu'est-ce que la gauche ? »

Kolakowski est soucieux surtout de définir l'idée d'une gauche révolutionnaire qui ne s'accroche plus aux mythes marxistes éculés ou sociaux-démocrates vieillis.

Pour fonder plus solidement son analyse, Kolakowski est amené à réhabiliter cette idée d'utopie que les staliniens et les socialistes « scientifiques » pensaient avoir détruite pour toujours : « la gauche ne peut pas renoncer à l'utopie ; en effet, l'utopie est une force réelle, alors même qu'elle n'est qu'une utopie ».

On voit alors ce que cette analyse apporte de généreux et de neuf : au lieu de ressasser de vieux slogans et de s'attarder à brûler de l'encens sur la tombe de Marx, Kolakowski va de l'avant : la force des révolutions d'hier ne tenait-elle pas à ce qu'elles n'avaient jamais été faites au nom d'un dogme ? On retrouve en lisant Kolakowski certaines idées du Trotsky de 1906 qui se méfiait d'un bolchevisme générateur de dictature et de terreur. On y trouve surtout la tentative la plus précise connue jusqu'à ce jour pour régénérer l'idée de révolution perdue dans la cuistrerie des débats orthodoxes et pervertie par le dogmatisme de la terreur. L'utopie, plus que la science, a aidé les révolutionnaires polonais ou hongrois.

● « Résistance des intellectuels en Pologne » est le titre de la conférence que donnera M. Sandauer, lundi 27 mai, à 18 heures, au Collège Philosophique, 44, rue de Rennes.

JOURNAUX

Moi à perpétuité

JOURNAL DE LÉON BLOY

Présentation et notes de Joseph Bollery. Ed. du Mercure de France, 432 pages, 1.200 fr.

TANT de journalistes du moi ont passé une partie de leur vie à user des crayons sur les pages de carnets secrets que Léon Bloy semble d'abord se livrer à un pur automatisme. Mais ses journaux intimes ont une origine et un but qui les distinguent de tous les autres. Léon Bloy tint son journal toute sa vie, du 1[er] janvier 1861 (il a alors quatorze ans) au 20 octobre 1917 (15 jours avant sa mort).

Il s'y est toujours senti condamné : d'abord par son père, fonctionnaire si méthodique qu'il entendait obliger son fils à ordonner sa vie par le moyen de notes prises chaque jour, ensuite par lui-même, dont la vie véritable eut pour limites la grotte noire d'un silence intérieur, d'une méditation incessante coupée de toute autre expression et incapable de se traduire en comportements visibles. Rédigé sur des agendas commerciaux, l'almanach Hachette ou encore un agenda-buvard publicitaire offert par le « Bon Marché », le journal perpétuel de Léon Bloy est rigoureusement intérieur à son œuvre. Il figure d'abord le point de départ de cette œuvre, il l'alimente ensuite et enfin se confond avec elle.

Il y a quarante ans que le dernier mot de cet interminable cahier intime a été écrit mais on n'en lit en 1957 aucune ligne refroidie. Jamais Léon Bloy n'apparaît comme l'auteur qui se retire de lui-même ou de ses livres en cours de rédaction pour jeter un regard objectif, soigner sa pose ou léguer aux autres le jugement qu'il désire leur voir porter sur lui. Tout est encore au présent, tout vient des entrailles, d'une tension, d'une bataille, d'un affrontement. Ces pages sont pleines d'histoires d'argent, sordides et plates, de faits divers, de menues misères ? Oui, mais un grand mouvement les soulève et un feu les grille.

Quand Léon Bloy commence par écrire : « *Il nous reste à peine vingt francs...* » ne vous attendez pas à un détail domestique noté en style administratif, car il poursuit : « *...pour attendre le Jugement dernier* ».

Quand il mentionne : « *Longue lettre d'un éditeur me démontrant qu'il n'a rien à se reprocher* », ne vous attendez pas à une réflexion pratique qui se suffit à elle-même. Car Léon Bloy ajoute : « *Je le sais. Tous les éditeurs sont sans reproches. C'est un privilège qu'ils ont en commun avec les femmes et les domestiques.* » Ce ton, cette colère, cette puissance dans l'aphorisme, cette grandeur dans l'accusation, on les retrouve mille fois.

Le mot que prononce le plus souvent Léon Bloy est le mot *ignoble*. Comme le Journal serait monotone s'il ne montrait qu'un mauvais coucheur aux prises avec son mélange d'encre et de bile ! Mais Léon Bloy est seul, misérable, orgueilleux et il se dresse contre le monde entier. Et sa voix suffit à couvrir les rumeurs, les grincements et les ricanements. Bientôt, on n'entend plus que cette voix. Et elle fait résonner le monde.

Treize fois Napoléon

● « Les Espions de Napoléon », de Jean Savant (Hachette), constituent le treizième ouvrage que cet auteur consacre à l'empereur. Non pour le glorifier, mais pour en détruire le mythe. Il s'emploie ici à montrer le rôle politique et militaire des mouchards que Napoléon essaima dans l'Europe entière. Façon de dire : les victoires militaires et les réussites diplomatiques que vous attribuez au grand homme, ce sont de vulgaires espions qui en sont les auteurs. Vous le preniez pour un génie ? Ce n'était qu'un flic. Vous lui prêtiez une vue puissante et une vision profonde ? C'est qu'il regardait par le trou de toutes les serrures européennes. C'est souvent passionnant, mais malgré les treize livres de Jean Savant, Napoléon reste Napoléon.

On vous en parlera

La statuette païenne

ATTITUDES ANGLO-SAXONNES

par Angus Wilson.
Stock, 339 pages, 750 fr.

AUGUS WILSON

SELON toute apparence, le roman d'Angus Wilson se développe autour d'une enquête policière. En 1955, le professeur Middleton s'avise qu'il s'est peut-être fait, quarante ans plus tôt, le complice involontaire d'une fraude historique : l'obscène statuette païenne se trouvait-elle vraiment dans le tombeau de l'évêque ? Découverte qui n'a pas cessé de bouleverser les médiévistes anglais, allemands, français, etc. Mais s'il y avait Khanular ? On comprend qu'il ne soit plus question de sérénité pour le professeur. Ni de confort. Nouvel Œdipe, le professeur lui-même mène l'enquête. Le voilà qui part à la recherche du temps perdu.

Un gentleman

Pour s'apercevoir que tout ce temps a été en effet perdu et que, oui, tel Œdipe, il est le premier coupable. Sans doute n'est-ce pas lui qui a glissé la statuette dans le tombeau — mais il s'agit bien d'une statuette et de la réputation d'un évêque du VI[e] siècle. La découverte du professeur est autrement importante, autrement vitale. La mauvaise conscience a fait tache d'huile : c'est tout son passé qui se révèle inconfortable — un passé de raté. Le présent aussi. Le brillant professeur Middleton est un raté de soixante ans, et de la pire sorte : un raté conscient. Ratage que sa vie de famille, que sa vie professionnelle, que ses amours. Il s'est fait, il a fait illusion. Voilà le réveil. L'obscène statuette païenne, obligeant à la rétrospection, n'a été que l'occasion de ce réveil. Le professeur a la bouche amère.

C'est qu'il retrouve ici une vérité bien décevante pour les historiens, médiévistes ou non : tout est jeu d'apparences. Et derrière les apparences les plus socialement solides se dissimulent (obscène petite statue) les mille petites lâchetés ou vilenies qui composent les existences confortables, sinon heureuses. Il faut traverser ces apparences comme Lewis Carroll nous invite à traverser les miroirs. Ne pas être dupe des attitudes. Cette traversée du miroir est d'autant plus révélatrice que les attitudes sont ici anglo-saxonnes — c'est-à-dire d'une nation où compte beaucoup ce que les anglophiles appellent le confort moral et intellectuel, et les anglophobes l'hypocrisie — et que le professeur Middleton (« gentleman, c'est-à-dire gentil petit bourgeois civilisé », dixit Angus Wilson), se trouve, dans cette nation, à un endroit de l'échelle sociale où les attitudes sont tout.

En somme, l'erreur est source de vérité, et la fraude source de sagesse. Un autre professeur (de géographie celui-là), M. Le Trouhadec, nous l'avait appris.

Traverser le miroir en compagnie d'Angus Wilson est un voyage inconfortable et savoureux. Inconfortable parce que Angus Wilson est impitoyable ; ne respecte rien, traque les positions fausses, transperce le dialogue banal ou mondain pour en éclairer les dessous — mêlant les subtilités proustiennes de l'analyse psychologique à une science du dialogue qui rappelle Ivy Compton-Burnett ; savoureux parce que tout est baigné d'humour, voilant la mélancolie : l'humour, suprême attitude anglo-saxonne.

CETTE SEMAINE EN LIBRAIRIE

● **Poésie.** — Saint John Perse : **Amers** (Gallimard) : Merveilleux — comme toujours.

Patricia Guillermaz : **La Poésie Chinoise** (Seghers) : Anthologie. Des origines à nos jours.

● **Philosophie.** — Martin Heidegger : **Qu'est-ce que la philosophie ?** (Gallimard).

● **Politique.** — **La Révolte Hongroise** (Pierre Horay). Les émissions radiophoniques de tous les postes hongrois pendant la révolution d'octobre.

● **Journaux.** — Maurice Chaplan : **Main Courante** (Grasset). Prix du Journal Intime.

● **Voyages.** — Jean Cocteau : **La Corrida du 1[er] mai** (Grasset). Notes espagnoles.

● **Essai.** — Roger Ikor : **Mise au net** (Albin Michel). Contre la littérature contemporaine.

● **Classiques.** — W.T. Bandy et Claude Pichois : **Baudelaire devant ses contemporains** (Ed. du Rocher).

L'HISTOIRE AU PRÉSENT
F. LALLEMAND
le journal de bord de
MAARKOS SESTIOS
" ...hallucinant ".
E. HENRIOT (Le Monde).
L'HISTOIRE AU PRÉSENT
F. LALLEMAND
le journal de bord de
PYTHÉAS
" L'ensemble m'a procuré beaucoup de plaisir, c'est une bien spirituelle résurrection du passé"
R. KEMP (Nouvelles Littéraires)
L'HISTOIRE AU PRÉSENT
I. OLAGUE
le journal de bord de
JEAN DE LA COSA
Second de Christophe Colomb
" Un extraordinaire roman maritime ".
J. PRASTEAU (Le Figaro).
L'HISTOIRE AU PRÉSENT

JULES ROY
l'homme à l'épée
1 vol. 260 pages 290 fs
nrf

VU A PARIS

● UN sac-pochette souple en toile de jute à poignée de cuir escamotable : 1.600 fr. (*Sarlat*, 116, rue La Boétie.)

● Une pochette de toile : 1.250 fr., et des escarpins assortis à talons bas (4 cm) : 1.250 fr., tous coloris. (*Au Printemps*.)

● Des espadrilles fabriquées au pays basque, brodées ou incrustées de perles multicolores : 1.200 fr. (*Cedric*, 11, faubourg Saint-Honoré.)

● Des ballerines chinoises en velours noir brodées de perles de couleur : 1.950 fr. (*Cedric*, 11, faubourg Saint-Honoré).

● Un grand sac fourre-tout en toile « pied de poule » beige et blanc bordé de cuir marron : 4.800 fr. (*Pepin*, 136, boulevard Saint-Germain.)

● De ravissants sacs italiens en raphia tressé à 700 fr. ; les babouches assorties : 895 fr. ; le petit chapeau : 350 fr. (*Galeries Lafayette*, rayon sacs italiens.)

PAS CHER

SI l'on en croit le printemps, les robes ne pourront pas sortir seules cet été. Dès qu'il ne fait pas parfaitement beau et chaud on éprouve le besoin de porter une veste ou un manteau par-dessus les robes légères, sans parler des cardigans charmants à la campagne, mais un peu sport si l'on reste en ville. Madame Express vous signale cette semaine un très bon manteau d'été. Il est en grosse cotonnade rayée vert et bleu-marine ou rouge et bleu-marine. Cache-poussière classique il a cependant l'avantage de se fermer par un bouton, ce qui évite d'avoir à le tenir avec la main. Les manches peuvent être portées longues avec une fente ou trois-quarts avec un large revers. Joli de couleurs et bien coupé, à 9.500 francs il n'est vraiment pas cher. (Modèle Clara Noël, en vente chez Aurore, 195, faubourg Saint-Honoré. Tailles du 36 au 46. (Expédition hors Paris contre remboursement.)

ESSAIS

A la poêle

Madame Express a mis à l'essai cette semaine :

Une poêle imprégnée aux silicones (modèle LUB. Fabrication ARDOR).

● PRÉSENTATION : Excellente. Poêle en fonte d'aluminium, assez lourde, que l'on a bien en main. Son fond très plat a été étudié pour que cet ustensile puisse être utilisé aussi bien sur une cuisinière électrique qu'à la flamme du gaz.

● EMPLOI : Simple. Cette poêle a été conçue pour pouvoir être utilisée sans aucun corps gras. Grillades et poissons sont aussi excellents. Mais rien ne s'oppose à ce que l'on s'en serve comme d'une poêle ordinaire, en y faisant fondre une graisse quelconque.

● ENTRETIEN : Délicat. Il faut prendre la précaution de ne jamais frotter l'intérieur de cet ustensile avec une éponge métallique ou une brosse trop dure afin de ne pas rayer ou attaquer l'imprégnation aux silicones.

● NOS REMARQUES : Même nettoyée avec précaution, il arrive qu'à la longue l'intérieur soit abîmé. Le fabricant se charge de la remettre en état.

Prix : 2.935 fr. (petit modèle 24 cm.). Remise à neuf, environ 1.000 fr. (*Au Grillon*, 24, bd des Batignolles.)

Nous la notons 17/20.

RECETTE

Thon frais en papillote

— 700 gr de thon frais.
— Huile. Papier sulfurisé.
— Un bouquet de persil.
— 4 ou 5 échalotes.

● Couper le poisson en tranches de deux centimètres d'épaisseur ● Préparer le hachis d'échalotes et de persil ● Huiler abondamment un côté du papier sulfurisé (autant de feuilles que de tranches) ● Le garnir avec le hachis ● Placer dessus le poisson et assaisonner ● Enveloppez-le bien et attachez les deux extrémités ● Faire cuire sous le gril pas trop près de la flamme 20 à 25 minutes ● Sortir le papier ● Mettre bien le hachis et le jus de cuisson sur le plat de service ● Entourer de quelques petites pommes nouvelles cuites à la vapeur.

VACANCES

VOICI les 16 questions que l'on se pose pour les prochaines vacances d'été et les réponses que vous attendez.

1 Quand les enfants seront-ils libres de partir ?

Officiellement, le 13 juillet au soir et jusqu'au 30 septembre inclus. En fait, du 1er au 13 juillet sont prévues des activités dirigées. Les élèves pourront en être dispensés sur demande écrite des familles adressée au chef de l'établissement.

2 Quels sont les avantages dont on peut bénéficier pour le voyage ?

● SI VOUS PRENEZ LE TRAIN : vous avez le choix, selon votre situation entre :

— le billet de famille : 75 % de réduction,
— le billet populaire de congé payé : 30 %,
— le billet touristique : 20 ou 30 %,
— le billet combiné fer-autocar : 20 à 30 % fer et 10 % autocar,
— le billet de groupe : 30 ou 40 %.

Les gares ou bureaux de voyage vous fourniront tous les détails sur ces réductions.

● SI VOUS PRENEZ L'AVION : prenez toujours un aller-retour ; il représente une réduction de 10 %.

Le crédit aérien, pratiqué notamment par Air France, peut vous permettre d'entreprendre un long voyage trop onéreux autrement. Il fonctionne de la façon suivante :

— Paiement comptant de 25 % du prix total du voyage.
— Le reste en 3, 6, 9 ou 12 mensualités qui ne peuvent jamais être inférieures à 4.000 fr., frais de crédit compris.
— Le crédit est accessible à tout Français titulaire d'un compte en banque, d'un compte de chèque postal ou pouvant fournir le nom et l'adresse d'un avaliste.
— Le coût du voyage ne peut être inférieur à 20.000 fr. mais cette somme peut représenter plusieurs billets.

3 Quand peut-on retenir sa place pour le voyage ?

● DANS LE TRAIN : 21 jours à l'avance. La location coûte 100 francs. On n'est plus obligé d'acheter d'abord son billet.

● DANS L'AVION : les places sont automatiquement réservées lorsqu'on achète son billet. Celui-ci est valable un an. Il y a intérêt à s'y prendre au moins un mois à l'avance, et à préciser le jour du retour pendant la pleine saison.

4 Quel poids de bagages peut-on emporter en franchise ?

● EN TRAIN : 30 kg par personne, 20 kg par enfant de 4 à 10 ans. Pour les bagages non enregistrés, pas de limite. La S.N.C.F. enlèvera vos bagages enregistrés à domicile. Il suffit de prévenir la gare au moins vingt-quatre heures à l'avance. A Paris, téléphonez à LAB 92-00.

● EN AVION : 20 kg en classe touriste, 30 kg en 1re classe. Au-dessus, on paye en supplément 1 % par kilo, calculé sur la base du billet de première.

→

ILS ONT EU DES IDÉES

LA Fête des Mères (dimanche 26) est entrée dans les mœurs et divertit grandement... les enfants. Dans des genres différents, deux idées à signaler :

● La boutique-mystère des Galeries Lafayette, où les enfants s'adressent directement à la vendeuse en lui disant : « J'en veux pour tant... » (de 100 à 1.000 fr.).

Le paquet est fait en coulisse : d'où le « mystère » car Maman, même si elle est présente, ne sait pas ce qu'il y a dedans (eau de Cologne, vaporisateur, mouchoirs, boite à poudre, papier à lettres, etc.).

● Polydor édite un disque microsillon où le R. P. Riquet, André Maurois, le professeur Mondor, René Floriot et Françoise Giroud parlent chacun, pendant quelques minutes, de leur mère.

le parfum le plus précieux du monde
Shuit-huit
STERLÉ
PARIS

*
"Vive le Rhovylon",
lavé le soir,
sec le lendemain,
plus de repassage !

Short homme ceinture élastique 4.100 frs
Robe plissée infroissable 6.250 frs

JACQUES
MARAUT
175 Bd PÉREIRE ★ WAG. 29-76

Pour l'été
PILLOT

Nombreux magasins à Paris
et en Banlieue
CABINETS DE PÉDICURES :
88 rue de Rivoli - 2 Bd Haussmann

VALROSE
habille les jeunes filles
ACTUELLEMENT ROBES COCKTAIL ET DE CORTÈGE
44, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

LE FLIRT

Madame...

Le "flirt" ce jeu exquis d'amoureuse escrime auquel vous excellez d'instinct, évoque la fleur et le fleuret...

Est-ce pour vous rappeler que le parfum est, aux mains de la femme, une arme d'un irrésistible piquant ?

Choisissez "Flirt" de PINAUD, c'est la botte secrète qui assurera le succès de vos armes... le triomphe de vos charmes...

Paris-Pressing
NETTOYAGES EN DEUX HEURES
sans augmentation de prix
229, r. du Fg-St-Honoré MAC. 14-14 (Ternes) — 73, bd Voltaire ROQ. 03-54

Marie-Martine
COUTURE-SPORT
8, rue de Sèvres - VIe
BAB. 18-44

Quilichini
STRESA, escarpin de luxe forme italienne.
Tous coloris .... 4.800 fr.
Sac assorti depuis .... 3.000 fr.
86, rue La Boétie (8e) - St-Philippe-du-Roule

Premières Communions et Baptêmes
...une adresse intéressante à retenir : Confiserie R. GESSLER, 41, rue Beaubourg. ARC. 01-24. PRIX DE GROS. Splendide collection de boîtes, bonbonnières, corbeilles et bouquets de dragées pour la table, dragées excellentes, confiserie, chocolats, biscuits, conserves des marques les plus renommées

5 Comment louer une voiture sans chauffeur ?

La Chambre Syndicale du Commerce et de la Réparation de l'Automobile : KLE 63-74, peut fournir la liste des maisons spécialisées.

Voici deux exemples de prix, fournis par Touring-Cars, 4, avenue Carnot, Paris-17e :

Dauphine : 30 jours, 58.800 fr.
Packard : 3.100 fr. par jour.

Il faut naturellement posséder son permis de conduire, mais les agences fournissent des bons d'essence selon les besoins.

6 Comment avoir une voiture sur place malgré le manque d'essence ?

● ON PEUT FAIRE TRANSPORTER LA SIENNE PAR LE TRAIN. — Par exemple, pour une 203 Peugeot :

Paris-Nice : 15.800 fr. aller, 6.000 fr. retour, départs tous les jours ;
Paris-Bayonne : 13.800 fr. aller, 13.800 fr. retour, départs tous les jeudis.

● ON PEUT RETENIR UNE VOITURE DE LA S.N.C.F. — Elle vous attendra à l'arrivée, mais la location est limitée à trois jours.

Le forfait s'établit à 1.750 fr. par jour pour 60 km. quotidiens, et il faut verser une caution remboursable de 30.000 francs.

S'adresser pour Paris à TRI 38-32, poste 2866, et dans les grandes gares de province.

7 Quels sont les prix de pension des hôtels ?

Les hôtels classés « luxe » ont toute liberté. Les autres appliquent un barème dont voici quelques exemples, fournis par la Section Nationale de l'Hôtellerie saisonnière :

Hôtel 4 étoiles : 2.625 à 6.000 fr. selon les catégories A, B ou C.
Hôtel 3 étoiles : 1.625 à 3.300 fr. selon les catégories A, B ou C.
Hôtel 2 étoiles : 1.220 à 2.215 fr. selon les catégories A, B ou C.
Hôtel 1 étoile : 960 à 1.680 fr. selon les catégories A, B ou C.

8 Combien d'arrhes faut-il envoyer pour une réservation à l'hôtel ?

Il n'y a pas de règle absolue. Certains hôteliers exigent 5 jours de pension complète, d'autres beaucoup moins ou même pas du tout s'ils connaissent déjà le client.

En principe, les arrhes sont perdues en cas d'annulation. Il n'y a pas non plus de délai légal pour annuler une réservation. Si l'hôtelier peut prouver qu'il n'a pas pu relouer la chambre dans les mêmes conditions, il est en droit d'exiger des dommages-intérêts.

9 Quel temps fera-t-il cet été ?

Nous voudrions bien le savoir. Il n'existe aucune prévision sérieuse... mais des assurances (voir réponse n° 13).

10 Où peut-on camper et à quelles conditions ?

Il y a en France 5.000 terrains de camping reconnus, mais 500 seulement sont aménagés. Sur tous les terrains privés, on peut installer sa tente, à condition d'avoir obtenu l'accord du propriétaire, sous peine d'amende de 100 à 600 fr.

En outre, dans les régions très fréquentées, les départements côtiers ou forestiers, les forêts domaniales, il faut posséder une licence de camping. Cette licence est délivrée par un club et coûte 1.000 fr. Elle offre trois avantages :

— une assurance contre les dégâts que peut causer le campeur,
— une pièce d'identité,
— l'appui d'un club.

S'adresser à la *Fédération Internationale des Clubs de Camping*, 218, bd St-Germain, Paris-7e, LIT. 30-03, ou au *T.C.F.*, 65, av. de la Grande-Armée, Paris-16e, PAS 62-65.

Il ne faut pas confondre ces camps où l'on ne passe généralement qu'une ou deux nuits et les villages de vacances où l'on peut séjourner plusieurs semaines sans aucune licence de camping ; pour ces villages, on peut s'adresser à la Direction Générale du Tourisme, 8, av. de l'Opéra, OPE 99-34, qui fournira la liste des organisateurs.

En haut : *La grande bourse en agneau très souple* (2.995 *fr.*, SARLAT, 116, *rue La Boétie*) *et les chaussures à petits talons tenues aux pieds par deux bandes de cuir élastique* (5.300 *fr.*, CEDRIC, 11, *rue du Faubourg-Saint-Honoré*).
Au-dessous : *Le sac en deldy calf beige clair* (4.900 *fr.*, *création Dofan*, ART DU CUIR, 18, *boulevard Saint-Michel*) *et les chaussures en chevreau « écorce de bouleau »* (6.990 *fr.*, WINDSOR, 24, *rue Royale*).

11 Comment faire voyager l'argent de vos vacances ?

● EN CHÈQUE POSTAL DE VOYAGE : les titulaires d'un C.C.P. peuvent obtenir dans les 48 heures un carnet de chèques postaux de voyage pour le territoire français. Ces chèques se présentent sous forme de coupures de 5.000, 10.000, 20.000 et 50.000 fr. ; ils sont nominatifs et payables dans tous les bureaux de poste.

● EN CHÈQUE DE VOYAGE : les grandes banques émettent des chèques-coupures de 5.000 à 50.000 fr. qui seront pris en paiement par la plupart des hôtels français.

On peut naturellement les changer aux guichets de la succursale locale de la banque qui les a émis.

Peuvent s'en procurer aussi bien les titulaires d'un compte en banque — le compte approvisionnant les chèques — que les non-titulaires qui achèteront les chèques aux guichets de la banque émettrice.

● LE TRAVELLER-CHECK (*pour l'étranger*) : les banques et les grandes agences de voyages émettent des chèques qui représentent tout ou partie de l'allocation en devises étrangères. Ils portent le numéro du passeport et sont acceptés dans les hôtels, par les transporteurs et même certains magasins.

● LE BON POSTAL (*pour la Suisse et l'Italie*) : les P.T.T. émettent pour la Suisse et l'Italie des

Jean Été
BIJOUTIER - ORFÈVRE - HORLOGER
DE PÈRE EN FILS DEPUIS 1852

Cadeaux sélectionnés
Cadeaux de bon ton
Cadeaux de qualité
Cadeaux précieux
spécialiste de la bague
de 3.000 frs à 2.000.000 de frs
85, av. du Général Leclerc, Paris

WEEK-END
TUNMER
TAILLEUR LIN garnitures jersey fil, jupe droite, très mode... 14.900
et tous les Korrigan-Lesur
CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Ouvert les lundis après-midi de Juin
TUNMER VOUS ÉQUIPE
5, PL. SAINT AUGUSTIN PARIS

MODE

« Combien d'escarpins, combien de bottillons... »

De très jolis objets de toutes couleurs sont dans toutes les vitrines. On les nomme chaussures bien que leurs fabricants ne paraissent pas avoir sérieusement considéré le fait que les chaussures sont faites pour y placer des pieds.

« Combien d'escarpins, combien de bottillons sont partis heureux pour des courses lointaines... » de plus en plus pointus, c'est-à-dire de moins en moins adaptés à l'architecture du pied ?

Aussi n'y a-t-il pas deux femmes sur dix, vierges de cors et de durillons, qui ne retirent discrètement leurs chaussures sous la table dès que le temps est lourd, ou qui ne portent des chaussures déformées quand le pied a eu raison du cuir.

Considérations inutiles sans doute, puisqu'il faut bien porter des chaussures et qu'il faut bien les prendre où elles se trouvent.

Au bouleau

Donc, parmi ces ravissants objets une nouveauté fait fureur : la teinte « bouleau », beige très clair et très doux.

Portées avec une robe de même couleur, c'est bien joli... et parfaitement salissant.

Il y a donc deux techniques d'achat : la chaussure très bon marché qui vivra le temps où l'on aura envie de « bouleau »... ou la chaussure de bonne qualité que l'on pourra faire teindre lorsqu'elle sera défraîchie ou lorsque sera passé le temps de la robe beige (les teinturiers spécialisés font des merveilles dans ce domaine).

Si les chaussures s'amenuisent, les sacs, eux, grandissent. Si on ne possède pas une batterie de sacs, attention au très grand format qui écrase les femmes petites, et qui « déshabillent ».

Nous avons photographié pour vous quelques chaussures et quelques sacs dans les tons clairs à la mode, particulièrement réussis par rapport à leur prix, et Madame Express a interrogé un spécialiste de l'entretien.

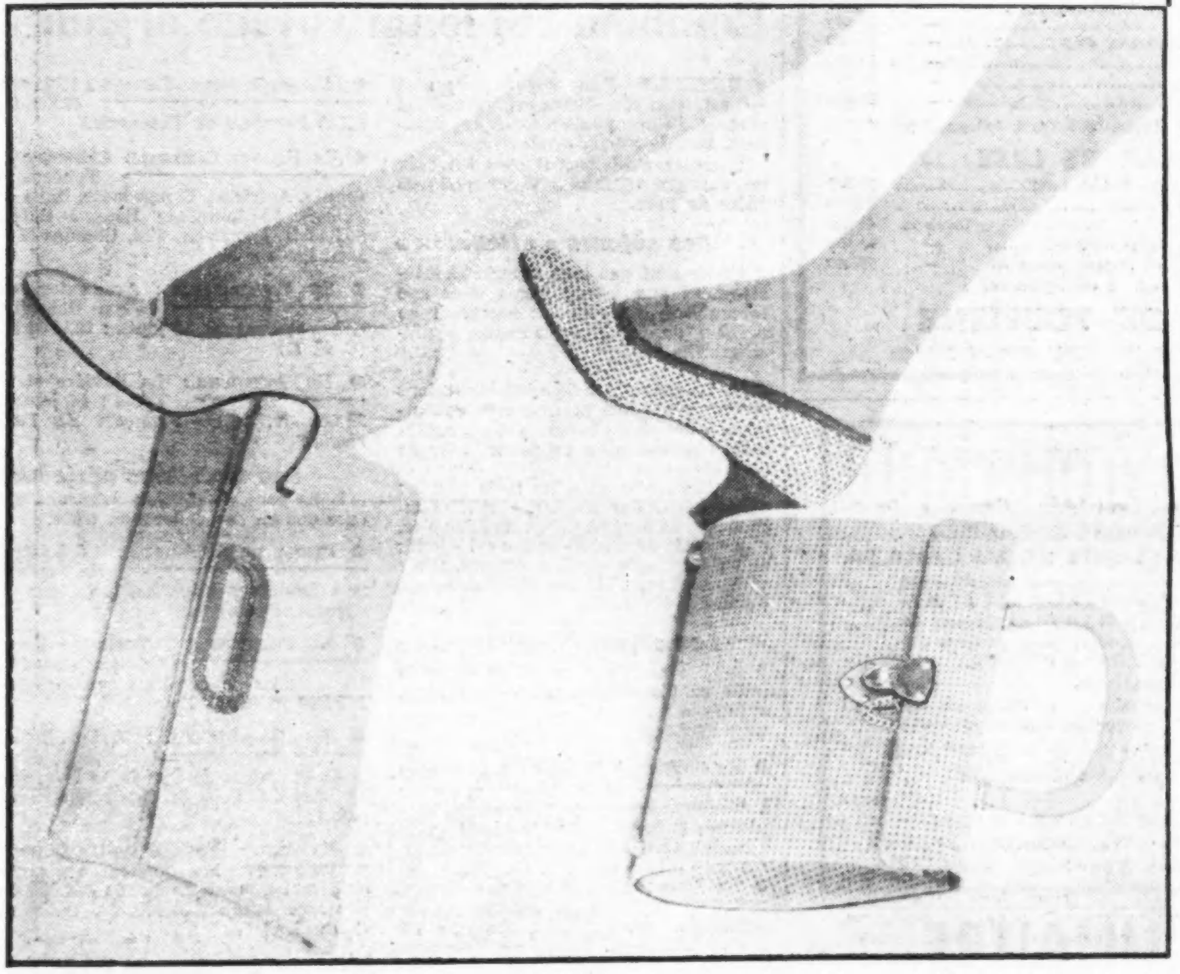
Voici ses conseils :

L'entretien

- Ne jamais porter des chaussures ou un sac neufs sans les cirer auparavant. La moindre tache d'eau est absolument indélébile sur un cuir non ciré.
- Ne jamais utiliser de cirage incolore, quelle que soit la couleur du cuir, mais un cirage du même ton (les marques Saphir et Mojau proposent des gammes de coloris très étendues). Le cirage incolore délave la couleur du cuir.
- Le chiffon employé doit être parfaitement propre et utilisé à plat sans le chiffonner pour faire briller les chaussures. Il faut en principe changer la face du chiffon employé jusqu'à ce que celui-ci reste parfaitement propre. A ce moment-là, le cirage ne tache plus jamais les vêtements, ce qui est important, surtout pour un sac.
- Pour les taches grasses, les couvrir avec de la farine (attention au talc s'il est parfumé, les substances chimiques peuvent faire des taches), laisser la farine cinq ou six heures, au bout de ce temps, la tache devrait avoir disparu. Sinon la frotter légèrement avec du « Mir » pur.

Pour les taches noires, essayer de les frotter légèrement avec du trichloréthylène en vente dans les pharmacies. Ne jamais utiliser l'essence.

Pour les chaussures de daim, frotter très légèrement la tache avec du papier de verre double zéro.



A gauche : *La pochette carrée en shantung* (3.990 *fr.*, FRANCK ET FILS, 80, *rue de Passy*) *et les escarpins italiens en shantung* (4.950 *fr.*, BALLY, 146, *Champs-Elysées*).
A droite : *Le sac en lanières de cuir tressées* (6.500 *fr.*, BORGIA, 58, *rue Pierre-Charron*) *et les chaussures en lanières de cuir tressées qui peuvent être exécutées en mélant deux coloris* (6.900 *fr.*, QUILICHINI, 86, *rue La Boétie*).

bons postaux comparables aux chèques postaux de voyage du service intérieur. Les bons sont payables dans les bureaux de poste suisses ou italiens.

12 *Comment régler vos quittances en votre absence ?*

Les titulaires d'un C.C.P. ou d'un compte en banque peuvent faire domicilier à leur banque ou aux chèques postaux leurs quittances de gaz, d'électricité ou de téléphone, soit définitivement, soit pour la durée de leur absence.

13 *Comment éviter les risques « vacances » ?*

On peut se prémunir contre les accidents, le vol, l'incendie, et même contre le mauvais temps en vacances. Les conditions varient selon les compagnies. Cependant, pour l'assurance mauvais temps, par exemple, la prime à payer environne 6 % du prix total de pension pour la famille.

L'assurance doit être souscrite au moins une semaine à l'avance. Elle

(*Suite page* 30)

CROISIÈRES AÉRIENNES
• Aux îles de la **Mer Indienne**
JAVA, BALI et SINGAPOUR
avec le concours de la **K. L. M.**
19 juillet - 14 août
• Au cœur de l' **Afrique :**
RHODESIE, ZANZIBAR, KENYA, CONGO BELGE, A.-E. F.
avec le concours de l' **U. A. T.**
14 juillet - 8 août
Daro Voyages
3, rue Boudreau - PARIS (9e)
RIC. 77-29

FIRVOX
La qualité qui parle
VOUS PRESENTE SES MODELES
RADIO-AUTO (complets)
RA 28 - 6 lampes .... Frs. 50.055
RA 37 PR - 4 lampes .... Frs. 31.950
PORTATIFS
A LAMPES 2 gammes .... Frs. 24.700
A TRANSISTORS 2 gammes . Frs. 34.900
ELECTROPHONES
4 vitesses .... Frs. 34.950
•
COMPAGNIE FRANÇAISE INDUSTRIELLE RADIO-ELECTRIQUE
37, rue de la Chine - PARIS (20e) - MEN. 03-31

Union des Etudiants Juifs de France
6, rue Lalande (14e) - SEG. 60-21
Corse
du 11 juillet au 1er septembre
Les Houches
du 15 juillet au 11 août
Voyages en Israël
Séjours en Kibboutz
Séjours libres
Bourses de vacances

Qui dit voyages, dit :
GUIDES BLEUS
HACHETTE Consultez votre libraire

Pour vos vacances
LA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE
VOUS PROPOSE
SES VOYAGES FORFAITAIRES EN AMÉRIQUE DU NORD
18 ITINERAIRES DIFFERENTS - A PARTIR DE 133.000 FRANCS
★
SES VOYAGES CIRCULAIRES AUX ANTILLES
GUADELOUPE - MARTINIQUE - BARBADE
TRINIDAD - PORTO-RICO - VENEZUELA
A PARTIR DE 151.470 FRANCS
COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE
PARIS : 6, RUE AUBER - OPEra 02-44 - RIChelieu 97-59
LONDRES : 20 COCKSPUR STREET - NEW YORK : 610 FIFTH AVENUE
ET LES AGENCES DE VOYAGES AGREEES

→

couvre les risques : pluie, froid, manque de soleil. Le remboursement s'effectue selon un pourcentage fixé à l'avance et correspondant au nombre de jours de pluie, de froid ou de manque de soleil.

14 *Quelles sont les formalités pour aller à l'étranger ?*

● Il faut avoir un passeport : si le passeport n'est pas indispensable pour passer certaines frontières (Belgique, Allemagne fédérale, Suisse, Monaco, Luxembourg), il l'est pour obtenir des devises pour n'importe quel pays.

● Le passeport se demande : — dans la Seine : au commissariat de police du quartier ou à la préfecture de police : 2, rue de Lutèce ;

— dans les autres départements : à la mairie du domicile ou à la préfecture du département.

Ces bureaux vous indiqueront également les pièces à fournir. Il faut 48 heures au minimum si l'on s'adresse à la préfecture, une quinzaine de jours par la mairie ou le commissariat. Juin et juillet sont les périodes de presse.

Le passeport coûte 2.000 fr., il est valable 3 ans. Délai : de 48 heures à 15 jours.

● Il faut parfois un visa : *Espagne :* 1.500 fr. ; *Portugal :* 1.215 fr. ; *Yougoslavie :* 700 fr. (Dans les consultats respectifs.)

15 *Combien peut-on emporter d'argent à l'étranger ?*

Depuis le 2 février dernier, les Français ont droit :

— à *une seule allocation de devises par an,* égale à 35.000 fr, quel que soit le nombre de voyages et de pays visités dans l'année ;

— à 20.000 fr. en billets français, sauf pour l'Espagne où cette somme est portée à 60.000 fr. Ces billets peuvent être négociés à l'étranger ou réimportés librement.

● Attention : un voyageur qui n'a pas prélevé, à l'occasion d'un voyage, la totalité de l'allocation de 35.000 fr. ne peut en aucun cas prélever le reste pour un autre voyage.

Toutefois, l'allocation peut être fractionnée en plusieurs monnaies étrangères. Si vous allez, par exemple, en Italie par la Suisse, vous pourrez obtenir des francs suisses et des lires, mais le total ne devra pas dépasser les 35.000 fr. de votre allocation.

16 *Où faire vérifier sa voiture avant le départ ?*

Dans les « Centres de Sécurité Routière » où seront vérifiés gratuitement les organes de direction, les freins, les projecteurs, avertisseurs, essuie-glace, etc.

Il existe actuellement quatre centres fixes : à Paris, Charleville, Lille et Arras, et 25 centres mobiles en province. S'adresser aux Automobiles-Clubs régionaux.

Combien coûte un voyage organisé

L'INTERET d'un voyage organisé est, bien sûr, d'être organisé, mais surtout d'être payable en francs français. Pas de soucis de devises.

Il existe évidemment tous les prix en voyages organisés. Voici quelques idées de prix.

Les séjours « étudiants »

Ils ne sont pas tous réservés exclusivement aux jeunes, mais c'est une formule de célibataire : logement en maison de jeunes, chambres à plusieurs lits.

● En Italie : A Amalfi : logement dans une maison très confortable : douches, bains, salle de lecture, terrasse, piste de danse, salle de cinéma.

— Trois séjours dans trois régions différentes : *Lac Majeur, Venise, Yougoslavie,* 23 jours à partir de 35.000 fr.

A partir de 23.500 fr pour 15 jours et 29.500 fr pour trois semaines. (Voir et Connaître, 174, rue Saint-Jacques, Paris-5e.)

Les séjours « petits prix » à l'hôtel

Ils sont généralement assez courts, organisés à titre publicitaire par quelques agences.

● En Grèce : A Rhodes : avec excursion à Lindos et escale à Athènes. Voyage par bateau au départ de Brindisi. Huit jours de Paris à Paris : 48.460 fr. *Tourisme Français.*

● En Espagne : Sur la Costa Brava, à 60 kilomètres de Barcelone, pension, vin compris, 10 jours : 20.900 fr. *Tourisme Français,* 96, rue de la Victoire, Paris.

● Aux Baléares : 21 jours dans la « Cité-Jardin » située à 4 km de Palma : 24.450 fr. *Club Français de Tourisme,* 11, boulevard Montmartre, Paris (2e).

Les circuits en autocar

● Les capitales nordiques : 11 jours. Prix de Hambourg à Hambourg : 59.900 fr. *Tourisme Français.*

● En Italie : Toute l'Italie par la Suisse, Venise et jusqu'à Capri : 17 jours : 81.500 fr. *Compagnie Française de Tourisme (C.F.T.)* 4, place de la Madeleine, Paris.

● L'Espagne en 18 jours : de Perpignan à Hendaye : 79.200 fr. (*Club Français de Tourisme.*)

● L'Espagne par le Levant : 16 jours, 49.800 fr. (*Club Français de Tourisme.*)

● En Europe Centrale (Allemagne, Tchécoslovaquie, Autriche, Yougoslavie, Italie et Suisse) 15 jours de Bâle à Bâle : 55.300 fr. (*Voyatlas,* 116, Champs-Elysées, Paris.)

● En Yougoslavie : Avec extension en Bulgarie, Grèce et Turquie. 25 jours : 123.700 fr. (*C. F. T.*)

● En Autriche : La Bavière et le Tyrol : 14 jours : 33.500 fr. (*Club Français de Tourisme.*)

Les croisières aériennes

Elles sont combinées avec des excursions en car, bateau ou train.

● Palma de Majorque : 16 jours de Toulouse à Toulouse. (*Voyatlas,* 116, Champs-Elysées, Paris.)

● Au Portugal : Départs de Paris tous les samedis. 15 jours excursions comprises : 135.900 fr. (*C. F. T.*)

● En Scandinavie : Avion Paris-Stockholm, train et bateau en Suède et Norvège. 10 jours : 116.500 fr. (*Tourisme Français.*)

● En Inde : Voyage culturel pour les jeunes, logement en hôtels simples, 35 jours : 195.000 fr. Formule luxe : 290.000 fr. (*Voir et Connaître.*)

● En Afrique noire : Rhodésie, Zanzibar, Kenya, Congo belge, A.-E.F., 22 jours : 595.000 fr. (*Daro Voyages, 3, rue Boudreau, Paris.*)

Les croisières maritimes

● En Grèce : La Grèce et ses iles : plusieurs départs par mois de Gênes. Retour à Marseille, 18 jours : à partir de 80.000 fr. par personne. (*C.F.T.*)

● En Méditerranée : Ile d'Elbe, Naples, Sicile, Sardaigne et Corse, croisière à bord d'un yacht de plaisance : de Nice à Nice, 12 jours, à partir de 54.000 fr. (*Lasry,* 16, rue de la Paix.)

● En Scandinavie : Les fjords avec le « Stella-Polaris ». 15 jours : à partir de 102.000 fr. (*C.F.T.*)

Les Croisières Bleues

12 JOURS A BORD DU SUPER-YACHT
« STAR OF MALTA »
NICE - VILLEFRANCHE - PORTO FINO - ILE D'ELBE - CIVITAVECCHIA
ISCHIA - NAPLES - CAPRI - PALERME - TERRA NOVA - AJACCIO - NICE
DEPARTS : 30 juin - 14, 28 juillet - 11, 25 août - 8, 22 septembre
Places disponibles de 53.900 à 156.800 francs

LASRY

16, RUE DE LA PAIX, PARIS - Tél. : OPE. 06-89 et 72-98
GEP

LES PLUS BELLES VACANCES

SEJOURS DE VACANCES
Une, deux et trois semaines

EN ESPAGNE (Iles Baléares)		Depuis Fr.	19.800
	(Costa Brava)	—	22.250
EN ITALIE (Riviera, Côte Adriatique, Golfe de Naples, etc.)		—	18.500
EN AUTRICHE (Tyrol)		—	11.200
EN GRECE (Xylocastron)		—	31.650
EN YOUGOSLAVIE (Côte Dalmate)		—	30.900

Et un grand choix de stations françaises : (Corse, Côte d'Azur, Bretagne, Alpes, etc.)

VOYAGES EN CAR DE LUXE

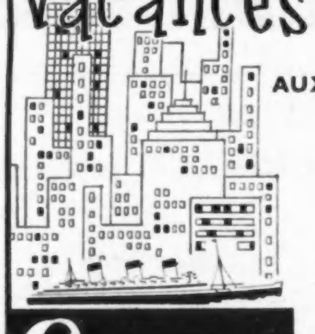
Jours			
7	LACS SUISSES ET ITALIENS (de Paris à Paris)		29.850
7	TOUTE LA SUISSE (de Paris à Paris)		30.850
10-16	TOUTE L'ITALIE	Depuis Fr.	46.800
11-14-16	A TRAVERS L'ESPAGNE (de Bayonne à Bayonne)	—	34.900
16	LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE (Bayonne à Bayonne).	—	58.900

Brochures gratuites sur demande et renseignements :

Cie FRANÇAISE DE TOURISME

18, PLACE DE LA MADELEINE - PARIS (8e) - OPE. 97-93 - RIC. 77-09

Vacances en Amérique



VOYAGES ORGANISÉS
AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA
Traversée en mer en classe cabine sur le "QUEEN ELIZABETH" ou le "QUEEN MARY" avec départ de Cherbourg, ou en première classe sur le "SAXONIA" ou l'"IVERNIA" avec départ du Havre.
Visite de New York, Washington, les Chutes du Niagara, Montréal et Québec
22 jours. Prix à partir de **295.000 francs**
NOTICE SUR DEMANDE

Cunard

6, RUE SCRIBE - PARIS 9e
TÉL. OPÉ. 22-30
et aux Agences de Voyages
C 156

VOIR et CONNAITRE

NOS GRANDS VOYAGES A TRAVERS L'EUROPE

ESPAGNE Castille, Andalousie, Levant, Catalogne	32.800	16 JOURS
AUTRICHE Toutes les Provinces d'Autriche et les Dolomites	37.600	15 JOURS
ITALIE Pise, Lucques, Florence, Naples et Rome	35.000	15 JOURS
ALLEMAGNE Bade, Wurtemberg, Bavière, Hesse, Rhénanie	39.500	15 JOURS
YOUGOSLAVIE Venise, Rijeka, Split, Dubrovnik	33.900	23 JOURS
SCANDINAVIE Suède, Norvège et Danemark	65.000	14 JOURS
POLOGNE Toutes les Provinces Polonaises, l'Allemagne et la Tchécoslovaquie	65.000	21 JOURS
TCHÉCOSLOVAQUIE Toute la Bohême, l'Allemagne et l'Autriche	52.000	14 JOURS
Les Iles CANARIES Croisière Maritime au départ de Barcelone	55.500	21 JOURS
Toutes les INDES Croisière Aérienne - Les hauts lieux de l'art hindou	195.000	31 JOURS

Prix forfaitaires TOUS FRAIS COMPRIS de Paris à Paris

Pour recevoir les programmes détaillés de ces voyages, écrire (avec timbre pour la réponse) à

VOIR et CONNAITRE

ASSOCIATION DE TOURISME AGRÉÉE PAR LA DIRECTION GÉNÉRALE DU TOURISME

13, Rue de Laborde, PARIS VIIIe - LAB. 54-87

Permanence QUARTIER LATIN : 174, Rue Saint-Jacques, PARIS Ve - ODE 72-21

Où que vous alliez dans le Monde
payez votre voyage le plus juste prix

voyez WATA-VOYATLAS
ORGANISATION MONDIALE DE VOYAGES

Bureaux dans 165 villes de 60 pays

à PARIS, 116, Champs-Elysées - BALzac 25-80

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Suite de la page 2

Entre les mains du chef

Voici un texte de Jaspers, écrit en 1930, qui me paraît particulièrement adapté à la situation actuelle. Je tiens à rappeler que Karl Jaspers, philosophe allemand contemporain, s'est vu chasser de son pays par Hitler pour avoir trop clairement dénoncé le régime nazi (1).

« Lorsqu'il y a de nombreuses tâches à accomplir et que personne ne sait vraiment de quoi il s'agit et où l'on veut en venir, et lorsque chacun est perplexe sur ce qu'il doit vouloir, on voit se développer la dissimulation de l'impuissance. Ceux qui ont en main la direction des affaires et qui ont ainsi une position qui leur assure leur propre existence, font appel à l'unité et à la responsabilité, ils exigent une pensée sobre : d'après eux, il faut compter avec les faits tels qu'ils sont donnés, il faut éviter de se perdre dans la théorie mais agir de façon pratique, il faut écarter toute politique d'agacement mutuel mais combattre l'ennemi extérieur avec tous les moyens dont on dispose ; et avant tout il faut remettre tous les intérêts de la communauté entre les mains du « chef » qui saura tirer le parti le meilleur de la situation donnée. Mais celui-ci, tout en se donnant l'apparence du courage, ne sait pas lui-même dans son for intérieur, ce qu'il veut ; il se maintient dans sa position et laisse aller les choses, n'osant prendre une décision réelle en aucune circonstance. »

Guy de LANOUVELLE,
Paris.

(1) « La situation spirituelle de notre époque », p. 91.

« Nous avons faim »

Nous ne nous étions pas préparés à une manifestation de cette violence. Et pourtant nous savons à présent, nous avons su tout de suite, que nous étions prêts. Ces deux heures de fuites et de brutalités nous ont révélé avec l'évidence d'une expérience concrète tout ce que nous pensions plus ou moins obscurément depuis quelques mois. Elles nous ont révélé aussi la signification profonde de nos revendications syndicales.

Avant tout, cette manifestation nous a surpris par son caractère de violence (...) La charge à la baïonnette n'était pas destinée à exterminer les étudiants, bien sûr — mais à mater définitivement ce qui était avec évidence une explosion de colère collective.

En effet, lorsque le Président de la Fédération des Etudiants de Paris nous a demandé de nous disperser, tout au début de la manifestation, nous avons tout de suite su que c'était impossible. Nous ne l'avions pas prémédité, et pourtant nous savions désormais que nous n'étions pas venus seulement pour cette augmentation de trois francs, insuffisante par elle-même à arrêter la grève du personnel. Nous étions là parce que nous avions faim, certes — mais aussi pour protester contre l'indifférence du gouvernement à notre égard : les bourses, rares, maigres et versées avec des mois de retard ; les fausses solutions de démocratisation comme le projet des I.P.E.S. que l'on nous imposait par décret ; le retard apporté au vote du collectif budgétaire. Cette jeunesse que l'on est trop content d'utiliser en Algérie, dont on sait qu'elle se prépare à être les médecins, les ingénieurs, les professeurs de demain, on lui refuse les moyens de vie et d'études convenables. Nous avons eu le sentiment que l'on se moquait de nous, au nom de cette guerre d'Algérie dont nous sommes tout de même les premiers à faire les frais. Ce n'est pas par hasard que nous avons crié : « Guy Mollet, démission ! ». Nous savions bien que nous n'étions pas là pour faire la guerre aux policiers mais pour témoigner de l'écœurement que nous ressentions. Au-delà des policiers, nous visions les responsables — à travers les conditions de vie qui nous sont faites, nous avons pris conscience de l'état général du pays, et de l'impuissance du gouvernement face à une situation qu'il a créée lui-même, voulue.

En vérité, nous avons faim. Mais pas seulement des repas de restaurants universitaires. Et les policiers ne s'y sont pas trompés, ni le gouvernement qui a envoyé deux mille policiers pour mater deux mille étudiants.

LE BUREAU DU GROUPE D'ÉTUDES DE PHILOSOPHIE,
Sorbonne.

Prospérité américaine

J'ai lu la très intéressante étude, pleine d'aperçus originaux, de votre éminent collaborateur, M. Sauvy. Elle contient une juste réfutation de certaines théories auxquelles s'accrochent encore les économistes classiques et souligne quelques erreurs grossières de leurs prévisions. Toutefois, il me semble qu'il subsiste des points faibles dans la démonstration de M. Sauvy, surtout par omission (...)

Il n'a pas assez appuyé sur le caractère un peu singulier, paradoxal même, de cette prospérité qui tient au fait que l'économie américaine s'est transformée en une vaste entreprise d'assistance mondiale (...)

Le budget américain consacre chaque année des milliards de dollars à cette assistance à l'étranger. Comme elle s'opère, en majeure partie, sous forme de fournitures de matériel et de produits américains, les usines travaillent à plein, l'agriculture arrive à écouler sa production, la masse des salaires et des revenus s'accroît, le budget récupère une bonne partie de ses générosités par les impôts qui frappent ces salaires et ces revenus.

Sans doute, la dette publique augmente en même temps. Les prix ont tendance à monter. Il y a des signes manifestes d'inflation. Mais tant que le monde sera avide de fournitures américaines, tant que le gouvernement américain sera disposé à en livrer gratuitement ou à crédit, il ne peut y avoir de véritable récession aux Etats-Unis ni la primauté du dollar être mise en discussion (...).

La question qui se pose est de savoir pendant combien de temps les contribuables américains, qui ne bénéficient pas directement de la propriété artificiellement créée, accepteront de payer de lourds impôts pour couvrir les charges de l'aide à l'étranger et si, la situation internationale se modifiant, cette aide ne deviendrait pas moins désirable à la fois pour les uns et les autres.

Ce qui est sûr, c'est que les dirigeants de la politique et des affaires aux Etats-Unis sont pris entre la peur de la guerre et la crainte d'une crise économique que provoquerait une vraie détente internationale (...).

On s'explique ainsi que ces dirigeants aient tendance à entretenir partout la psychose du danger communiste, danger d'ailleurs non imaginaire, mais contre lequel ils emploient des procédés qui « frôlent parfois l'abîme » et font une politique qui mine les positions de leurs alliés, dont ils ont pourtant besoin, notamment sous prétexte d'anticolonialisme.

L'espérance des Américains est d'arriver, sans guerre, à la désagrégation du monde communiste, ce qui, avec le temps, n'est pas impossible à la condition de ne pas toujours « frôler l'abîme ». Alors s'ouvrirait devant eux l'immense marché d'un milliard d'habitants, aujourd'hui fermé. Mais la résignation des Américains à l'existence du monde communiste me paraît improbable.

L. S.,
Paris.

On dansera...

Les élèves de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort organisent le dimanche 26 leur garden-party traditionnelle, dans le parc de l'école, et nous prient d'en informer nos lecteurs.

Au programme : concours hippique, présentation de la collection Carven, Georges Ulmer, Guylaine Guy, etc., et des orchestres qui feront danser de 14 h à l'aube.

Entrée 1.200 fr. Etudiants 800 fr. Métro : Charenton-Ecoles.

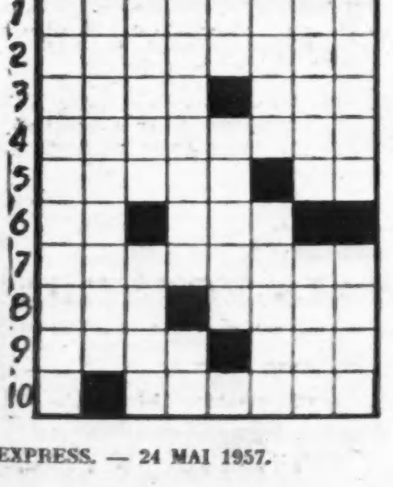
L'amicale des lecteurs de « l'Express » de Toulouse se réunira le lundi 27 mai, à 21 heures, au Café Borios, place du Capitole.

Tous les lecteurs de « l'Express » sont invités à cette réunion.

Il sont informés en outre qu'une permanence de l'amicale se tiendra tous les mercredis, de 17 h. à 19 h., au Café Florida, place du Capitole.

Mots croisés n° 84

Horizontalement : 1. Pays dont les puînés sont célèbres. — 2. Victime d'un jeune archer. — 3. Ce qu'a fait le visage, dans l'émotion. Descend dans la pampa et le llano. — 4. Entre Noyon et Chauny. — 5. Borde la face. Les plus fréquentes de tout discours. — 6. Demi-adverbe ou demi-adjectif. Marque la cadence à Woolwich. — 7. Préfère l'intervention à la liberté. — 8. Dans une raison sociale britannique. Livre au public. — 9. Pas plus heureux avec ses filles que le père Goriot. Peut parfois faire apprécier le mal. — 10. Recherché par le petit club sportif ou par l'artiste besogneux.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	R	E	T	E	L	L	E
2	R	O	L	E	T	■	A	V
3	A	M	U	L	E	T	T	E
4	C	E	■	L	I	R	E	■
5	O	■	P	U	N	I	R	A
6	N	I	O	R	T	A	I	S
7	N	O	N	E	■	I	T	A
8	I	N	A	■	B	E	E	R
9	E	■	N	Y	O	N	■	E
10	R	E	T	E	N	T	I	T

Solution du n° 83

Verticalement : I. Mit au monde une fameuse fourchette. — II Feu pas très vif et assez rapidemeint éteint. — III. Sa femme reçut de mauvais conseils de son double. D'où devraient partir certains arbres. — IV. C'est lui qui assure l'ordinaire. Particule pour la seconde opération. — V. Son livre bénéficie de multiples et inégales collaborations. — Entre la Savoie et le Piémont. — VI. Dirigea, sans, pour cela, posséder. Inspira, avec Phèdre, un de nos classiques. — VII. Mettre des entraves. Divisé comme le trèfle. — VIII. Migration mal organisée. Comporte un point d'inflexion.

VENTE FORCEE

Après 36 ans d'existence

HORTENSE

est

EXPROPRIÉE

et

DISPARAIT...

SAMEDI 25, LUNDI 27, MARDI 28
MERCREDI 29 et VENDREDI 31 MAI

APERÇU DE QUELQUES PRIX

POUR DAMES et JEUNES FILLES	Valeur	
Robes lainage, modèles classiques et couture	25.000	14.900
Robes printanières, grand choix de coloris	20.000	6.900
Robes et ensembles jersey, modèles ville et sport	15.000	6.900
Ensembles 7/8, qualité Hortense	18.900	7.900
Tailleurs couture pour dames, draperies de luxe	19.900	8.900
Chemisiers pour le printemps, tous coloris	4.900	1.900
Jupes droites et plissées, très élégantes	7.900	3.900
Manteaux été et hiver, modèles classiques et couture	19.900	7.900
Lodens mode, coloris nouveaux, réversibles	15.000	5.900
Popelines pour dames, tous les coloris de la saison	10.000	4.900
Vestes néo-daim, coloris mode, existent en toutes tailles	18.000	9.900
Déshabillés soie, nylon, rayonne, modèles en vogue	18.900	6.900
Pull-overs laine, coton perlé, coupe mode, nuances mode	5.900	2.900

Et tout un lot très important de gants, bas, écharpes, bijouterie fantaisie

En garantie de décote, les nouveaux prix sont marqués au crayon rouge

DARON

anciennement Faubourg-Saint-Honoré

DISPARAIT EGALEMENT

et met en vente ses collections réputées de prêt à porter

APERÇU DE QUELQUES PRIX

POUR HOMMES et JEUNES GENS		
Costumes pure laine, tous coloris mode, garantie Daron	20.000	12.500
Pantalons en flanelle pure laine et draperie de qualité	4.900	2.500
Vestes belle qualité, coupe très soignée, unies, fantaisie	12.000	6.900
Blazers, le vêtement à la mode pour le printemps et l'été	16.000	9.900
Imperméables et popelines garantis, droits, croisés, raglan	12.000	6.900
Pardessus demi-saison, coupe anglaise de grand luxe	29.000	16.900
Manteaux gabardines pure laine, réversibles ou forme classique	18.000	9.900
Lodens de très haute classe, unis et fantaisie, d'importation	20.000	12.000

Et tout un lot très important de cravates, chemises, pulls chaussettes, écharpes à des prix absolument imbattables

REVENDEURS S'ABSTENIR

OUVERTURE TOUS LES JOURS de 9 h. 30 à 19 h. 30 sans interruption

Matériel à vendre et à enlever rapidement

HORTENSE et DARON

ANGLE RUE DES CAPUCINES ET RUE CAMBON
FACE A L'OLYMPIA

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

19 MAI

« POURQUOI avons-nous démissionné ? » Ce tract de l'équipe nationale de la Route (branche aînée des scouts de France) m'a été adressé de plusieurs côtés. Quelques-uns attendent donc que je dise mon mot. Les raisons que j'aurais de persévérer dans le silence sont les mêmes qui m'avaient retenu naguère de commenter la démission du président de l'Association Catholique de la Jeunesse Française. Cette jeunesse a ses raisons, la hiérarchie a les siennes et je ne saurais feindre, en cette histoire, d'être un esprit non prévenu, — il faudrait écrire : une nature non prévenue, ayant toujours d'instinct, et dès l'adolescence, répugné à l'embrigadement.

Quand je m'y essayais, je finissais toujours par casser les brancards. Le Barrès de « Sous l'œil des Barbares » et de « L'Ennemi des Lois » ne m'avait que trop poussé à suivre ma pente. Que j'étais jaloux de mon autonomie ! Je revois ce président de l'A.C.J.F., dans le jardin du 104 de la rue de Vaugirard (où je présidais moi-même un groupe d'étudiants) qui me prend par le bras, et longuement me chapitre, tandis que je songe à part moi : « Tu peux causer, mon bonhomme ! » C'était un jeune avocat éloquent et gracieux que nous admirions beaucoup et qui s'appelait Gerlier. Votre Eminence se souvient peut-être de cette conversation ? D'un écart, j'évitai le lasso, mais sans m'éloigner de la prairie, ni ce jour-là ni plus tard, et, après cinquante années, j'y pais encore.

JE suis donc à la fois, dans le débat, juge et partie et préférerais me taire... Quelques lignes pourtant de ce tract m'étonnent et m'irritent. « Que sortira-t-il de la crise des mouvements de jeunesse ? demandent les Routiers. Si le bâillon se resserre, nous allons assister à la déception de beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles livrés à eux-mêmes. Certains risquent d'être à jamais perdus pour une vie militante : rebutés par l'éventail actuel des partis politiques, trop jeunes pour entrer dans toutes les préoccupations des mouvements d'adultes, ils peuvent se laisser aller à des tentations anarchistes sans lendemain ou chausser prosaïquement leurs pantoufles. »

EH bien ! non, vous vous en allez, mais pour trouver mieux. Il y a un âge (qui chez certains peut durer toute la vie) où il est bon de marcher dans le rang et un autre où il convient de sortir du rang si la grâce nous y pousse et si la force nous en est donnée. Que de vocations dans le chrétien ! Celle de rester et d'obéir aux mots d'ordre a sa grandeur ; pourtant, je trouve plus beau que vous alliez, à vos risques et périls, planter votre tente au milieu de celles des frères qui ne croient pas ce que vous croyez, mais qui exigent, sur la terre, ce que vous exigez vous aussi, et qui aiment la justice, et qui haïssent l'iniquité, et qui comme vous-mêmes se tiennent pour responsables du sang injustement répandu en notre nom à tous.

SI vous vous sentez pressés de rallier des mouvements que la prudente et sage hiérarchie a ses raisons, dont elle est seule juge, d'interdire aux Routiers, il est tout simple que vous preniez le large. Et pourquoi vous en attrister ? Adultes, vous rejoignez les hommes. De plus jeunes vous remplaceront autour des feux de camp.

« AIME et fais ce que tu veux. » Qu'y a-t-il à ajouter à cette consigne de saint Augustin, ce bougnoule ? Vous êtes des hommes parmi les hommes. Leurs problèmes sont vos problèmes, leurs devoirs vos devoirs. Mais ce qui vous pousse à l'action et au don de vous-mêmes a une cause tout intérieure. Le principe de votre vie demeure où il fut toujours : la vie sacramentelle reste la condition de votre fidélité au milieu des non-croyants et vous lie à l'Eglise, indéfectiblement. Ce ne sont pas des mots d'ordre qui vous rattachent à elle, ni une discipline ; c'est le corps du Seigneur dont elle est la dispensatrice.

ET si jamais vous faisiez ce qui s'appelle un pas de clerc, comme vous êtes des laïcs et que vous n'engagez pas l'Eglise, il vous resterait de courber la tête sous la semonce, et puis vous repartiriez de l'avant.

LE combat spirituel dans une démocratie ne se mène pas à part du combat politique. Ceux qui essaient de vous persuader du contraire vous condamnent à un angélisme stérile. Je conviens que la politique est impure. Mais qu'y faire ? Tout scouts que vous êtes, il faudra bien, un jour, consentir, non certes à vous salir les mains, mais un peu le bout des ailes. Le tout est de ne pas les rogner.

« MURIR, tout est là. On pourrit par places, on durcit à d'autres, on ne mûrit pas. » Ce mot de Sainte-Beuve m'aura obsédé toute ma vie. Pourrissement, durcissement, combien pire en est la menace dans l'ordre spirituel ! Mais qu'est-ce que mûrir pour un jeune catholique sorti de l'adolescence, sinon d'apprendre à marcher seul, sans que sa foi vacille, sans que diminuent sa charité ni sa fidélité à l'Eglise ? Ce beau feu que vous entretenez dans le secret, le vent du large l'attisera, vous verrez !

DANS « Les Temps Modernes », Jean-Paul Sartre écrit : « On vient de publier un recueil de dépositions et de documents sur nos méthodes de pacification : Des rappelés témoignent. L'avez-vous lu ? Ces rappelés sont des chrétiens, des aumôniers, des prêtres mobilisés ». Eglise de France, notre orgueil.

22 MAI

SI M. Guy Mollet l'avait emporté, c'eût été pour ce qu'il a fait de pire. La droite ne veut pas payer les frais de la guerre qu'elle exige, contradiction qui se retrouve dans le pays. Cet hybride appelé indépendant-paysan représente assez bien la province.

L'hybride a porté seize mois sur son dos le chef du socialisme français avec une satisfaction profonde et réciproque. Ils s'aimaient bien tous les deux, le cavalier et sa monture, ils se comprenaient, leurs sublimes s'amalgamaient. Et tout à coup cette pétarade et cette ruade ! Et les voilà tous les deux au bord du fossé, l'un assis par terre et l'autre que gêne, sur son encolure, cette bride qui n'est plus tenue.

C'est que l'hybride veut faire la guerre sans qu'il lui en coûte rien. Il se dit, dans sa tête d'hybride, qu'il n'y a aucune raison pour que les jeunes Français n'accomplissent pas leur service militaire en Algérie au même prix que dans la métropole. Et pourquoi les exercices de tir coûteraient-ils plus cher là-bas qu'ici ?

M. Guy Mollet, visiblement las, n'avait plus envie de discuter avec l'hybride. C'est Balaam et son ânesse. Je lui suggère de changer de monture. La mule M.R.P. comprend un plus grand nombre de choses, et je la crois moins têtue, toute rancunière qu'elle est.

SOYONS sérieux : un homme nouveau, quel qu'il soit, pourrait, mais à condition d'agir dans la semaine qui suivrait son investiture, faire la paix en Algérie.

F. M.

(Copyright « L'Express »)

et GRATUITEMENT 6 ENREGISTREMENTS MICROSILLON haute fidélité

MOZART Symphonie n° 39 en mi-bémol Orch. Philharm. Neerland. Dir.: Otto Ackermann — VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes Orch. Phil. Neerland. Dir.: Otto Ackermann — BERLIOZ Carnaval Romain Orch. Philharmonique Neerlandais. Direct. : Walter Goehr — BACH Toccata en fa Orgue : A. Schreiner — BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse à "Thérèse" Grant Johannesen, piano — CHOPIN Fantaisie Impromptu Robert Goldsand, piano

Un appareil complet (tourne-disques, haut-parleur, ampli), portatif, peu encombrant, bénéficiant des dernières découvertes de l'électro-acoustique, présenté dans une ravissante mallette de luxe, gainée de maroqual gris-clair, tel est le merveilleux électrophone de la Guilde Internationale du Disque. Pour les connaisseurs, il présente un nouveau degré de perfection: branché sur une simple prise de courant alternatif, il permet de jouer tous les disques (33 t. 1/3, 45 et 78 tours) de toutes dimensions, de 17 à 30 cm., avec une fidélité dans la reproduction du son, une pureté, une "présence" qui tiennent du prodige.

Comment pouvons-nous offrir à ce prix invraisemblable un appareil de qualité ?

La Guilde compte déjà en France plus de 300.000 adhérents enthousiastes. Pour prendre un nouvel essor, elle doit faire connaître aussi ses merveilleux disques aux personnes qui ne possèdent pas encore un bon électrophone 3 vitesses, donc leur en procurer un aux *meilleures conditions possible*. et comme elle ne peut courir le risque de voir la somptuosité de ses enregistrements trahie par une reproduction imparfaite, l'appareil doit être d'une qualité extraordinaire.

Pour pouvoir faire ces conditions sensationnelles, nous vous l'offrons *en vente directe*, sans aucun intermédiaire et *au prix coûtant*. Mais l'essentiel de la baisse a été obtenu par un procédé qu'autorisaient les moyens de distribution dont la Guilde est seule à disposer : une fabrication en si *grande série* que la France n'en a jamais connue de comparable pour un appareil de cette qualité.

aucun risque : garantie - droit de retour

Pour vous permettre de juger aussi bien l'appareil que les enregistrements, nous vous enverrons avec l'électrophone 6 chefs-d'œuvre gravés sur microsillon. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le tout dans les 5 jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé. Mais passez votre commande aujourd'hui-même (car nous risquons de manquer d'appareils).

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque, 222, rue de Rivoli, Paris
Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant une des 2 formules ci-dessous :
☐ Electrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 f.
☐ Electrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f. (+ 500 f. de frais d'envoi), soit 5.500 f. Le solde : 10.700 f. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

Je règle ci-joint (Cochez ci-dessous) par
☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à n/C.C.P. 7.320.00 Paris.

NOM

ADRESSE

EX 53

Adressez les bons de commande à la GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE 222, rue de Rivoli, Paris ★ Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : PARIS 20, r. de La Baume, 4, r. de Vienne, ou 49, r. Vivienne ★ LILLE : 9, place de Béthune ★ LYON : 23, pl. des Terreaux ★ MARSEILLE : 26, rue de l'Académie ★ ROUEN : 59, rue Jeanne d'Arc ★ STRASBOURG : 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons.